

LECTURES SUIVIES
C.É. - C.M. 1^{re} ANNÉE

P. - J. BONZON

LE CHALET DU BONHEUR

LE CHALET DU BONHEUR

P. - J. BONZON

LIVRE DE
LECTURES
SUIVIES
COURS ÉLÉMENTAIRE
COURS MOYEN 1^{re} A.

DELAGRAVE

A la même librairie

PAUL-JACQUES BONZON

Lectures suivies

LE CHATEAU DE POMPON

Premier livre de lecture courante.

Cours préparatoire.

POMPON A LA VILLE

Cours préparatoire.

LE JARDIN DE PARADIS

C.P., C.E. 1^{re} année.

LA MAISON AUX MILLE BONHEURS

Cours élémentaire.

LE CIRQUE ZIGOTO

Cours élémentaire.

LE CHALET DU BONHEUR

C.E., C.M. 1^{re} année.

LE RELAIS DES CIGALES

Cours moyen.

LA ROULOTTE DU BONHEUR

C.M. 2^e année.

YANI

Cours moyen.

AHMED ET MAGALI

Cours moyen.

PAUL-JACQUES BONZON

INSTITUTEUR

LAURÉAT DU PRIX "ENFANCE DU MONDE"

Le chalet du
BONHEUR

LIVRE DE LECTURES SUIVIES

COURS ÉLÉMENTAIRE

COURS MOYEN 1ère ANNÉE



ILLUSTRATIONS DE DANIEL DUPUY

DELAGRAVE

*A Mireille Pic
et à son grand ami « Chonchon »*

Librairie Delagrave, 1962.

NOTE DE L'AUTEUR

Le CHALET DU BONHEUR est avant tout un manuel quotidien de lecture et non un roman à l'usage du maître pour la traditionnelle lecture du samedi.

Bien entendu, au cours des soixante-quatorze chapitres qui le composent, l'enfant se plaira à retrouver les mêmes personnages, les mêmes animaux familiers, cela n'empêche que chaque chapitre forme un tout indépendant.

On remarquera cependant, et ceci est, je crois, assez particulier, que la plupart de ces chapitres peuvent être groupés par séries de quatre ou cinq auxquelles on pourrait donner un titre ; par exemple : Marco et son petit frère... Chonchon, Tours en peluche... les jeux de Marco... Fan-fan, le petit chat perdu... etc. Il est donc possible d'utiliser ces groupes de lectures comme autant de centres d'intérêt pouvant correspondre à des leçons de vocabulaire.

Comme dans LA ROULOTTE DU BONHEUR, l'appareil pédagogique est limité à de courtes explications de mots difficiles (ils sont d'ailleurs assez peu nombreux dans le texte) et à quelques questions d'intelligence pouvant être utilisées comme moyen de contrôle.

Et à présent, il me reste à souhaiter que MARCO et LAURETTE deviennent vite les petits amis des élèves du Cours Élémentaire, comme Bertrand et Nadou, les voyageurs de LA ROULOTTE DU BONHEUR sont les camarades des enfants du Cours Moyen.

PAUL-JACQUES BONZON.
INSTITUTEUR,
LAURÉAT DU « PRIX JEUNESSE » ;
GRAND PRIX DE LITTÉRATURE
DU « SALON DE L'ENFANCE ».

TABLE DES LECTURES

1	- Dernier jour de classe	10
2	- Le chagrin de Marco	13
3	- Les pétards	16
4	- Comment distraire Philou	20
5	- Chonchon	24
6	- Le triste sort de Chonchon.	29
7	- Un miracle	32
8	- Le « carré »	35
9	- Les Peaux-Rouges	39
10	- Le Chalet	43
11	- Chonchon visite le chalet.	47
12	- Une petite boule blanche,	50
13	- Le petit chat blanc	54
14	- Fan-Fan	57
15	- La décision de papa	61
16	- Une sorcière	64
17	- Sur un petit carton blanc	67
18	- Le courage de Marco	70
19	- La joie de Laurette.	72
20	- Laurette	77
21	- Maman a-t-elle raison ?	80
22	- La dînette	83
23	- M ^{me} Boissier viendra-t-elle ?	87
24	- Trois coups à la porte	90
25	- La promenade en bateau	95
26	- Une bonne surprise	98
27	- La mer	108
28	- Les cambrioleurs	104
29	- La leçon de natation	107
30	- La cage d'oiseaux	112

31 - La rentrée	115
32 - La porte close	118
33 - Le récit de maman	122
34 - Seul avec Philou	127
35 - Visite à l'hôpital	130
36 - Le retour de papa	134
37 - Le lacet dénoué	138
38 - Nouveau métier	143
39 - Papa ne sera pas seul	146
40 - La porte de Clichy	149
41 - La belle nuit de Noël	152
42 - Un mystère	156
43 - Une grande nouvelle	159
44 - Le calendrier	162
45 - Encore Chonchon	165
46 - Les petits traits sur le mur	168
47 - Adieu Paris	171
48 - Le cadeau de Laurette	174
49 - Incident de voyage	177
50 - La neige	180
51 - Un village tout blanc	183
52 - Une école pas comme les autres	186
53 - La lettre à Laurette	190
54 - A cause d'un petit mensonge	193
55 - Les jambes en l'air	196
56 - Le grand Payot	199
57 - Sur le balcon	202
58 - La cage vide	206
59 - Perdu dans la forêt	209
60 - Les oiseaux retrouvés	212
61 - Marbroz change de visage	215
62 - Le grand projet de papa	219
63 - Un retour triomphal	223

64 - Rosalie	226
65 - La mystérieuse enveloppe	229
66 - Un visiteur inconnu	232
67 - Chalet à vendre	235
68 - Laurette n'écrit plus	239
69 - Boum ! Via le facteur!	242
70 - Grands préparatifs	245
71 - Un caprice de Rosalie	248
72 - Le train de Paris	251
73 - Le chalet du bonheur	254
74 - ...des semaines ont passé	256



1. DERNIER JOUR DE CLASSE

C'était le dernier jour de classe avant les grandes vacances. Le temps était beau et chaud. Dans la cour, le seul arbre de tout le quartier, un tilleul *rabougri* (1) et *chétif* (2), bourdonnait d'insectes.

Marco, un garçon de neuf ans aux yeux vifs, avec des cheveux très bruns et une mèche toujours en l'air, releva la tête pour regarder par la fenêtre. Dans la belle lumière d'été, le feuillage du chétif tilleul était devenu magnifique. Ce vert tendre lui fit penser à une grande prairie en pente, couverte de fleurs, où il pourrait faire des cabrioles, en hurlant de plaisir comme un jeune chien libéré de sa chaîne. Mais, presque aussitôt, son visage eut une petite moue triste.

— Cette année encore, se dit-il, il n'y aura pas de vacances pour moi... à cause de mon petit frère Philippe.

Il soupira :

— Bien sûr⁵ ce n'est pas sa faute ; il est si petit, mon petit frère ; pas plus haut que mon pupitre... Tout de même, pas de vacances ! c'est bien dommage... bien dommage !

Mais, au même moment, il sursauta.

— Qu'est-ce qui est bien dommage demandait une voix, au bout de la classe?

Marco avait parlé tout haut, sans s'en apercevoir ; la maîtresse l'avait entendu. Il jeta un coup d'œil à la ronde, vers ses camarades qui riaient et ne sut quelle *contenance* (3) prendre.

— Allons, Marco, qu'est-ce qui est bien dommage? insista la maîtresse.

Il devint rouge comme une écrevisse; une larme se forma au coin de sa paupière, une grosse larme ronde comme une perle, qui descendait le long de sa joue jusqu'à la pointe de son menton. La maîtresse quitta son bureau et s'approcha de l'enfant.

— Par exemple!... voilà notre Marco qui pleure, à la veille des vacances!

De son *index* (4) recourbé, elle releva le menton de Marco pour lire dans ses yeux.

— Allons! qu'as-tu?

— M'selle, c'est à cause des vacances... je voudrais qu'il n'y ait pas de vacances cette année. Je vais rester à Clichy tout l'été... à cause de mon petit frère.

— Que dis-tu?

- Oui, M'selle, il n'est pas plus haut que ça. Il commence juste à marcher. L'an dernier, nous sommes restés à Clichy parce qu'il n'était pas encore né et qu'il allait arriver. A présent, il a des boutons, maman doit le conduire chaque semaine à l'hôpital. Tu ne l'aimes donc pas, ton petit frère? Il est pourtant beau. Je le connais, tu sais. L'autre jour, j'ai rencontré ta maman qui le promenait, dans sa poussette. Il m'a fait un sourire magnifique. Il ne faut pas lui en vouloir d'être si petit ; il grandira... comme toi.

Marco ouvrit des yeux surpris.

- C'est vrai, M'selle? vous l'avez vu?... il vous a souri? Marco se sentit soudain très fier ; la maîtresse venait de parler de son petit frère devant toute la classe. Il se remit gaiement au travail.

Cependant, au bout d'un moment, il regarda à nouveau le tilleul de la cour et pensa aux grands prés verts de la montagne ; tout bas, il répéta:

- C'est quand même bien dommage!



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Rabougr* : Une plante rabougrie est une plante qui pousse mal, qui ne se développe pas suffisamment, dont les branches sont tordues et noueuses.

(2) *Chétif* : qui manque de vigueur, de force, de résistance.

(3) *Contenance* : c'est l'attitude, la façon de se tenir devant les autres, pour cacher son émotion ou son embarras.

(4) *Index* : le doigt qui sert à indiquer, à montrer.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi le tilleul de la cour était-il rabougri et chétif ?

Qu'est-ce que « lire dans les yeux » de quelqu'un ?

Trouvez trois noms se terminant de la même façon que « poussette ».

En relisant la lecture, pouvez-vous trouver deux passages qui montrent que Marco aime quand même son petit frère ?



2. LE CHAGRIN DE MARCO

La mèche en bataille (i), le cartable sous le bras, Marco quitta l'école qui allait fermer ses portes pour de longues semaines. D'habitude, il rentrait aussitôt chez lui, pour ne pas inquiéter sa mère. Au méchant carrefour, l'année précédente, un autobus avait renversé deux fillettes. Mais, ce soir-là, maman ne dirait rien. C'était elle, au contraire qui avait proposé :

- Pour ce dernier jour, Marco, je te permets de t'attarder un peu, sur le Carré, pour dire au revoir à tes camarades.

Ce que les enfants du quartier appelaient le Carré était un terrain *vague* (2), rempli de creux et de bosses, à l'emplacement d'un immeuble détruit par un incendie. On avait abattu les pans de murs noircis avant qu'on construise un garage à sa place.

Son chagrin oublié, Marco s'arrêta donc sur le Carré. Toute l'école, ou presque, s'y trouvait déjà : les grands, les moyens, les petits. On discutait, on riait, on se serrait la main, promettant de s'envoyer de belles cartes postales en couleurs.

Dix semaines de vacances, loin des fumées de Paris! Dix semaines de folle liberté sous le ciel clair de la campagne! C'était merveilleux.

— Moi, racontait un gamin, je vais retourner chez ma tante, en Auvergne. Elle a une ferme, avec toutes sortes de bêtes. Elle a promis, cette année, de m'apprendre à traire les vaches.

— Nous, disait un petit brun bien peigné, portant une belle veste de drap et un col à cravate, nous partons demain à la mer. On a loué une villa pour deux mois, au bord de l'océan. Ce sera formidable.

Puis, se tournant vers Marco qui écoutait, l'air rêveur :

— Et toi, où vas-tu?...

Ce garçon n'était pas de la même classe. Il ne savait pas que Marco, lui, n'irait nulle part.

— Moi, fit Marco, gêné, je... je...

Il n'aimait pas mentir... mais il voulait être comme les autres. Il releva la tête et répondit crânement :

— Je vais partir en Savoie, dans le pays de mon père, un pays de hautes montagnes couvertes de neige, de forêts, de prés fleuris, de chalets de bois.

Ses yeux brillaient comme s'il croyait ce qu'il disait. Mais soudain, il tourna le dos à son camarade et redevint tout triste. Non, il ne partirait pas. Son petit frère Philou le priverait de vacances, comme il le privait déjà des caresses de sa mère...

Une pensée affreuse traversa sa petite tête : il n'avait jamais aimé Philou et ne l'aimerait jamais. Cette découverte le bouleversa. Il quitta ses camarades, traversa le carrefour et aperçut sa maison, au bout de la rue du Cheval d'Or. C'était une vieille maison en briques, sans ascenseur. Marco habitait au sixième étage. Le cœur lourd, il commença de grimper l'escalier qui n'en finissait pas de tourner et vous donnait le vertige. Il n'eut

pas le courage d'aller jusqu'au bout. Au cinquième palier, il s'arrêta. Pauvre Marco! Il faisait peine à voir. Le pied en *suspens* (3) au bord de la marche, un doigt au coin des lèvres, il réfléchit.

« Puisque je n'aime pas mon petit frère Philou, se dit-il, je ne peux pas rentrer à la maison, non, je ne peux pas.

Son bon visage devint pâle. Il posa son cartable sur une marche, s'assit à côté, et resta là.



LES MOTS DIFFICILES

(1) *La mèche en bataille* : la mèche de ses cheveux dressée, comme une arme qu'on élève pour se battre.

(2) *Terrain vague* : terrain où il n'y a rien, où on ne cultive rien, qui est abandonné.

(3) Le pied en suspens : le pied de Marco était resté arrêté, au bord de la marche, comme s'il était suspendu.

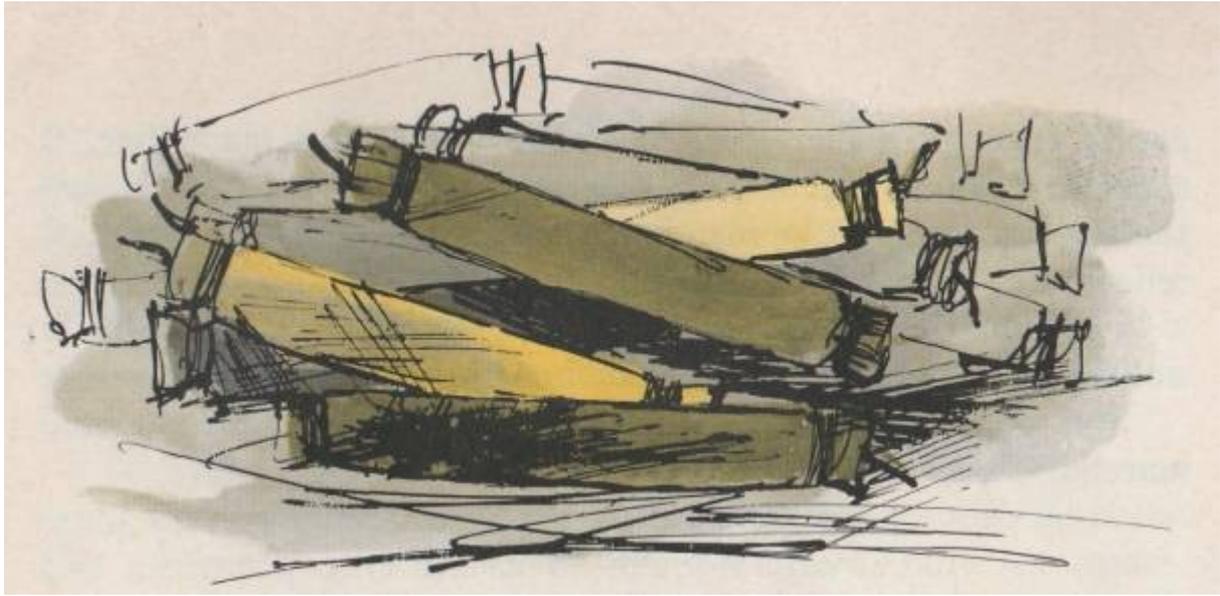
— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Quel petit détail nous montre que la maman de Marco est gentille avec lui ?

Pourquoi Marco a-t-il dit un mensonge ? Doit-on lui pardonner ce mensonge ? Pourquoi ?

Pourquoi Marco n'ose-t-il pas rentrer chez lui ?

Attention : on ne dit pas : « monter les escaliers » mais « monter l'escalier »



3. LES PÉTARDS

Toujours assis sur la marche, Marco se demande ce qu'il va devenir, quand il entend du bruit, sur le palier, à l'étage au-dessus qui est le sien. Craignant d'être surpris, il ramasse son cartable, se lève et *dévale* (1) l'escalier à toutes jambes, jusqu'en bas.

Il se retrouve sur le trottoir, le cœur battant. Que faire? Il ne peut plus rentrer chez lui, mais il n'a pas envie de s'éloigner. Où irait-il? Marco est bien embarrassé.

Heureusement, un garçon a toujours une dernière ressource pour trouver une *inspiration* (2) : celle de fouiller dans ses poches. Dans les grands malheurs, on trouve dans ses poches toutes sortes de petites *compensations* (3) : des bouts de ficelle, des billes, des lance-pierres...

Marco cherche au fond des siennes ; ses doigts rencontrent une pièce, une belle pièce blanche, toute neuve, que son père lui a donnée, la veille, parce qu'il a bien travaillé en classe. Il s'était promis de ne pas la dépenser... c'est-à-dire, pas tout de suite, mais il est vraiment trop malheureux pour attendre. Que va-t-il acheter pour oublier son chagrin?... Ce petit journal illustré aperçu à la vitrine du *buraliste* (4) ? Non ; il l'aura lu en dix minutes, et après?... Alors, des cigarettes en chocolat? A quoi bon! les camarades sont partis ; il n'aura pas le plaisir



de passer devant eux, la cigarette au bec, comme un homme. Des pétards?... Oui, des pétards. Bien sûr, maman n'aime pas les pétards qui lui font peur, mais puisqu'il ne rentrera pas à la maison.

L'épicerie est à deux pas, de l'autre côté de la rue. Avant d'entrer, il jette un coup d'œil à la vitrine. Les pétards sont là, bien tentants. Pourtant, il hésite. Les pétards non plus ne durent pas longtemps. Que fera-t-il quand le dernier aura éclaté, sur le trottoir? Son visage redevient triste.

Soudain, il voit se refléter dans la vitrine l'image d'une dame qui passe, derrière lui, promenant un bébé dans une poussette. Il se retourne. Avec son petit nez rond, ses joues un peu pâles, ce bébé ressemble à Philou. Il le regarde ; l'enfant lui sourit ; malgré son chagrin, Marco répond à ce sourire.

La mère et l'enfant s'éloignent, disparaissent au coin de la rue. Instinctivement, Marco se retourne et lève la tête pour apercevoir, là-haut, les fenêtres de sa maison. Il pense à son petit frère, aux paroles gentilles de la maîtresse, à sa mère qui commence sans doute à s'inquiéter.

— Pauvre Philou, se dit-il, lui aussi aurait été heureux de partir en vacances, de se rouler dans les prés, de jouer en plein soleil. J'ai été méchant avec lui. Il est encore plus malheureux que moi. Chaque semaine on lui fait des piqûres ; ce n'est pas drôle les piqûres... ça fait même très mal.

Abandonnant l'idée d'acheter des pétards, il entre dans la boutique.

— Des bonbons, demande-t-il, en désignant un bocal, des meilleurs... c'est pour mon petit frère.

Il fourre vivement le sachet dans sa poche et remonte chez lui en courant.

— Mon Dieu! s'écrie la maman, en le voyant arriver, tout pâle; qu'est-il arrivé? On dirait que tu as pleuré. Pourquoi es-tu si en retard?

— Je suis allé à l'épicerie, acheter des bonbons pour Philou.

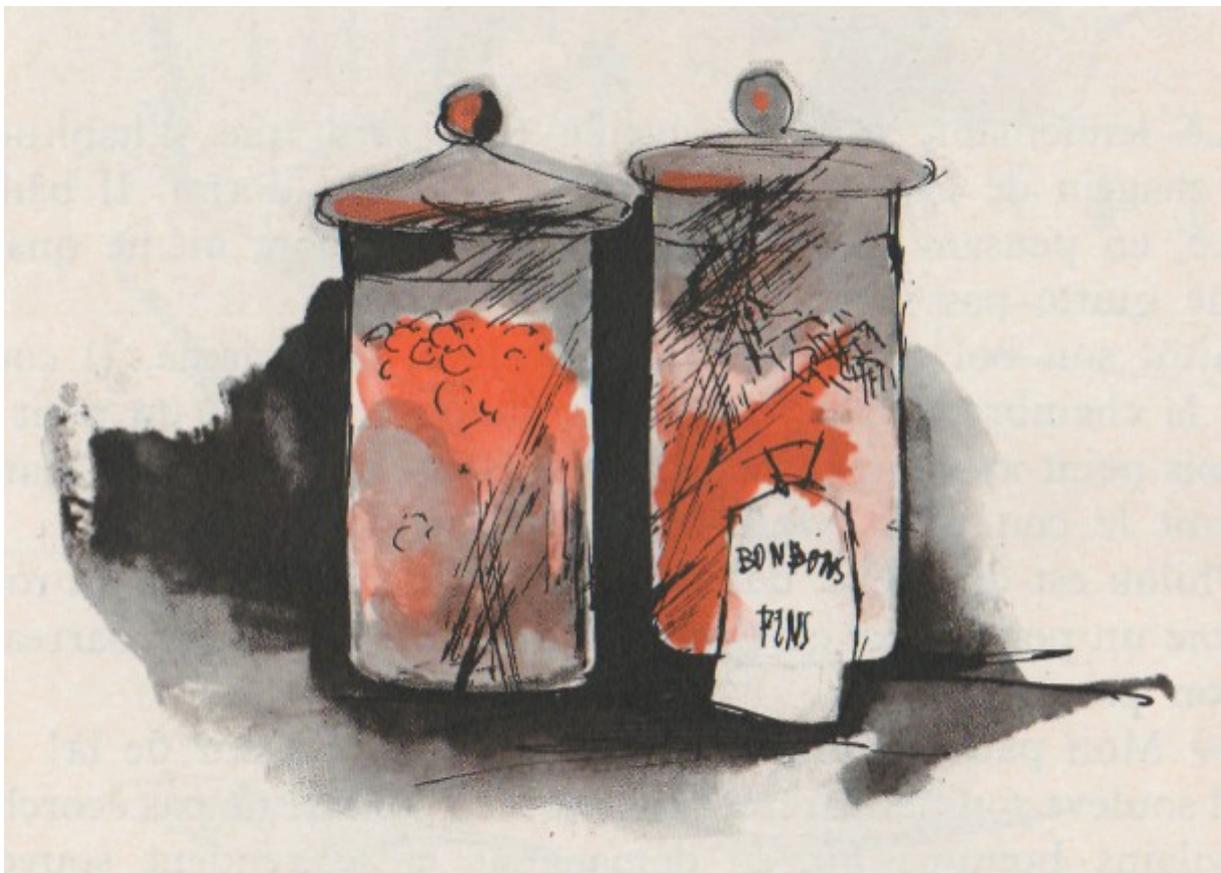
— Des bonbons? tu sais bien que Philou n'en suce pas encore ; il risquerait de s'étouffer,

— C'est que, maman, je voulais lui acheter quelque chose, parce que... parce que...

Sa voix s'étrangle au fond de sa gorge. Il se précipite, en larmes, contre sa mère qui le serre dans ses bras.

— Pourquoi as-tu ainsi dépensé ton argent, mon petit Marco ?

— Parce que, je l'aime bien, Philou, tu sais!...



LES MOTS DIFFICILES

- (1) *Dévalé* : il court très vite, en descendant, comme vers le fond d'une vallée.
- (2) *Inspiration* : Une idée qui vient brusquement, sans qu'on l'ait cherchée.
- (3) Une *compensation* : Quelque chose d'agréable qui remplace ce qu'on aurait aimé avoir.
- (4) *Buraliste* : La personne qui tient un bureau de tabac.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? -

Un sachet est-il plus grand ou plus petit qu'un sac ? En quoi sont faits les sachets ?
Pourquoi Marco hésite-t-il à acheter un journal ou même des pétards ?
A quel moment Marco s'aperçoit-il que, malgré son chagrin, il aime quand même son petit frère ?



4. COMMENT DISTRAIRE PHILOU ?

Le lendemain, Marco s'éveille plus tard que d'habitude. Son chagrin de la veille est oublié ; il a bien dormi. Il bâille., s'étire, en pensant que les vacances ont du bon, même quand on ne quitte pas sa maison.

Sitôt son bol de lait avalé, il se lève, en pyjama. Il court dans la chambre de ses parents où Philou a son lit, un petit lit de bois peint avec un dessin qui représente deux canards blancs tendant le cou pour *happer* (i) une libellule.

Philou est déjà levé, débarbouillé, changé. Il tourne en rond comme un petit fauve en cage, en se cramponnant aux barreaux de son parc.

— Mon pauvre Philou! attends, je vais te sortir de là!

Il soulève son petit frère, prenant bien soin de ne pas écorcher les vilains boutons qui le démangent et le rendent souvent grognon. Il le dépose sur le plancher. Que pourrait-il inventer pour amuser Philou ? Marco ne manque pas d'imagination. Il adore les acrobaties. Pour commencer, il fait l'*arbre droit* (2) puis marche sur les mains. Philou, étonné, regarde son frère, mais ne rit pas. Ce monde renversé semble plutôt inquiétant. Alors, Marco invente autre chose.

— Regarde, Philou, je suis un lion d'Afrique ; je vais dévorer une gazelle.



Rugissant comme un fauve, il se jette sur une pantoufle de son père. Il la saisit entre les dents et la secoue farouchement, faisant semblant de la *déchiqúeter* (3). Cette fois, un sourire éclaire le visage de Philou qui, cependant, n'explose pas de joie. Les rugissements, trop bien imités, l'ont un peu effrayé.

— N'aie pas peur, Philou, c'est fini ; je ne suis plus un lion, simplement un chat, un gros chat qui croque les souris.

Il rampe sur le plancher en miaulant. Mais où trouver une souris pour lui donner la chasse? Ah! oui, une bille. Il fait rouler la bille sur le plancher et fait semblant de la poursuivre. Philou n'a plus peur du tout. Il pousse des cris de joie, mais, presque aussitôt, ses cris changent de ton. Ses *menottes* (4) se tendent vers cette petite chose ronde qui lui fait envie. Il réussit à s'en emparer et la porte immédiatement à sa bouche. Marco se précipite. Les billes sont encore plus dangereuses que les bonbons. Il parvient à reprendre la bille mais, sans le vouloir, il a écorché un bouton au bras de Philou. Philou hurle, à la fois de douleur et de colère.

— Eh bien! Marco, s'écrie maman, en apparaissant à la porte de la cuisine, que se passe-t-il ? Veux-tu laisser tranquille ton petit frère!...

— Je ne lui ai fait rien, maman, je voulais seulement lui enlever une bille qu'il mettait à sa bouche.

— Comment, une bille !... Tu le laisses jouer avec tes billes ?... Marco veut s'expliquer mais maman est très fâchée. Elle s'empresse de soigner le bouton écorché et retourne dans la cuisine après avoir fait, à Marco, toutes sortes de recommandations.

Marco est ennuyé. Maman a été un peu injuste avec lui, mais, quand on a un petit frère, c'est toujours le petit frère qui a raison. Il a bien envie d'abandonner Philou en le remettant dans son parc. Cependant il a bon cœur. Voyons, que pourrait-il trouver pour l'amuser?... et s'amuser en même temps, bien sûr.

Il pense tout à coup à son ours, à son cher Chonchon. Il court dans sa chambre le chercher.



LES MOTS DIFFICILES

- (1) Happer : Saisir vivement quelque chose en ouvrant très grand le bec ou la bouche.
- (2) Arbre *droit* : faire l'arbre droit c'est se dresser sur les mains, les pieds en l'air.
- (3) *Déchiqueter* : déchirer, couper en petits morceaux, en lambeaux.
- (4) Menottes : petites mains... mais les menottes sont aussi les appareils que les policiers passent aux poignets des malfaiteurs pour qu'ils ne soient plus libres de leurs mains.

— AVONS-NOUS BIEN LO ET BIEN COMPRIS? —

Que veut dire : « Philou n'explose pas de joie »? Comment peut-on exploser de joie ? Cela ressemble-t-il vraiment à une explosion ?

La maman de Marco est-elle injuste en le grondant ? Pourquoi donne-t-on souvent raison aux plus petits ?

Marco a-t-il de la rancune, c'est-à-dire se souvient-il longtemps de la gronderie de maman ?



5. CHONCHON

Chonchon est un ours en peluche. Marco avait à peu près l'âge de Philou quand on le lui a donné, pour son premier Noël. Depuis ce temps lointain Marco a beaucoup grandi. Chonchon, par comparaison, semble avoir rapetissé. Quelque chose, pourtant, n'a pas changé : la tendresse que Marco porte à son ours. Est-ce une chose à dire? A neuf ans, un garçon ne s'amuse plus avec un ours en peluche. Pourtant, Chonchon est resté l'inséparable compagnon de Marco, son meilleur ami, le *témoin* (1) de ses chagrins, son *confident* (2)... C'est même pour cela que, cette nuit encore, ils ont dormi tous deux, côte à côte, joue contre joue, oreille contre oreille.

Pourtant, Chonchon n'est pas beau. Ses yeux ne sont pas de la même couleur. Il en a perdu un, jadis. A la place, maman a cousu un bouton, mais elle n'a pu le trouver de la même couleur. Sa fourrure rousse est râpée, par endroits ; on le dirait atteint d'une vilaine maladie de peau. Enfin, il lui manque une patte qui a disparu, il y a longtemps, au cours d'une dispute avec Marco.

Chonchon est très laid ; ainsi, l'autre jour papa a encore déclaré : « Voyons, Marco, à ton âge, jouer avec cette guenille! Quand te décideras-tu à la jeter à la poubelle?... »

Jeter Chonchon à la poubelle?... Quel crime!

Jusqu'à ce jour, Marco n'a jamais consenti à prêter Chonchon à son frère ; les tout-petits, on le sait, sont des brise-tout. D'ailleurs, Philou a son ours, tout neuf et beaucoup plus beau. Mais ce matin, pour oublier ses mauvaises pensées de la veille, Marco se sent une âme généreuse. Il va chercher Chonchon et le tend à son petit frère.

— Je te le prête. Attention! ne l'abîme pas!

Tout nouveau, tout beau! Philou ouvre des yeux émerveillés. Chonchon est mille fois plus *séduisant* (3) que son ours à lui. Il saisit l'animal par une patte et lui tire les oreilles. Inquiet, Marco regrette presque sa générosité quand soudain maman l'appelle pour lui demander d'aller faire les commissions chez l'épicier, le boucher et le crémier. Embarrassé, Marco se demande s'il doit reprendre Chonchon pour le mettre en sécurité. Mais Philou va hurler. Tant pis ; faisons le sacrifice jusqu'au bout.

Son panier à provisions au bras, Marco dégringole l'escalier quatre à quatre. Hélas! c'est la mauvaise heure. Trois personnes attendent devant lui à la boulangerie, quatre à la boucherie.

— Oh! M'sieur, si vous pouviez me servir tout de suite... c'est à cause de Chonchon... J'ai peur qu'il lui arrive un accident.

Les clients le laissent passer, croyant qu'il s'agit de son petit frère, resté seul à la maison. Cependant, à la crèmerie,



une vieille dame lui fait perdre cinq minutes en reniflant tous les camemberts avant de prendre un minuscule morceau de gruyère. Il trépigne d'impatience en pensant à Chonchon.

Enfin, le panier est garni. Marco grimpe les six étages. Jamais il n'a trouvé la maison aussi haute. Haletant, il pousse la porte, dépose son panier sur une chaise, se précipite vers la chambre.

Malheur! Catastrophe! Désolation!...

Une oreille pendante, les deux yeux arrachés, le ventre *béant* (4), laissant se répandre à flots les intestins... c'est-à-dire les copeaux de bois, Chonchon gît sur le plancher, sous le regard radieux de Philou.

— Chonchon!... mon Chonchon!...

Et Marco éclate en sanglots.



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Témoin* : un témoin n est celui qui a assisté à un événement.

(2) *Confident* : le confident est un ami à qui on confie en secret ses joies et ses chagrins.

(3) *Séduisant* : plaisant, beau, attirant.

(4) *Béant* ; un trou béant est un trou largement ouvert.

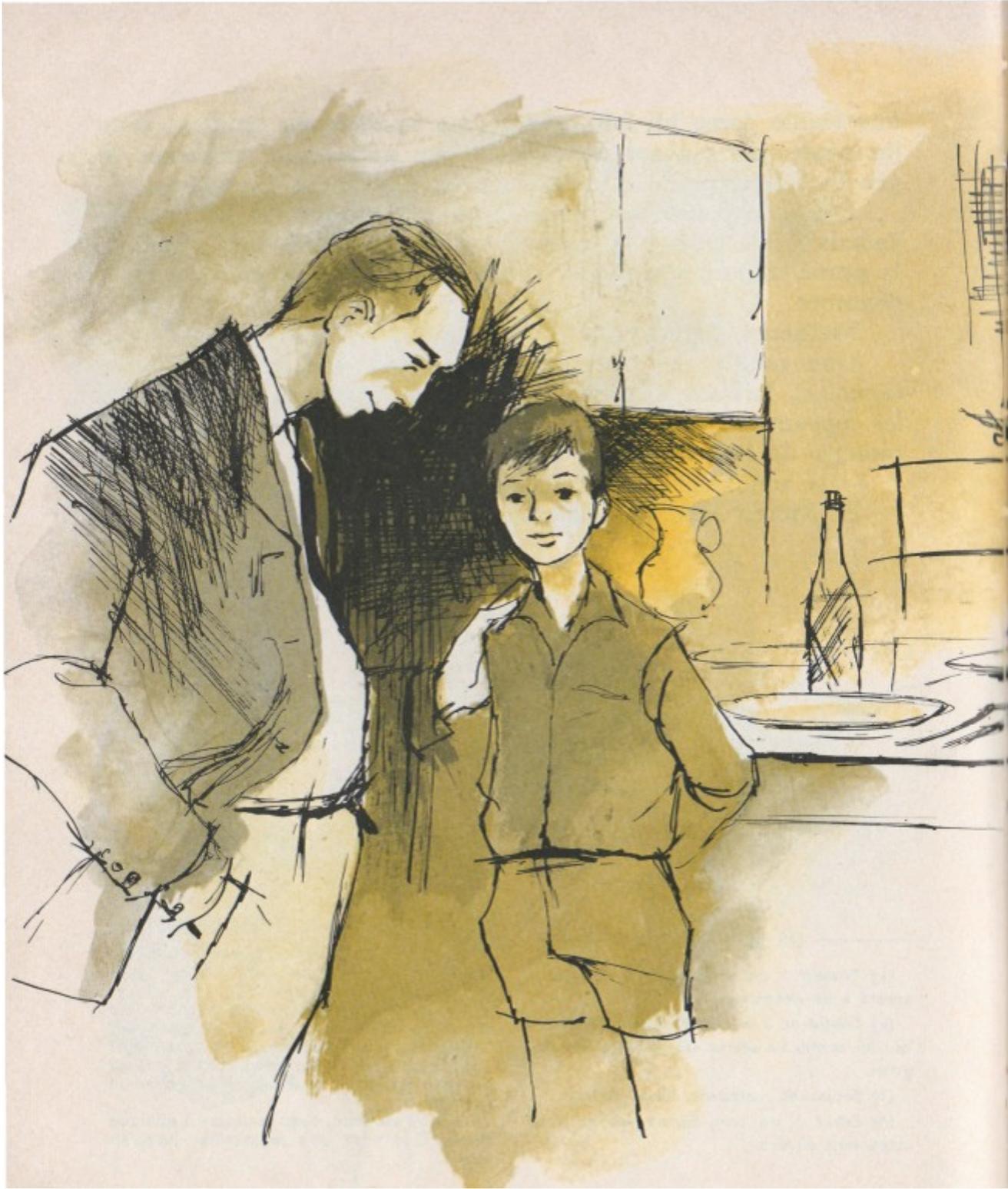
— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Chonchon est toujours resté de la même taille. Pourquoi, cependant, dit-on qu'il semble avoir rapetissé ?

Qu'est-ce qu'une guenille ? Quand une chose, un vêtement, devient-il une guenille ? Qu'est-ce qu'un personnage en guenilles ?

Est-ce que, pour vous aussi, tout ce qui est nouveau est beau ? Pourriez-vous trouver un exemple ?

Faire un sacrifice, c'est renoncer à quelque chose. Que veut dire se sacrifier jusqu'au bout ?





6. LE TRISTE SORT DE CHONCHON

Marco est désespéré. Ses camarades sont partis en vacances, son ami Chonchon est mort. Il ne lui reste plus que Philou qui, *inconscient* (i) et ravi, lui adresse un sourire fendu jusqu'aux oreilles. Marco n'a pas le courage de le gronder. A quoi bon, le mal est fait. Il est irréparable.

Il ramasse Chonchon. Sans yeux., le malheureux ours n'a plus *aucune expression* (2). Ce n'est plus lui.

- Mon pauvre Marco, soupire la maman pour le consoler, je comprends ton chagrin, mais Chonchon était si vieux, si usé. Un jour ou l'autre, cela devait arriver.

Oui, cela devait arriver, c'est ce que Marco essaie de se dire, lui aussi... mais pas si vite.

A midi, en rentrant de son travail (il est conducteur d'autobus) le père voit tout de suite au visage de Marco qu'un incident est arrivé dans la maison. En apprenant que Chonchon est la cause d'un petit drame, il sourit.

— Décidément, Marco, tu ne seras jamais un homme! A neuf ans, pleurer pour un ours en peluche!... Oserais-tu pleurer ainsi devant tes camarades?

Non, devant ses camarades, Marco se retiendrait, mais l'école et la maison, ce n'est pas la même chose. Cependant, pour être un homme, comme on le lui demande, il ne proteste pas quand papa saisit Chonchon par son unique patte pour le jeter dans la poubelle. Oui! dans la poubelle... avec les épluchures de pommes de terre et les vieilles boîtes à conserves. C'est affreux! Ah! s'il avait su, jamais il n'aurait prêté son ours à Philou. Toujours Philou. Mais non, il ne va pas encore accuser son petit frère qui ne peut pas comprendre.

Durant le reste de la journée, Marco ne cesse de penser à Chonchon. Tandis que maman l'a laissé seul, avec Philou, pour faire une course dans Clichy, il ne peut résister au désir de soulever le couvercle de la poubelle. Chonchon repose au fond, *recroquevillé* (3), une patte sur son ventre, comme s'il souffrait de son horrible blessure. Marco a grand envie de le reprendre, de le cacher quelque part, dans sa chambre, mais on finira par le découvrir et papa se moquera encore de lui. Il referme la poubelle à demi pour que son ours voie un peu de lumière ; non, ce n'est pas la peine, Chonchon n'a plus d'yeux.

Enfin, le soir arrive. Après le dîner, c'est l'usage, papa descend la poubelle dans la cour de l'immeuble afin que la concierge,

le lendemain matin, puisse la sortir sur le trottoir, avec les autres. Marco ne dit rien quand il voit son père saisir l'anse de la poubelle. Mais, pour oublier plus vite sa peine, il ne demande pas, comme les autres soirs, à veiller un peu.

Il embrasse papa, maman, et gagne sa chambre, il a hâte d'être dans son lit... Comme son lit paraît grand, aujourd'hui, sans Chonchon! Malgré sa volonté de s'endormir vite, il ne parvient pas à trouver le sommeil. Une heure, deux heures passent. Il pense toujours à Chonchon. C'est plus fort que lui, il ne peut plus tenir. Tout dort dans l'appartement. Il se lève sans bruit, se glisse dans le couloir obscur, tire doucement le verrou de la porte...

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Inconscient* : Philou ne s'est pas rendu compte qu'il avait fait quelque chose de mal.

(2) *Aucune expression* : sans ses yeux, Chonchon est méconnaissable. C'est surtout par le regard, par les yeux qu'on voit si un personnage est gai, triste, heureux ou malheureux.

(3) *Recroquevillé* : ses membres sont repliés comme s'il voulait se faire plus petit.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Qu'est-ce qu'un sourire fendu jusqu'aux oreilles ?... Quel est, au contraire, le mouvement de la bouche quand on pleure.

Que veut dire l'adjectif irréparable ? Que signifie irrésistible ?

Pourquoi Marco ne pleurerait-il pas devant ses camarades. Pourquoi dit-il : l'école et la maison ce n'est pas la même chose ?

Pour quelle raison Marco n'a-t-il pas grondé son petit frère ?



7. UN MIRACLE

Il descend l'escalier sombre sur la pointe des pieds. Au moindre léger bruit., il s'arrête. Ses parents l'ont-ils entendu? De marche en marche (il y en a quatre-vingt-seize) il arrive au rez-de-chaussée, le cœur battant. La nuit est grande dans le couloir, il ne distingue rien. A tâtons, il s'avance vers la courette. Une fenêtre encore éclairée, au premier étage, jette, heureusement, un peu de lumière. Les poubelles sont là, une vingtaine en tout, de tailles et de modèles différents. Il reconnaît la sienne.

Il doit en déplacer plusieurs pour l'atteindre. Au moment de l'ouvrir, son cœur bat très fort. Il en retire le malheureux Chonchon, en bien *piteux* (i) état. Ses mains tremblent d'émotion. Sans le vouloir, il laisse retomber brutalement le couvercle. Cela produit, dans la nuit, un bruit énorme qui monte dans la cour, jusqu'au sommet de l'immeuble. Effrayé, il se sauve comme un voleur, serrant Chonchon contre lui. Son cœur bat violemment. Il s'arrête au milieu de l'escalier pour reprendre son souffle.

Enfin, il arrive au sixième étage. Avant d'entrer, il écoute longuement, devant la porte restée entrebâillée. Tout dort dans l'appartement.

Il regagne sa chambre, hésite à allumer. Pourtant, il aimerait voir mieux Chonchon pour enlever les ordures qui l'ont *souillé* (2).

Tant pis! à cette heure papa et maman doivent dormir profondément, ils n'apercevront pas la raie de lumière sous la porte. Il tourne le *commutateur* (3).

Pauvre Chonchon ! Il est encore plus mal en point que Marco le croyait. Son ventre ouvert s'est presque entièrement vidé du reste des copeaux. Du jus de tomate *macule* (4) le bout d'une patte, comme s'il saignait. Une longue épluchure de pomme de terre lui entoure le cou, comme pour l'étrangler. Marco prend sa propre serviette de toilette et débarbouille de son mieux le malheureux.

Mais comment guérir l'affreuse plaie béante?... Il pense à la corbeille à ouvrage. Maman la laisse toujours dans le couloir, près du gros poêle à feu continu. Sans bruit, il va fouiller dans la corbeille, en retire du fil et des aiguilles nécessaires à l'opération. Il revient s'asseoir sur le pied de son lit et se transforme en chirurgien... un chirurgien bien maladroit dont le fil casse à chaque instant et qui se pique les doigts avec l'aiguille. A peine a-t-il recousu l'extrémité de la plaie que crac! voilà l'autre bout qui cède.

Douze coups sonnent à l'horloge de la cuisine. Marco n'a pas encore réussi sa difficile intervention chirurgicale. Le sommeil commence à peser sur ses paupières. Ses yeux se brouillent. Pourtant, il ne veut pas se coucher avant d'avoir guéri Chonchon. Est-ce qu'un médecin abandonne, comme cela, son malade?

Hélas ! le sommeil est une force terrible. On ne peut pas lui résister longtemps quand on n'a que neuf ans. Marco ne voit plus son aiguille ; elle lui glisse entre les doigts ; brusquement, sa tête s'incline sur son épaule ; ses paupières se ferment. Il dort, Chonchon sur ses genoux.

Et aussitôt, il commence à rêver. Il rêve qu'il coud avec une interminable aiguillée de fil qui ne rompt pas. Il coud... il coud... et, peu à peu, Chonchon reprend sa forme d'autrefois. C'est merveilleux, les rêves! Tout ce qu'on désire se réalise si facilement...

... Quand Marco s'éveille, il fait grand jour depuis longtemps.

Sa première pensée est pour Chonchon. Où est-il? Il se dresse sur son séant., se frotte les yeux et reste stupéfait.

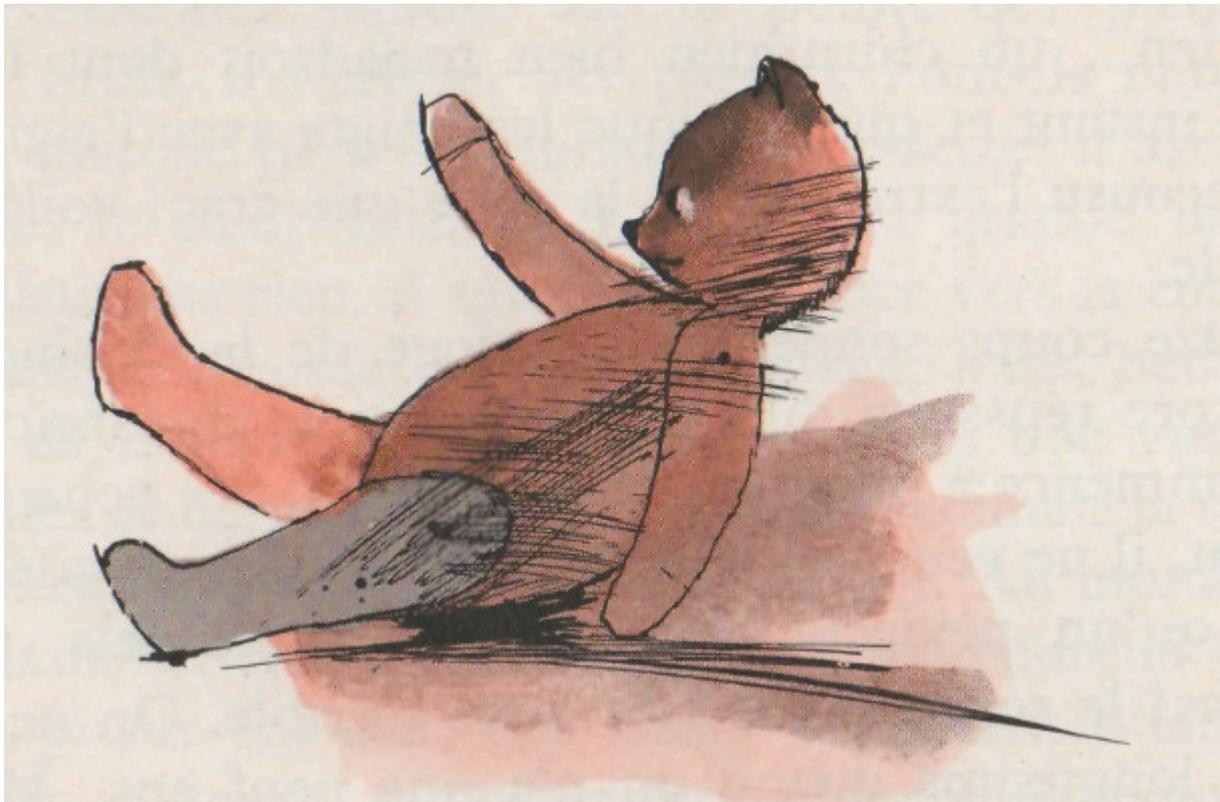
— Oh!... Chonchon!

Chonchon est là, au pied du lit, un Chonchon transformé qui possède à nouveau des yeux, comme tout le monde, et dont le ventre, bien rembourré, ne porte qu'une cicatrice à peine visible. Un vrai miracle !...

Fou de joie, il saute du lit, serre Chonchon sur son cœur, court à la cuisine, se jette, en larmes, au cou de sa mère qui sourit doucement, d'un air innocent.

— Oh! Maman! merci... merci...

Car Marco a compris d'où venait le miracle.



LES MOTS DIFFICILES

(1) *En piteux état* : en très mauvais état, dans un état qui fait pitié.

(2) *Souillé* : sali, abîmé, couvert de taches.

(3) *Commutateur* : Le bouton qui permet de faire communiquer le courant électrique avec la lampe.

(4) *Macule* : ce mot a presque le même sens que souille : couvre de taches.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Marcher à tâtons c'est avancer dans la nuit. Comment fait-on pour ne pas se heurter ?

Que veut dire : mal en point ?

Voyez-vous une différence entre « sa propre serviette » et « sa serviette propre ».

A qui compare-t-on Marco quand il recoud le ventre de Chonchon ?



8. «LE CARRÉ»

Cela faisait déjà une semaine que les vacances étaient commencées. Marco était heureux d'avoir retrouvé son ours. Cependant, les journées paraissaient longues, de plus en plus longues, surtout les après-midi. Le seul moment agréable était celui où il descendait faire les commissions. Il en profitait *pour flâner* (i) devant les magasins, devant la vitrine du buraliste où s'étaient tant de petits livres amusants. Il se contentait d'admirer les couvertures en couleurs, comprenant bien qu'on ne pouvait pas lui acheter un journal tous les jours.

Il ne se plaignait pas, au contraire, quand il y avait du monde dans les boutiques. En attendant son tour, il avait le temps de voir, d'écouter, de sentir. Sa boutique préférée était la charcuterie. Une charcuterie est pleine de bonnes odeurs qui vous mettent l'eau à la bouche. Cependant, ce n'était pas pour cela qu'il aimait cette charcuterie. De tous les magasins où se servait maman, c'était le plus éloigné de chez lui.

Pour s'y rendre, on descendait la rue du Cheval-d'Or jusqu'au bout, on traversait le carrefour et on passait devant le fameux Carré. Sur le carré, jouaient des gamins du quartier qui, comme Marco, n'étaient pas partis en vacances. Son panier au bras, il s'arrêtait, les regardait et les enviait. Certains n'étaient pas plus grands que lui. Ils avaient de la chance!

Pour avoir l'occasion de passer devant le Carré, chaque matin, il demandait à maman si elle n'avait besoin de rien à la charcuterie : par exemple du pâté, de la chair à saucisses, du jambon, de la *tête roulée* (2).

— Mon Dieu! s'exclamait maman en riant, quel *amour subit* (3) pour la charcuterie!... tu sais que trop de charcuterie n'est pas bon pour la santé... on ne doit pas en manger tous les jours... et puis, la charcuterie, c'est cher!

Cela n'empêcha pas Marco, les jours suivants, en partant aux provisions, de répéter la même question. Si bien que maman finit par se douter de quelque chose.

— Voyons, mon petit Marco, dis-moi pourquoi tu tiens tant à cette boutique? Deviendrais-tu gourmand à ce point?

— Non, maman... mais pour aller à la charcuterie, on passe devant le Carré. Alors, je regarde jouer les autres. Tu sais, il ne sont pas tous grands. Il y en a même de plus petits que moi.

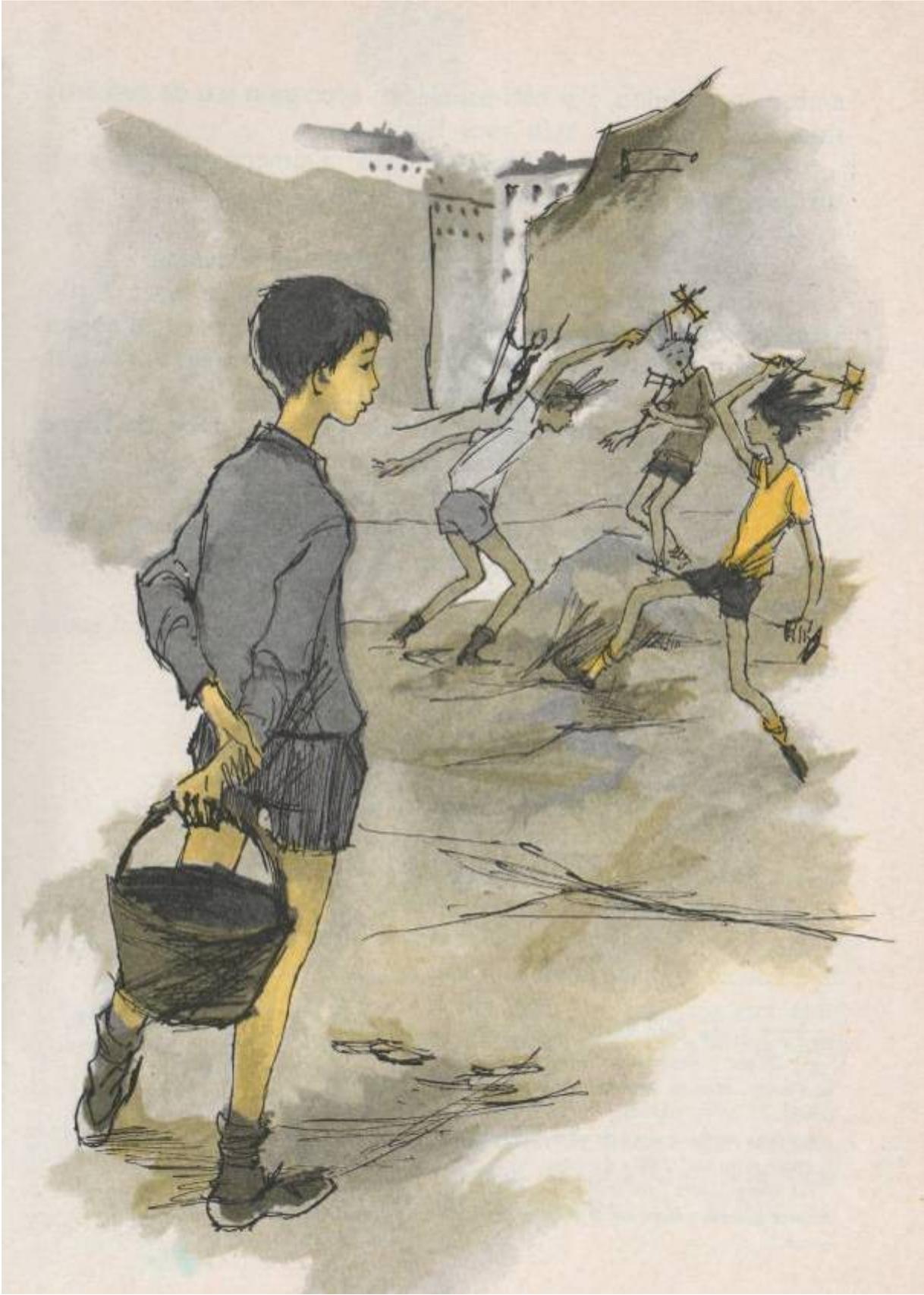
Maman laissa échapper un soupir et caressa doucement les cheveux de Marco.

— Bien sûr, fit-elle, ce n'est pas gai de rester à Clichy quand tout le monde part à la campagne ; ce n'est pas notre faute, tu le sais.

Elle n'ajouta rien, mais ce soir-là, comme par hasard, alors qu'on était à table, papa posa la main sur l'épaule de Marco et demanda :

— Eh! bien, Marco, raconte-moi un peu ce que tu as fait aujourd'hui, pendant que j'étais au travail. Tu ne t'es pas trop ennuyé ?

— Non, papa... pas trop. J'ai fait les commissions. Je me suis



amusé avec Philou, j'ai bâti un chalet, avec mon jeu de constructions... et puis, j'ai relu mes livres.

- C'est très bien, Marco... mais n'aimerais-tu pas sortir un peu plus souvent, par ce beau temps?

— Oh! si, papa!

Le père se frotta le menton, en signe de réflexion.

— Ecoute, Marco, maman est trop occupée avec Philou pour t'emmener en promenade ; je te permets, à partir d'aujourd'hui, de descendre jouer sur le trottoir et même, si tu es raisonnable, de faire un tour jusqu'au Carré.

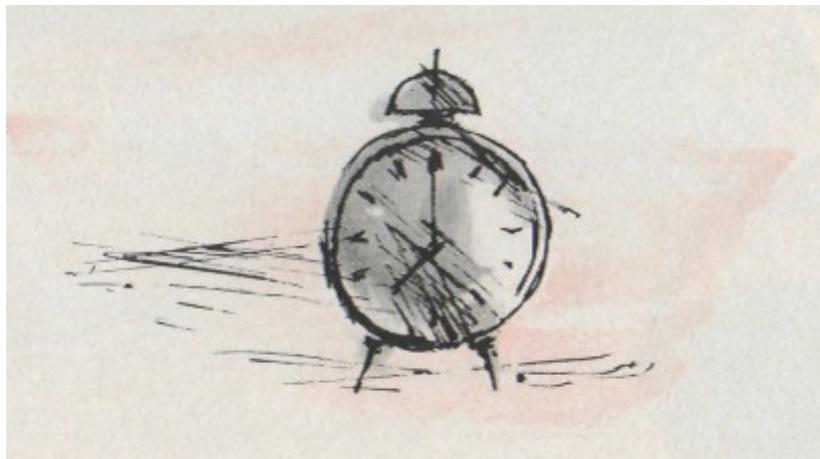
Marco se demanda s'il ne rêvait pas. Il ouvrit de grands yeux étonnés et regarda son père qui souriait.

— Oh! est-ce vrai, papa, tu permets?

— A la condition que tu ne fasses pas de sottises, que tu rentres à l'heure que fixera maman. Est-ce promis?

— Oui, papa, c'est promis!

Fou de joie, il jeta sa serviette sur la table et se mit à sauter dans la cuisine.



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Flâner* : flâner c'est aller d'un côté, de l'autre, sans se presser, en perdant son temps.

(2) *Tête roulée* : sorte de pâté fait avec de la chair prise sur la tête du porc.

(3) *Amour subit* : un amour pour la charcuterie qui est venu tout d'un coup, subitement.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi Marco aime-t-il aller à la charcuterie ?

Que pensait Marco en voyant jouer sur le Carré des enfants plus petits que lui ?

Pourquoi Marco n'était-il pas pressé quand il devait attendre son tour dans une boutique?

Est-ce par hasard que papa propose à Marco de le laisser sortir, juste le jour où il a parlé du Carré à sa maman ?

Que s'est-il passé ?



9. LES PEAUX-ROUGES

— Fais attention en traversant le carrefour, recommanda encore une fois maman... et sois de retour à cinq heures!

— Ne t'inquiète pas, je serai là.

Marco dégringola l'escalier en sautant quatre marches à la fois et se trouva dans la rue. Il faisait très beau. Le ciel était clair ; pas aussi lumineux que celui de la Savoie par les beaux jours d'été, cependant très bleu.

Le cœur de Marco bouillonnait de joie. A peine sur le trottoir, il éprouva une délicieuse impression de liberté. En somme, c'était la première fois qu'on le laissait se promener seul ; car aller à l'école, en revenir, faire les commissions, ce n'était pas tout à fait se promener.

Sans cartable, sans sac à provisions, les mains dans les poches, le nez au vent, il s'éloigna. Il avait l'impression d'être devenu un autre personnage. La rue du Cheval d'Or, elle aussi, lui parut transformée. Les boutiques semblaient plus belles, les trottoirs moins *raboteux* (1), les maisons moins grises. Il passa devant la boulangerie. La marchande était devant sa porte. Il eut envie de lui dire : « Vous voyez, aujourd'hui, ce n'est pas pour faire les courses que je suis dehors ; je me promène... » Mais cela se devinait puisqu'il fourrait les deux mains dans ses poches.

Il avait hâte d'arriver sur le Carré. Cependant, il ne se pressait pas. Son temps n'était pas mesuré. Il savourait le plaisir de *musarder* (2), sans se dire, comme d'habitude : « Allons, Marco, dépêche-toi, maman va s'inquiéter. »

Au carrefour, il attendit tranquillement le feu vert, puis traversa la rue sur le passage clouté, sans se hâter. A cette heure de l'après-midi, les passants étaient rares. Il se trouva seul au milieu de la chaussée et eut le sentiment que les voitures s'étaient arrêtées à cause de lui comme pour laisser le passage à un important personnage. C'était délicieux, grisant.

... Enfin, il arrive en vue du Carré. Une poignée de gamins déguisés se poursuivent dans les creux et sur les bosses en poussant des hurlements. Apercevant Marco, ils accourent. Ils sont cinq, un peu plus grands que lui, sauf un qui ne doit pas avoir plus de sept ans et qui le regarde, un doigt dans le nez. Marco ne les connaît pas, ils ne sont pas de son école, mais pas besoin de présentations.

— Tu tombes bien, dit le plus grand, nous ne sommes que cinq. Ce n'est pas facile pour organiser deux camps... As-tu des plumes ?

Marco secoue la tête.

— Si tu reviens demain, tâche d'en apporter... des plumes blanches ; tu seras un Faucon-Blanc... les autres, ce sont les Indiens-Noirs... Pour aujourd'hui, prends ton mouchoir, mets-le autour de ta tête.



En un clin d'œil, Marco est transformé en Faucon-Blanc. Les deux bandes de Peaux-Rouges sont organisées. Ah! qu'il fait bon vivre... même dans un *faubourg* (3) de Paris, en plein mois de juillet!

Durant deux heures, ce sont des courses folles. Quand Marco rentre chez lui, à cinq heures, il *est fourbu* (4) ; ses joues ressemblent à des coquelicots.

— Quelles belles couleurs tu nous rapportes, s'exclame maman!... Inutile de te demander si tu t'es bien amusé?

Marco sourit, radieux... et, presque aussitôt, il demande :

— Dis, maman?... j'aimerais que nous mangions du poulet demain... un poulet blanc.

Maman éclate de rire.

— Hier de la charcuterie, aujourd'hui un poulet blanc!... Quelle idée a encore germé dans ta tête, mon petit Marco?



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Raboteux* : le trottoir n'était pas lisse, uni. Il y avait des trous et des bosses comme s'il avait besoin d'être raboté.

(2) *Musarder* : perdre son temps à s'amuser à de petites choses sans importance.

(3) *Faubourg* : c'est la partie d'une ville située en dehors du centre. Dans les anciennes villes le faubourg était en dehors des remparts. Clichy est un faubourg de Paris.

(4) *Fourbu* : très fatigué.

Marco tient-il tant à manger du poulet ?

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi la rue paraissait-elle transformée aux yeux de Marco ? Avait-elle vraiment changé ?

Pourquoi était-il difficile aux enfants qui jouaient sur le Carré de former deux camps ?

Pourquoi



10. LE CHALET

Chaque après-midi, Faucons-Blancs et Indiens-Noirs se retrouvèrent sur le Carré. A la maison, Marco n'avait pas mangé de poulet, cependant, maman s'était arrangée pour trouver des plumes blanches. Comment? Marco ne posa pas la question. Il ne faut pas demander aux mamans comment elles réalisent leurs miracles. Les plumes blanches furent d'ailleurs passées au cirage, car, entre temps, Marco était passé dans le camp des Indiens-Noirs.

Ils se munirent d'arcs, fabriqués avec des baleines de parapluies, et de flèches en roseau, qu'un des Peaux-Rouges avait coupées le dimanche précédent, au bord de la Marne. Les Indiens de Clichy se livrèrent à des guerres sans merci, des *guerres exaltantes* (i) d'où tout le monde sortait vainqueur.

C'était trop beau pour durer. Un soir, au moment de la séparation, un Indien déclara :

— Demain, je ne reviendrai pas. Papa est en congé payé à partir de ce matin ; nous partons en Normandie.

— Et moi, je m'en vais après-demain pour trois semaines, chez mon oncle, dans le Morvan, ajouta un autre.



Les Peaux-Rouges furent réduits à quatre... puis bientôt à trois, car le plus petit s'étant fait mal en tombant, on ne lui permit plus de venir sur le Carré. Impossible de continuer le jeu. Les Indiens arrachèrent leurs plumes et déclarèrent qu'ils étaient des explorateurs. Ils entreprirent de descendre dans les *entrailles de la terre* (2)... c'est-à-dire dans ce qui avait été les caves de la maison incendiée. Ils y découvrirent des bidons vides, trois rats morts et des planches que le feu avait *épargnées* (3).

— Des planches! Si nous construisions un chalet!...

Marco avait toujours rêvé de chalets. Ceux du pays de son



père étaient si beaux avec leurs couleurs vives, au milieu des grands prés verts. Voilà Marco transformé en bâtisseur.

— Mimile, passe-moi cette planche !... Dédé ! déplace celle-ci !

Mais comment construire un chalet sans clous ? Tous trois fouillent leurs poches, rassemblent quelques sous. Marco court chez le quincaillier tout proche. Jamais il n'aurait cru avoir tant de clous avec si peu d'argent. De grosses pierres servent de marteaux. Malheureusement, certaines planches sont trop longues. Il faudrait une scie. Sans hésitation, Marco retourne chez le quincaillier.

— M'sieur, est-ce que vous pourriez nous prêter une scier juste pour scier trois planches, je vous promets de ne pas l'abîmer.

Le marchand sourit, amusé par l'air sérieux de Marco. Il disparaît un instant dans son arrière-boutique et revient avec une vieille scie à main à demi-rouillée.

— Tu peux la garder, je te la donne.

Marco n'en croit pas ses oreilles. Une heure plus tard, la construction est terminée. Elle n'est pas tout à fait d'aplomb ; c'est tout de même un chalet de montagne. En se serrant et en restant accroupi, on peut tenir à trois à l'intérieur. Marco n'est plus à Clichy. La baguette magique d'une fée vient de le transporter sur la montagne, à des centaines de kilomètres de Paris. Soudain, il sort du chalet, se met à marcher, à quatre pattes, en poussant des meuglements.

— Qu'as-tu, demandent les deux autres, étonnés?

— Vous ne voyez donc pas? je fais la vache! répond Marco, l'air sérieux. En Savoie, il y a toujours des vaches autour des chalets.

Et il pousse à nouveau des meuglements terribles, capables *d'alerter* (4) tout le quartier.

LES MOTS DIFFICILES

(1) Guerre *exaltante* : guerre passionnante, où l'on montre beaucoup d'entrain et de courage.

(2) Les *entrailles de la terre* : les entrailles sont habituellement le contenu du ventre. Il s'agit donc de l'intérieur de la terre.

(3) Les *planches que le feu avait épargnées* : les planches qui n'avaient pas été touchées par le feu.

(4) *Alerter* : avertir d'un danger; par exemple en cas d'incendie, c'est la sirène qui donne l'alerte.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Où est la Normandie, sur la carte ? Où est le Morvan ?

Marco n'en croit pas ses oreilles, parce que ce qu'il vient d'entendre lui paraît trop beau pour être vrai. Comment dit-on de celui qui vient de voir quelque chose qui lui paraît extraordinaire ? Que signifie : pas tout à fait d'aplomb ? De quel instrument se sert le maçon pour que les murs soient bien d'aplomb ?



11. CHONCHON VISITE LE CHALET

... Et puis, un jour, Marco trouva le Carré vide. Le dernier de ses petits camarades venait de partir en vacances. Il en fut très triste. Heureusement, le chalet demeurait. L'idée qu'il allait pouvoir le transformer à son goût effaça sa déception. En visitant à nouveau les entrailles de la terre, il découvrit d'autres planches qui lui servirent aussitôt à agrandir le toit de sa maison. Les chalets de Savoie ont en effet d'immenses toits qui les protègent de la neige. La ressemblance était presque parfaite. Marco était fier de son œuvre.

Cependant, dans le plus beau palais du monde, on finit par s'ennuyer quand on est seul. Le lendemain, il décida d'emporter Chonchon pour lui tenir compagnie. Certainement. Chonchon serait émerveillé... même s'il ne savait pas le dire... Mais comment emporter son ours ? Un garçon de neuf ans ne peut tout de même pas *déambuler* (1) dans les rues, un ours en peluche sous le bras. De quoi aurait-il l'air? Il pensa au panier à provisions mais celui-ci était à claire-voie. Une autre idée lui vînt.

— Maman, voudrais-tu me prêter une valise, tu sais, la petite valise verte qui ne sert à rien, au fond du placard.

— Ciel! une valise, s'écria maman en riant, Monsieur part donc en voyage? Où Monsieur se rend-il?

Marco rougit, un peu embarrassé, mais maman comprend tout. Elle cherche la petite valise verte, au fond du débarras. Elle est juste assez grande pour Chonchon.

Et voilà Marco parti, sa valise à la main, comme si, réellement, il allait prendre le train pour la Savoie. Qui prétendrait le contraire, puisque Monsieur se rend à son chalet? Très fier, il descend la rue du Cheval-d'Or. Les deux bords du trottoir sont les rails du chemin de fer. Le carrefour, avec ses feux et sa circulation, représente la gare de Lyon ou, il s'en souvient, on change de train. Le Carré est une prairie de montagnes et les maisons qui l'entourent les hauts sommets des Alpes. Il y a même de la neige : le linge blanc étendu à une fenêtre.

— Regarde, Chonchon, voici notre chalet ; n'est-il pas beau ? La porte est étroite ; il faut ramper pour entrer. Mais une

fois à l'intérieur, *l'illusion* (2) est complète. Il installe Chonchon à côté de lui et commence à parler de la montagne. Chonchon écoute le merveilleux récit d'escalades imaginaires. Il n'interrompt pas son petit maître, et, une histoire finie, Marco en recommence une autre... Le temps passe... passe. Jamais il n'a passé aussi vite.

... Si bien qu'à cinq heures, Marco n'est pas encore rentré à la maison, où maman, tout à coup, s'aperçoit de son retard.

— Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, lui serait-il arrivé quelque chose ?

A cinq heures et demie, il n'est pas encore là. Elle ne peut pourtant pas laisser Philou seul pour aller au-devant de lui. Six heures ! toujours pas de Marco. L'attente de maman devient de l'inquiétude. Heureusement, aujourd'hui papa doit rentrer du travail plus tôt que d'ordinaire. Dès qu'elle reconnaît ses pas dans l'escalier, elle se précipite.

— ... Marco n'est pas encore rentré. Il lui est sûrement arrivé quelque chose. Va voir jusqu'au Carré !

Le père fronce les sourcils, moins angoissé que maman, un peu inquiet tout de même.

— Ah ! ces gamins, ces diables de gamins, ils sont bien tous les mêmes, fait-il tout haut, en dégringolant l'escalier.

Il descend, en hâtant le pas, la rue du Cheval-d'Or, traverse en courant le carrefour, arrive sur le Carré. Personne. Cependant, au fond, il découvre une sorte de cabane en planches : le fameux chalet dont Marco a parlé avec tant *d'enthousiasme* (3). Il s'approche. D'un geste vif, il écarte la planche qui sert de porte. Etendu sur le sol, sa petite valise verte sous la tête en guise d'oreiller, sa main droite tenant la patte de son ami Chonchon, Marco dort en rêvant aux montagnes de Savoie.

Papa n'a pas le courage de l'éveiller ni, bien sûr, de le gronder. Il le soulève doucement et l'emporte endormi à la maison.

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Déambuler* : marcher lentement, se promener sans trop savoir où l'on va.

(2) *A claire-voie* : le panier était fait de lanières ou de fibres espacées.

(3) *Illusion* : On a une illusion quand on croit voir ou entendre quelque chose qui n'existe pas réellement devant soi. En croyant par exemple voir de la neige, Marco avait une illusion, car ce n'était que du linge.

(4) *Enthousiasme* : une grande émotion, à cause d'une grande joie.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Vous est-il arrivé, comme à Marco, de transformer les objets que vous voyez ?

Pourquoi maman ne peut-elle laisser Philou seul, à la maison ?

Papa est-il inquiet, lui aussi ? Quel passage le montre ?

Pourquoi, en découvrant Marco, papa n'a-t-il plus envie de le gronder ?

12. UNE PETITE BOULE BLANCHE

Les jours suivants, le temps se gâta. De gros nuages noirs s'entassèrent dans le ciel. Le tonnerre gronda puis un véritable déluge s'abattit sur Paris. La pluie dura trois jours. Le front collé contre la vitre de sa chambre, Marco regardait, tout en bas, le spectacle étrange de la rue. Il ne voyait plus les passants, simplement leurs parapluies qui ressemblaient à de gros ballons noirs ou gris, allant, venant, se croisant, se dépassant sur les trottoirs mouillés et luisants. Marco s'inquiétait pour son chalet.

« Pourvu que l'orage ne l'ait pas démoli! » pensait-il!

Enfin le vent balaya les nuages. De grands espaces bleus apparurent dans le ciel. Le soleil revenu sécha les toits et les rues. Marco put retourner sur le Carré.

Hélas! un coup de vent avait abattu la fragile construction, comme un château de cartes. Résolument, il décida de rebâtir son chalet ; en rassemblant les planches il constata que plusieurs d'entre elles, les plus belles, avaient disparu. Un *maraudeur* (i) les avait sans doute emportées. Il redescendit dans les entrailles de la terre, espérant en trouver d'autres. Il n'en découvrit pas et s'aventura dans une autre cave. Tout à coup, il sursauta.



Dans l'ombre, une sorte de petite boule blanche venait de jaillir, pour disparaître aussitôt par *le soupirail* (2).

Non, il n'avait pas eu peur, mais que pouvait bien être cette petite chose blanche? Il remonta vivement à la surface, chercha partout sur le Carré. Rien ; il avait dû rêver.

Il revenait vers les débris du chalet quand, à nouveau, la petite boule blanche reparut. Cette fois, en pleine lumière, il l'avait bien vue.

— Un chat!... un petit chat blanc!

Marco s'est arrêté net ; le petit chat, lui aussi, après quelques grands bonds effrayés s'est immobilisé. Tous deux se regardent, un moment. Marco appelle doucement :

— Minet!... Minet!...

Le petit chat dresse les oreilles, inquiet, mais ne s'enfuit pas.

— Minet!... Minet!...

Marco comprend qu'au moindre geste de sa part, il va s'échapper. Cependant, il pense à son goûter qu'il a emporté dans sa poche : du pain et du chocolat. Il prend un morceau de mie et le lance en direction du chat. Effrayé par ce qu'il prend pour *un projectile* (3), le petit chat fait deux bonds de côté, puis, se retourne, cherche des yeux, aperçoit le pain, rampe prudemment vers lui et l'avale *goulûment* (4).

— On le dirait affamé, pense Marco, il n'a peut-être pas mangé depuis longtemps.

Il lance un autre morceau de mie. Cette fois, le petit chat a tout juste tressailli. Il se précipite sur la nourriture et l'avale avec la même rapidité.

— A présent, il n'a plus peur, se dit Marco, je peux m'approcher.

Il s'avance, un morceau de pain au bout des doigts.

— N'aie pas peur, Minet, je ne te ferai pas de mal.

La voix douce de Marco est rassurante. Le petit chat, malgré tout s'approche avec prudence. Il saisit vivement la nourriture et s'écarte.



— Allons, Minet, n'aie pas peur!... viens!

Nouvelle hésitation, mais moins longue. En même temps qu'il offre le pain, Marco étend l'autre main. Le petit chat tressaille sous la caresse. Elle est si douce, la main de Marco! Déjà Marco s'apprête à le prendre dans ses bras mais au même moment, une planche du chalet que Marco avait appuyée contre un mur, glisse et s'abat brusquement, à plat, dans un bruit sec, pareil à un coup de fusil. Le petit chat a sauté en l'air, très haut, comme s'il avait des ressorts au bout des pattes, puis il s'enfuit à toute vitesse et disparaît.

Pendant une heure, Marco, désolé, le cherche partout. Le petit chat demeure introuvable.



LES MOTS DIFFICILES

- (1) *Maraudeur* : celui qui vit de maraude, c'est-à-dire qui commet de petits vols, par-ci par-là.
- (2) *Soupirail* : petite fenêtre ou ouverture qui donne du jour dans une cave. Remarque : un soupirail, des soupiraux.
- (3) *Projectile* : un objet qui a été lancé ou projeté avec une très grande force contre quelque chose. Une balle, une bombe sont des projectiles mais aussi parfois une pierre.
- (4) *Avaler goulûment* : avaler très rapidement par gourmandise ou par faim.

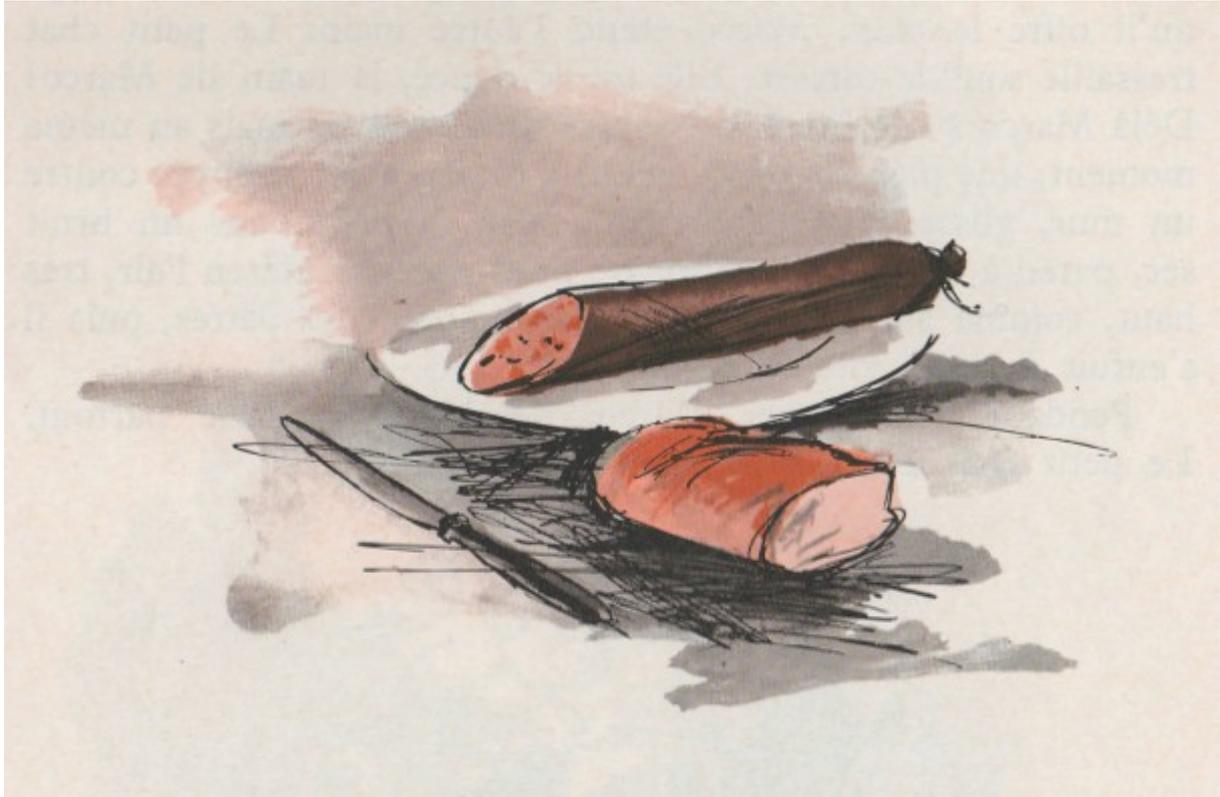
— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Qu'est-ce qu'un déluge ?

Avez-vous essayé de construire un château avec des cartes à jouer. Quel a été le résultat ?

Que veut dire : la voix de Marco est rassurante ?

Avez-vous observé un chat effrayé par quelqu'un qu'il ne connaît pas. Comment Marco s'y est-il pris pour être sûr de l'attirer ?



13. LE PETIT CHAT BLANC

Toute la nuit, Marco ne rêva que de ce petit chat. Vers minuit, il s'éveilla en sursaut, croyant l'avoir entendu miauler, derrière la fenêtre. Il se leva, courut regarder à travers les vitres. Il ne vit rien. Comment le petit chat aurait-il pu grimper le long de la façade, jusqu'au sixième étage?

Le lendemain matin, en allant aux commissions, Marco eut grande envie de courir jusqu'au Carré mais maman lui avait dit de se hâter ; elle attendait les tomates pour *les farcir* (i). S'il perdait du temps, elle serait fâchée.

Il attendit donc l'après-midi. Au moment de partir, il pensa que si, par hasard, il retrouvait le petit chat, il n'aurait encore que du pain à lui offrir car les chats n'aiment pas le chocolat. Il s'approcha de sa mère.

— Maman, aujourd'hui, pour changer, si tu me donnais du saucisson à la place du chocolat, pour mon goûter?

— Du saucisson? L'autre jour encore tu disais n'aimer, à quatre heures, que le chocolat ou la confiture.

— Si cela ne t'ennuie pas, maman, aujourd'hui je préfère le saucisson.

Maman se contenta de sourire, sans poser d'autre question. Et même, au lieu d'une tranche de saucisson, elle en coupa deux, qu'elle enveloppa soigneusement dans du papier d'étain pour que Marco ne graisse pas ses poches.

En arrivant au Carré, Marco courut tout de suite vers le chalet, *tant bien que mal* (2) reconstruit, la veille, avec les planches qui restaient. Le petit chat ne s'y était pas réfugié. Il n'était pas non plus dans les caves. Marco les explora d'un bout à l'autre, en appelant sur tous les tons : « Minet!... Minet!... »

« Bien sûr, se dit-il, un si joli petit chat n'a pas été abandonné... Il s'est perdu ; il n'a pas encore retrouvé sa maison mais on viendra le chercher.

Et il ajouta en soupirant :

— C'est dommage! je l'aurais bien gardé.

Cependant, au lieu de goûter, il conserva soigneusement dans sa poche pain et saucisson. Il fit bien. Tandis qu'il « *rafistolait* » (3) le toit de son chalet, il entendit un miaulement discret derrière lui. C'était le petit chat de la veille qui, assis sur son derrière, regardait tranquillement Marco.

— Minet! approche-toi, j'ai quelque chose de bon à te donner !

Cette fois, le petit chat n'a plus peur. Certainement, il a encore très faim. Marco, qui sait qu'on doit toujours garder les bonnes choses pour la fin, commence par lui jeter des morceaux de pain qui disparaissent aussitôt. Le pain avalé, Marco sort le saucisson. Le petit chat ne se connaît plus. Les deux tranches sont englouties en un clin d'œil. Alors le petit animal renifle à la ronde, pour *hummer* (4) le délicieux parfum qui reste suspendu dans l'air.

— Mon pauvre Minet, soupire Marco, tu as encore très faim ; je n'ai plus rien à te donner.

Mais le petit chat blanc a faim de caresses autant que de nourriture. Pour remercier Marco, il se frotte contre lui en faisant le gros dos et en ronronnant. Puis il saute sur ses genoux. C'est vraiment un très beau petit chat, tout blanc, avec des yeux bleus comme le ciel. Il porte au cou un collier de cuir agrémenté d'une clochette.

— Mon pauvre petit, murmure Marco, je vois bien que tu es perdu. Si tu pouvais parler, me dire où est ta maison, je te rapporterais chez toi !

Pour toute réponse, le chat blanc ne sait que ronronner... et lécher les mains de Marco qui sentent bon le saucisson.

Marco ne se laisserait pas de le caresser, de lui parler, mais il s'aperçoit tout à coup qu'il est l'heure de rentrer. Que faire?...



LES MOTS DIFFICILES

- (1) Forcir : mettre de la farce dans les tomates ou dans un autre plat. La farce est faite de viandes hachées et épicées.
- (2) Tant bien *que mal* : Marco reconstruit son chalet comme il peut, sans le faire aussi bien qu'il le voudrait.
- (3) *Rafistolait* : ce mot est entre guillemets parce qu'il n'est pas tout à fait correct. Marco répareit son chalet grossièrement.
- (4) Humer : respirer très fort pour mieux sentir une odeur.

— AVONS-NOUS BIEN LO ET BIEN COMPRIS? —

Un miaulement discret. Comment était ce miaulement discret? Quel serait le contraire d'un miaulement discret? Que veut dire : le petit chat ne se connaît plus. Relisez bien le passage pour essayer de comprendre. D'après vous, Marco connaît-il bien les chats? Quelles phrases le montrent?



14. FAN-FAN

Oui, Que faire?... Marco est bien embarrassé. Il ne voudrait pas abandonner le petit chat jusqu'au lendemain, mais peut-être d'ici là, le petit animal retrouvera-t-il sa maison ou ses maîtres reviendront-ils le chercher. Pourtant, il a bien envie de l'emmener chez lui, pour le soigner.

Mais Marco a bon cœur. Il se dit : « Si j'avais un joli petit chat comme celui-ci, je n'aimerais pas que quelqu'un me le prenne. » Courageusement, car c'est pour lui un *sacrifice* (i), il décide de le laisser là.

— Petit Minet, je te promets de revenir demain ; je t'apporterai encore du pain et du saucisson.

On dirait que le chat a compris. Il regarde Marco d'un air penché, un peu triste, qui semble dire : « Oh! ne me laisse pas tout seul, emporte-moi. »

Marco le caresse longuement, écoute le ronron doux et régulier, caresse encore le fin pelage blanc et *soyeux* (2) puis, délicatement, va déposer le petit animal, à l'abri, dans le chalet.

— Sois sage, c'est promis, je reviendrai demain.

Puis il se sauve en courant, sans se retourner, pour n'avoir pas envie de faire demi-tour. Cependant, c'est plus fort que lui, arrivé au bout du Carré, il ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil en arrière... Et que voit-il?... le petit chat blanc! A peine Marco sorti du chalet, le chat a bondi et suivi son nouvel ami.

Cette fois, Marco n'hésite plus. Il prend le petit animal dans ses bras et l'emporte. Sur le trottoir, les gens se retournent et sourient en disant : « Oh! le joli petit chat blanc! » Marco est très fier... un peu inquiet aussi. Que va dire maman? Certes, maman aime les bêtes. Quelques années plus tôt on avait même, à la maison, un gros chat gris qui a disparu, un jour, on ne sait comment, probablement écrasé par une voiture. Mais depuis, maman n'en veut plus, à cause de Philou. Elle dit que les chats peuvent griffer dangereusement les petits enfants qui les taquinent. Tant pis, il court à la maison, grimpe quatre à quatre l'escalier, arrive *haletant* (3) devant la porte.

— Maman! regarde!...

Très vite, de crainte d'être grondé, il raconte comment il a trouvé ce petit chat ; comment celui-ci, malgré lui, l'a suivi.

— Si tu savais comme il est malheureux, maman! Je l'avais déjà vu hier sur le Carré. Il meurt de faim. Il a mangé tout mon goûter.

Maman s'approche du petit animal pour le caresser.

— Il est très beau, dit-elle, ce n'est certainement pas un chat abandonné.. Regarde cette clochette qui pend à son collier ; elle est en argent. Ce chat appartient à des gens riches.

Une clochette d'argent!... Impressionné, Marco se penche sur le petit objet de métal et, tout à coup, découvre une inscription : Fan-Fan.

Fan-Fan! c'est le nom du petit chat qui, en l'entendant, dresse aussitôt les oreilles, et ronronne *de plus belle* (4).

- Oh! maman, s'écrie Marco, qu'allons-nous en faire?...
- Je ne sais pas, mon petit Marco ; nous demanderons à papa, ce soir, quand il rentrera. En attendant, nous allons le garder.
- Jusqu'à demain?
- Sans doute, puisque ton père ne rentrera que très tard, dans la nuit, quand il aura reconduit son autobus au dépôt.
- Oh! oui, attendons jusqu'à demain, s'écrie Marco, ravi de garder son protégé dans la maison, toute la nuit.



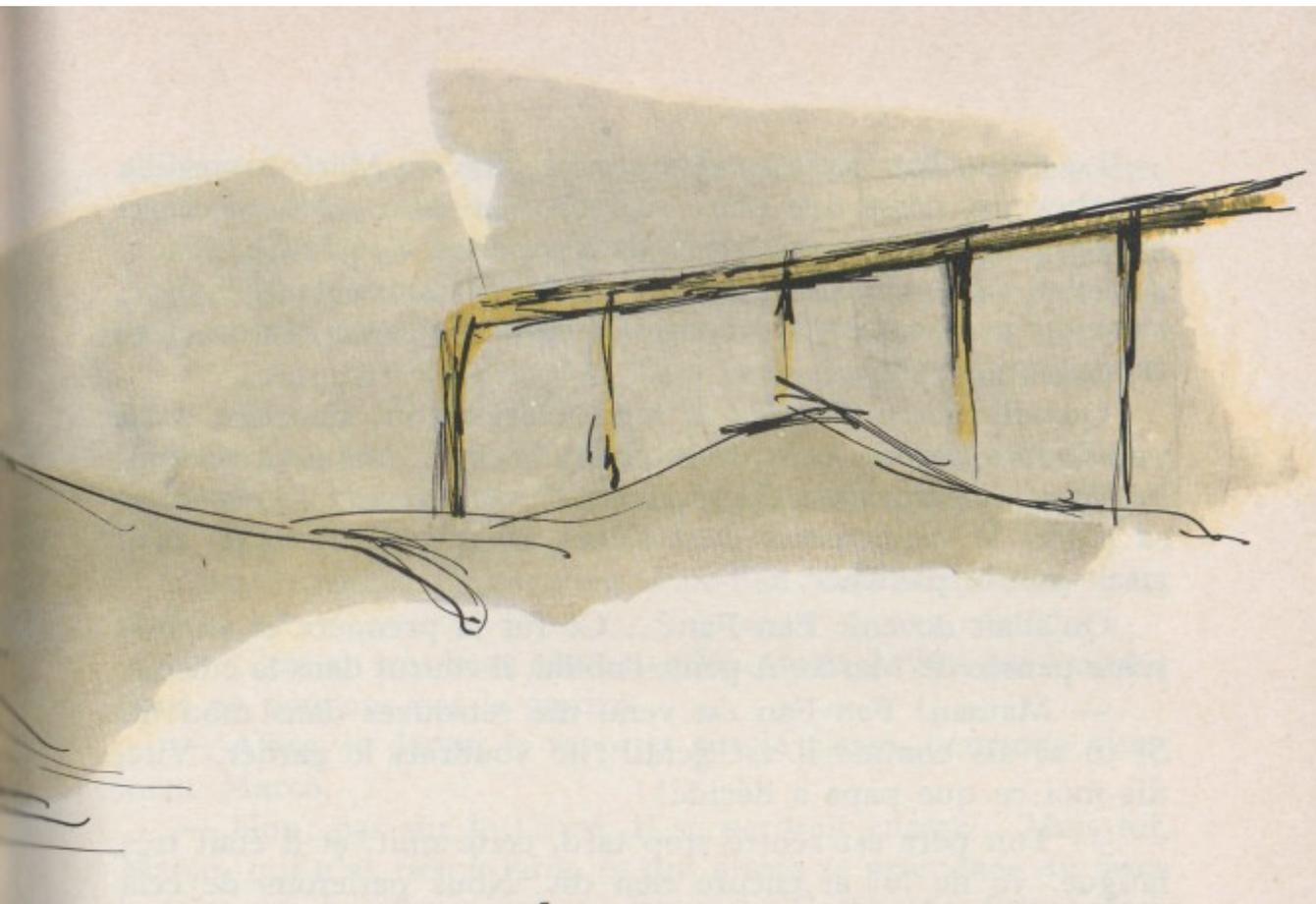
LES MOTS DIFFICILES

- (1) *Sacrifice* : faire un sacrifice c'est renoncer à quelque chose pour faire plaisir ou rendre service à quelqu'un.
- (2) *Soyeux* : le pelage du petit chat est doux comme de la soie.
- (3) *Haletant* : Marco respire très vite et très fort parce qu'il a couru en montant l'escalier. On est aussi parfois haletant quand on est très ému.
- (4) *Ronronne de plus belle* : la joie du petit chat, en entendant son nom, le fait ronronner encore plus fort.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

- Pourquoi Marco décide-t-il de ne pas emporter le petit chat. Est-ce pour ne pas déplaire à sa mère ?
- Pourquoi Marco a-t-il bon cœur ? Quoi nous le montre ?
- Pourquoi Marco évite-t-il de se retourner quand il abandonne le petit chat sur le Carré ?
- Est-il dangereux de laisser jouer un bébé avec un chat ? Que peut-il se produire ,





15. LA DÉCISION DE PAPA

Marco dormait à poings fermés quand, dans son rêve, il crut entendre un bruit bizarre. Ce n'était ni le vrombissement d'une mouche, ni le ronflement d'une auto. On aurait plutôt dit le bruit d'un avion qui passe très haut dans le ciel... et pourtant l'avion paraissait tout proche... si proche, même, que Marco sortit une main de sous la couverture pour essayer de le toucher.

Ses doigts rencontrèrent quelque chose de doux qui n'était sûrement pas l'aile froide et dure d'un avion. Il s'éveilla en sursaut, se dressa sur son lit... C'était Fan-Fan qui ronronnait à ses oreilles. Le petit chat s'était glissé dans la chambre en poussant la porte, mal refermée par maman, et avait sauté sur le lit. La stupeur de Marco se changea en joie. — Fan-Fan!... Mon petit Fan-Fan!...

Le petit chat frotta sa tête contre celle de Marco, mordilla ses cheveux, passa une patte sur son nez. Alors, Marco écarta le drap pour lui faire une place, dans son lit, à côté de Chonchon. Fan-Fan ne se fit pas prier. Il se faufila comme une fouine, s'étendit avec *volupté* (1) contre le corps tiède de Marco et se reprit à ronronner.

Quand Marco s'éveilla le lendemain matin, Fan-Fan avait passé toute la nuit, près de lui, sans bouger... mais Chonchon, lui, avait disparu. Sans doute jaloux de cet *intrus* (2) qui prenait sa place, le malheureux ours s'était laissé glisser du lit et il gisait sur le plancher.

Qu'allait devenir Fan-Fan?... Ce fut la première et angoissante pensée de Marco. A peine habillé, il courut dans la cuisine.

— Maman! Fan-Fan est venu me retrouver dans mon lit. Si tu savais comme il est gentil ; je voudrais le garder. Vite, dis-moi ce que papa a décidé!

— Ton père est rentré trop tard, cette nuit, et il était très fatigué. Je ne lui ai encore rien dit. Nous parlerons de cela tout à l'heure, quand il se lèvera.

C'était le moment du petit déjeuner. Maman avait déjà installé Philou sur sa haute chaise de bébé... celle qui avait servi à Marco, autrefois. Philou regarda Fan-Fan lapper un bol de lait. Il avait une envie folle de le toucher et poussait des gloussements de joie en tendant ses menottes vers le petit animal.

— Oh! maman, fit Marco, je suis sûr que Fan-Fan ne ferait pas de mal à Philou. Laissons mon petit frère le caresser!

Maman hésita. Finalement, elle ne put résister au regard suppliant de Philou. Fou de joie, Philou se mit à gesticuler, à *trépigner* (3) sur sa chaise, plongeant ses doigts dans la fourrure blanche de Fan-Fan, tirant les poils de sa moustache, pinçant le bout de sa queue.

— Philou! veux-tu finir!... Tu vas te faire griffer!

Mais non, Fan-Fan se laissait faire. Il ne cherchait ni à se *rebiffer* (4) ni à fuir ; maman en conclut qu'il devait venir d'une

maison où il y avait des enfants... des enfants qui devaient être bien tristes de l'avoir perdu.

Philou était précisément occupé à fourrer ses doigts dans les oreilles de Fan-Fan quand papa entra dans la cuisine, en se frottant les yeux.

— Comment? s'écria-t-il... un chat dans la maison... et d'où vient-il?

Marco se hâta de tout raconter en jetant un coup d'œil vers sa mère, d'un air de dire : « Maman, viens à mon secours, dis à papa de ne pas le chasser. »

Papa examina longuement Fan-Fan sans rien dire, puis déclara :

— C'est un très beau chat, en effet... mais il n'est pas à nous ; nous ne pouvons pas le garder.

— Alors, je devrai le reporter sur le Carré, demanda vivement Marco.

— Non, pas sur le Carré. Il se perdrait encore... Mais toi, Marco, qui n'as rien à faire, et qui aimes te promener, tu feras le tour des boutiques aux environs du Carré ; tu demanderas si, par hasard, une cliente n'a pas parlé d'un chat perdu.

— Et si personne ne le réclame?

— C'est probablement que ses maîtres sont partis en vacances. Je serais bien étonné si, un jour ou l'autre, on ne les retrouvait pas.

Marco ne répondit rien mais, en lui-même, il pensa : « Je voudrais qu'on ne les retrouve jamais. »

LES MOTS DIFFICILES

(1) Avec *volupté* : avec un très grand plaisir.

(2) *Intrus* : un intrus est celui qui s'introduit dans un lieu où il ne devrait pas aller parce que ce n'est pas sa place.

(3) *Trépigner* : frapper des pieds très fort et très vite en signe de colère, d'impatience ou de joie.

(4) Se *rebiffer* : se révolter.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Quelle différence y a-t-il entre mordre et mordiller... entre chanter et chantonner ?

Avez-vous déjà vu une fouine ? Comment est-elle faite ? Pourquoi compare-t-on Fan-Fan à une fouine ?

Croyez-vous que Chonchon soit sorti du lit tout seul ?...

Alors, que s'est-il passé ?



16. UNE SORCIÈRE !...

Marco fit comme papa avait dit. Il visita toutes les boutiques aux alentours du Carré, demandant aux marchands et marchandes si un de leurs clients n'aurait pas perdu un petit chat blanc. Partout, il s'entendit répondre la même chose :

— Non, personne n'a parlé d'un chat perdu.

Et Marco sortait chaque fois, soulagé, du magasin.

« Tant mieux, se disait-il, nous serons obligés de garder Fan-Fan. »

Consciencieusement, il visita ainsi deux boulangeries, une charcuterie, trois épiceries, une crèmerie... et même la quincaillerie où il avait acheté les clous pour construire son chalet.

Le cœur léger, il revenait chez lui quand il aperçut une autre boutique qu'il n'avait pas vue, en allant, parce qu'elle se trouvait, en *retrait* (1), au fond d'une cour. C'était encore une boulangerie. Il hésita. A quoi bon entrer? Là aussi on lui ferait la même réponse. Cependant, Marco était un garçon *scrupuleux* (2). Maman avait dit que ce petit chat appartenait sûrement à des enfants ; il devait tout faire pour le leur rendre.

Il entra. Cinq ou six personnes choisissaient leur pain. Il s'approcha de la marchande et posa une nouvelle fois sa question, certain de la réponse. La boulangère, en effet, secoua la tête. Mais tout à coup, une cliente se tourna vers lui.

— Un chat perdu, dis-tu ?... Précisément, une locataire de la maison où j'habite en a perdu un, la semaine dernière.

Le cœur de Marco se mit à battre. Il demanda vivement :

— Comment était-il ?

— Je ne saurais te dire... mais si tu veux me suivre, je te montrerai la maison.

Marco suivit la dame qui, en cours de route, expliqua :

— Elle habite au quatrième étage. Tu verras, c'est une *vieille originale* (3).

Une vieille originale ? Marco ne comprit pas ce qu'elle voulait dire, mais il ne demanda pas d'explication ; il était bien trop triste à la pensée de perdre Fan-Fan. A regret, il s'engagea dans l'escalier de la maison, une vieille maison comme la sienne. A mi-chemin, il s'arrêta. Il eut brusquement envie de redescendre, de rentrer chez lui en disant qu'il n'avait trouvé personne... mais ce serait un mensonge ; Marco n'aime pas mentir.

Courageusement, il monte jusqu'au quatrième étage, et frappe à la porte de droite, comme l'a indiqué la dame. Des aboiements furieux répondent à ses coups ; la porte s'entrebâille. Une vieille femme apparaît, toute ridée, un mouchoir rouge noué autour de la tête, un mouchoir dont les cornes ressemblent à de grandes oreilles branlantes. Marco croit tout à coup se trouver devant une de ces sorcières qu'on voit sur les livres d'images. S'il osait, il s'enfuirait.

— Que veux-tu, demande une voix acide ?

— Madame, bredouille Marco, on m'a dit que vous avez perdu un chat.

A ce mot « chat », le visage de la sorcière se transforme.

— Un chat!... tu as trouvé un chat!... mon chat perdu!... Entre et explique-moi vite!

Marco pénètre dans l'appartement et reste *confondu* (4). Un chien est attaché au pied d'une table. Deux cages d'oiseaux où volent des perruches sont accrochées près de la fenêtre. Un chat dort sur un divan ; un autre, sur la table, fait sa toilette et un troisième mange dans une assiette, près du fourneau. Une vraie ménagerie.

— Mon chat! répète la sorcière... tu as retrouvé Casimir!

— Casimir? répète Marco, il s'appelle Casimir?... Celui que j'ai trouvé porte une clochette où est écrit : Fan-Fan... C'est un chat tout blanc.

Le visage de la vieille femme se referme. Sa voix redevient acide.

— Casimir est gris et il ne porte pas de collier... Si c'est pour m'offrir un autre chat que tu es venu me déranger, tu peux retourner d'où tu viens.

Ce disant, elle repousse Marco vers le palier et la porte claque derrière lui. Marco ne demande pas son reste... Cette vieille femme lui a fait peur, mais il est radieux. Il a la conscience tranquille et il est sûr de garder Fan-Fan...

LES MOTS DIFFICILES

(1) En *retrait* : un peu à l'écart, comme si la boutique était retirée en arrière.

(2) Garçon *scrupuleux* : Marco voulait faire exactement ce qu'on lui avait dit, sans rien oublier.

(3) Une *vieille originale* : on dit d'une personne que c'est une originale quand elle ne vit pas de la même façon que les autres gens.

(4) *Marco* reste *confondu* : il s'attendait si peu à rencontrer une personne comme celle-ci qu'il ne sait plus ni que dire ni que faire.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Qu'est-ce qu'une voix acide ou une voix aigre ? A quoi compare-t-on la voix ?

Pourquoi la vieille femme ressemble-t-elle à une sorcière ? Connaissez-vous des contes où on parle de sorcières. Quels contes ?

Quelles sortes de choses font habituellement les sorcières ?



17. SUR UN PETIT CARTON BLANC

On est à présent en plein mois d'août, c'est-à-dire à la moitié des grandes vacances. Marco ne regrette plus trop de ne pas avoir quitté Clichy. Tout compte fait, il pense que certains petits Parisiens sont moins heureux que lui. Pour se distraire, Marco a son petit frère qui tient de plus en plus de place dans l'appartement depuis qu'il marche vraiment seul. Il a aussi son ami Chon-chon et surtout, Fan-Fan.

Depuis trois semaines, Fan-Fan fait maintenant partie de la famille. Personne ne le réclamera plus, c'est certain. Il appartient bien à Marco. Cependant, on ne peut pas, toute la journée, rester enfermé avec un chat, même aussi gentil que Fan-Fan.

Chaque matin, Marco continue donc de faire les commissions et chaque après-midi sa promenade dans le quartier. Hélas! en plein mois d'août, avec ses rues presque désertes, ses boutiques aux rideaux de fer baissés, Clichy manque d'attrait. On dirait un grand village mort. Le Carré, lui aussi, est devenu désert. Marco n'a plus envie d'y venir depuis que les dernières planches de son chalet ont disparu. D'ailleurs, il n'y aura bientôt plus de Carré. On vient d'y amener deux gros bulldozers qui vont le transformer en chantier.

Marco se contente donc de déambuler, au hasard, dans les rues. Ah! s'il pouvait emmener Fan-Fan pour lui tenir compagnie ! mais on ne promène pas un chat en laisse, comme un chien.

A force de tourner en rond sur les mêmes trottoirs, de revoir toujours les mêmes boutiques qui ne se donnent même plus la peine de refaire leurs vitrines, Marco se dit un jour :

— Je suis grand ; il n'y a presque pas d'autos, si j'allais un peu plus loin.

Et il s'en va, en prenant garde de ne pas se perdre. Il n'a pas, comme le Petit Poucet, des cailloux blancs pour marquer son chemin, mais Clichy n'est pas une forêt. Il se guidera sur les maisons, les magasins. De rue en rue, il arrive en bordure d'une voie ferrée. Pour voir passer les trains, il se hausse sur la pointe des pieds, le long du *parapet* (i). Ah! les trains!... le départ avec des valises!... les voyages!... Mais non, Marco n'est pas

triste. Les gens qui sont partis vont bientôt rentrer, alors ils regretteront le temps des vacances. Lui, Marco, n'aura rien à regretter. Au contraire, s'il était déjà parti, il n'aurait pas rencontré Fan-Fan.

Soudain, une pendule, à la vitrine d'une bijouterie, le rappelle à l'ordre. Quatre heures ! Il est temps de faire demi-tour. Surtout, ne nous perdons pas! Voici la carotte rouge du bureau de tabac...

l'énorme paire de lunettes au-dessus du magasin de *l'opticien* (2).... le petit *kiosque* (3) à journaux...

Très fier de lui, Marco suit les trottoirs, les mains dans les poches, en pensant à la bonne partie de billes qu'il va faire avec Fan-Fan, en rentrant (car Fan-Fan sait pousser les billes avec ses pattes de velours). Il s'aperçoit tout à coup qu'un lacet d'une de ses chaussures s'est dénoué. Pour refaire le nœud, il s'écarte du bord du trottoir, pose le pied sur la marche d'entrée d'un immeuble. Voilà, c'est fait. Mais juste au moment où il relève la tête, son cœur fait un grand bond dans sa poitrine. Ses yeux viennent de se fixer sur un petit rectangle de carton blanc placé derrière la vitre d'une fenêtre, au rez-de-chaussée de l'immeuble. Il lit ces mots :

On recherche un petit chat blanc
répondant au nom de FAN-FAN.

Marco est devenu très pâle. Il continue de fixer le petit rectangle blanc, paralysé par l'émotion. Puis, brusquement, une sorte de *panique* (4) s'empare de lui. Il s'enfuit comme un voleur.

LES MOTS DIFFICILES

- (1) *Parapet* : c'est un petit mur de pierre au bord d'un endroit dangereux. Tous les ponts ont des parapets.
(2) *Opticien* : marchand de lunettes et d'appareils *d'optique*, c'est-à-dire d'appareils qui concernent la vue.
(3) *Kiosque* ; petit édifice où l'on vend des journaux, sur les trottoirs. Sur les places, il existe aussi parfois des kiosques à musique où l'on donne des concerts.
(4) *Une panique* : c'est une peur si grande qu'on ne sait plus ce que l'on fait.

— AVONS-NOUS BIEN LO ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi les rideaux de fer des magasins sont-ils baissés ?
Connaissez-vous l'histoire du petit Poucet. Comment le petit Poucet a-t-il fait pour retrouver son chemin ?
Pourquoi Marco ne regrette-t-il plus de n'être pas parti en vacances ? Que veut dire : faire patte de velours ?
Pourquoi Marco s'est-il sauvé après avoir vu le petit carton blanc ?



18. LE COURAGE DE MARCO

Marco courut tout le long du chemin, sans s'arrêter." Il arriva chez lui essoufflé et encore bouleversé. Maman se demanda ce qui était arrivé.

— Oh! s'écria-t-elle., d'où viens-tu?... Il est à peine cinq heures. Croyais-tu être en retard?

— Non, maman... mais si tu savais... je... je...

Il n'eut pas le courage d'achever. Il se laissa tomber sur une chaise. Comprenant qu'il avait un gros chagrin, maman l'attira contre elle.

— Qu'y a-t-il donc de si grave, mon petit Marco ?

— Fan-Fan!...

— Eh bien?

— C'est fini... il va falloir le rendre.

Il éclata en sanglots. Maman le pressa un peu plus fort contre elle. Alors, il raconta comment, sur un boulevard, il avait découvert une petite pancarte à une fenêtre. Le petit chat qu'on recherchait était sûrement Fan-Fan. Il ne pouvait exister, dans Clichy, deux petits chats blancs portant le nom de Fan-Fan.

— Oh! soupira Marco, je croyais tant que nous le garderions toujours... qu'il serait toujours à moi. Il s'était si bien habitué chez nous.

Et il ajouta :

— C'est ma faute, je n'aurais pas dû me promener sur ce boulevard, je n'aurais pas aperçu le carton, à la fenêtre.

Maman tenta de le consoler en lui montrant combien les gens qui l'avaient perdu, surtout si c'étaient des enfants, seraient heureux de le retrouver.

— Imagine ta joie, mon petit Marco, si un jour quelqu'un t'avait rapporté celui que nous avons perdu, il y a trois ans.

Bien sûr, Marco comprenait. C'était tout de même bien difficile de renoncer à Fan-Fan.

— Ecoute, proposa maman, si cela t'ennuie vraiment trop de le rapporter, dis-moi exactement où tu as aperçu cette pancarte. J'irai moi-même ...De toute façon, rien ne presse ; nous pouvons attendre jusqu'à demain. Tu auras le temps de t'habituer à cette séparation.

La pensée que Fan-Fan passerait encore une nuit sur le pied de son lit, comme les autres jours, apaisa Marco, mais pas pour longtemps. Il se dit :

« Cette nuit, j'aurai trop de chagrin, je ne dormirai pas... et demain matin, il faudra tout de même le rendre. »

Il prit une *résolution héroïque* (I).

— Maman, puisque nous ne pouvons pas le garder, j'aime mieux qu'on le rende tout de suite... et c'est moi qui l'emporterai.

Marco avait peut-être raison. Tandis qu'il prenait Fan-Fan sur ses genoux pour une dernière caresse, maman chercha, dans le débarras, un vieux panier en osier rapporté de Savoie.

Docilement, Fan-Fan se laissa déposer dans le panier, mais il regarda Marco d'un air qui semblait dire : « Où m'emmènes-tu ?... j'étais pourtant si bien chez toi, tu ne m'aimes donc plus ? »

Très vite, comme s'il craignait de manquer de courage, Marco s'en alla, son panier à la main. Cependant, arrivé au bas de l'escalier, il hésita, prêt à remonter. Non, il ne devait pas; Fan-Fan n'était plus à lui.

Comme le soir où il avait rapporté le chat du Carré, des passants souriaient en voyant Fan-Fan passer sa tête hors du panier et s'exclamaient : « Oh! le joli minet blanc! » Marco n'en éprouvait plus aucun plaisir. Au contraire, ces mots gentils lui paraissaient *cruels* (2).

Enfin, il arriva sur le boulevard, reconnut la maison... Le petit carton blanc n'était plus à la fenêtre. S'était-il trompé?... Il examina la maison du haut en bas. C'était un bel immeuble neuf, garni de balcons fleuris. Il reconnut la marche sur laquelle il avait posé son pied pour renouer son lacet, la fenêtre et ses rideaux tirés sur le côté. Une lueur d'espoir brilla dans ses yeux : Il pensa que les gens qui avaient perdu Fan-Fan avaient peut-être déménagé, c'était pour cela qu'on avait enlevé la petite affiche... Aurait-il cette chance?

Alors, il entra.

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Résolution héroïque* : être héroïque c'est montrer un grand courage pour faire ce que l'on doit faire, même si on doit beaucoup souffrir.

(2) Mots cruels : des mots qui font beaucoup de peine parce qu'ils sont méchants.

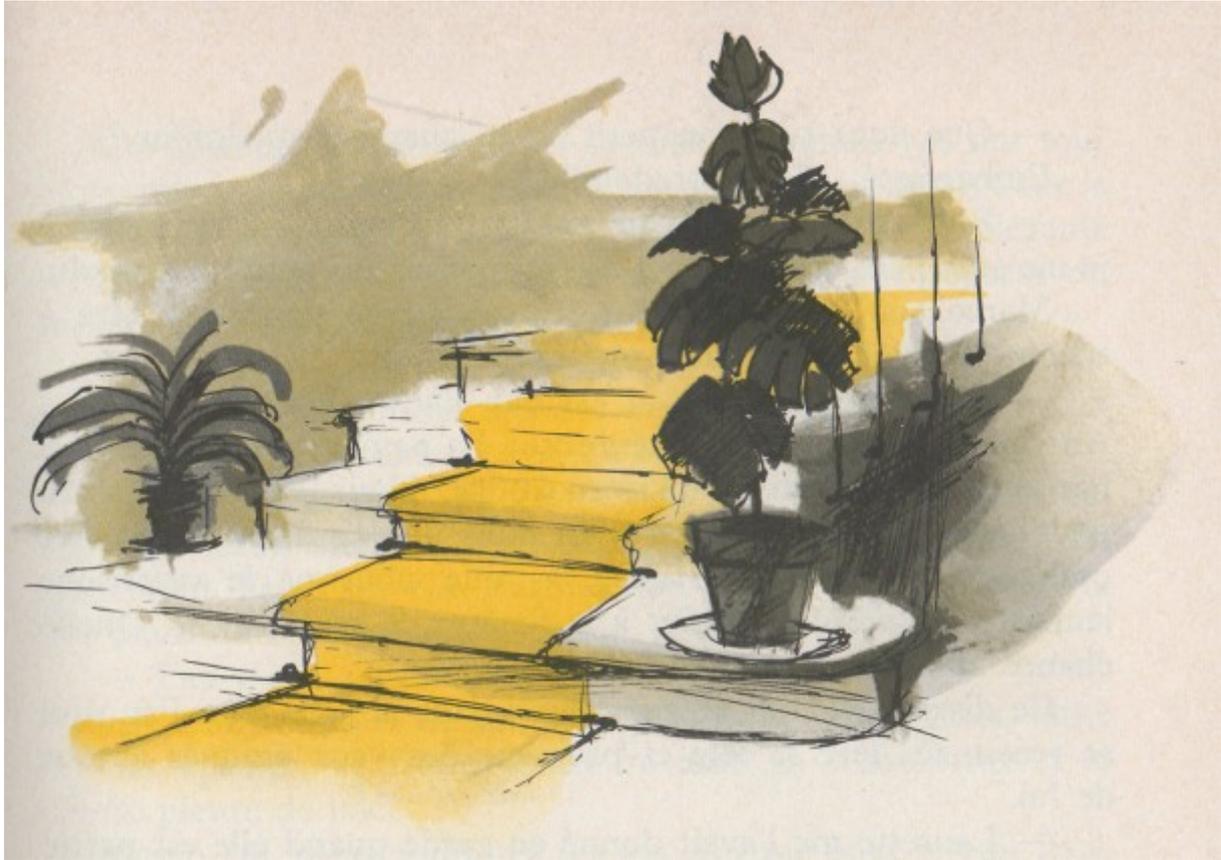
Pourquoi Marco décide-t-il de rapporter le petit chat lui-même et sans tarder ?

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi Marco est-il triste en voyant sourire les passants? Ces passants sont-ils cruels comme il le pense?

Qu'est-ce qu'un immeuble ? Pourriez-vous trouver d'autres noms pour désigner des habitations ?

Si vous étiez à la place de Marco, auriez-vous rendu le petit chat ?



19. LA JOIE DE LAURETTE

Son panier à la main, Marco pénètre dans un luxueux et large *hall* (i) qui l'intimide. Deux hautes plantes vertes encadrent la montée de l'escalier aux marches blanches recouvertes d'un tapis. Tout à coup, il tressaille en apercevant un petit bonhomme qui porte aussi un panier. C'est une glace qui reflète sa propre image.

De l'autre côté, il avise une petite fenêtre : le guichet de la concierge. Les concierges ont toujours un peu effrayé Marco. Elles grondent les enfants qui font du bruit dans les escaliers ou laissent claquer les portes. Timidement, il s'approche, espérant de toutes ses forces qu'on va lui dire que les gens qui ont perdu Fan-Fan sont partis et qu'on ne sait pas où ils sont allés.

Il frappe deux petits coups hésitants au carreau. Un visage apparaît, pas du tout *maussade* (2) comme celui de sa concierge, à lui.

— Que veux-tu, mon petit?... tu cherches quelqu'un?... Embarrassé, Marco bredouille :

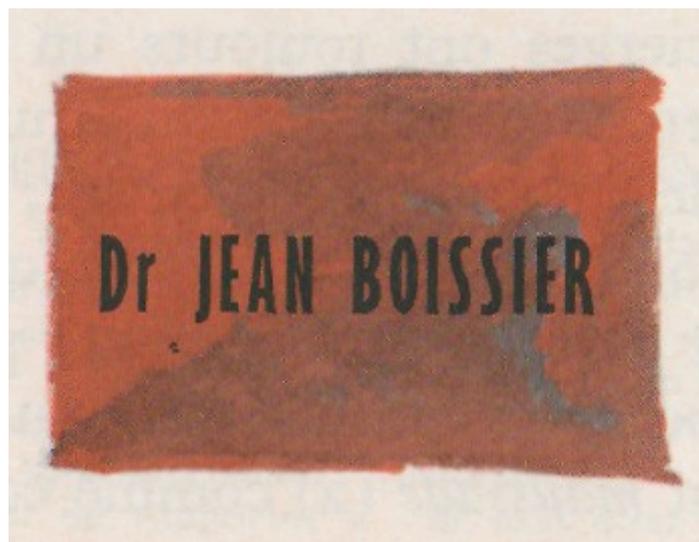
- Euh!... je croyais avoir vu, tout à l'heure... à la fenêtre... je me suis peut-être trompé... je rapportais un petit chat perdu. Marco soulève son panier. La concierge penche la tête à travers le guichet et pousse une exclamation :

— Oh! c'est bien lui!... c'est Fan-Fan!... Est-ce possible?... Ah! que Laurette va être heureuse! La pauvre petite! elle en a fait une vraie maladie. Où l'as-tu trouvé ? Nous le croyions perdu pour toujours. Depuis plus d'un mois qu'il a disparu! Et dire que tout à l'heure, *persuadée* (3) que nous ne le reverrions jamais, j'ai enlevé le papier à la fenêtre de ma *loge* (4). Quelle chance! Il revient juste ce jour-là.

Ce disant, elle fait entrer Marco dans la loge. Fan-Fan, qui se reconnaît, lève la tête et promène des yeux étonnés autour de lui.

— Laurette me l'avait donné en garde quand elle est partie en vacances, avec ses parents, explique la concierge. Et puis, un matin, pendant que je faisais le ménage dans ma loge, il a sauté par la fenêtre entrouverte et on ne Ta plus jamais revu. Laurette m'en a beaucoup voulu. Accompagne-moi ; nous allons le rapporter tout de suite à sa petite maîtresse. Inutile de prendre l'ascenseur, c'est au premier étage.

Il suit la concierge qui s'arrête devant une belle porte vernie. Marco lit ces mots sur une plaque de cuivre bien astiquée :



Un docteur!... Les docteurs comme les concierges ont toujours impressionné Marco. Mais la concierge a déjà appuyé sur le bouton de la sonnerie. La porte s'ouvre. Une dame élégante apparaît. En apercevant la petite tête blanche qui dépasse du panier, elle laisse échapper un cri de surprise.

— Fan-Fan!...

Puis, elle se retourne aussitôt vers l'appartement :

— Laurette! Laurette!... viens vite!...

Une fillette accourt. Elle est à peu près de l'âge de Marco, avec de beaux cheveux blonds et de grands yeux clairs. En apercevant Fan-Fan, elle s'arrête net, paralysée par l'émotion. Ses joues deviennent toutes pâles.

— Fan-Fan!... Mon petit Fan-Fan!

Elle tend les bras. Le petit chat bondit hors du panier, saute sur ses épaules, se frotte contre sa joue en ronronnant et la fillette pleure de joie.

Marco, lui, n'a rien dit, n'a fait aucun geste pour retenir Fan-Fan. Un instant plus tôt, son cœur était gonflé de chagrin. A présent, c'est curieux, il ne se sent pas du tout jaloux. La joie immense de la fillette lui fait subitement oublier sa peine.

— Oh! que tu es gentil de me l'avoir rapporté, s'écrie Laurette en lui prenant les mains, si tu savais comme j'avais du chagrin!... Entre, explique-moi vite comment tu l'as retrouvé.

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Hall* : c'est l'entrée d'une maison ou d'un appartement. On dit aussi le vestibule.

(2) *Maussade* : un visage maussade est sévère, triste ou dur.

(3) Persuadée : la concierge était *certaine* de ne plus revoir Fan-Fan.

(4) Loge : c'est le nom qu'on donne au petit appartement d'une concierge.

AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS?

—

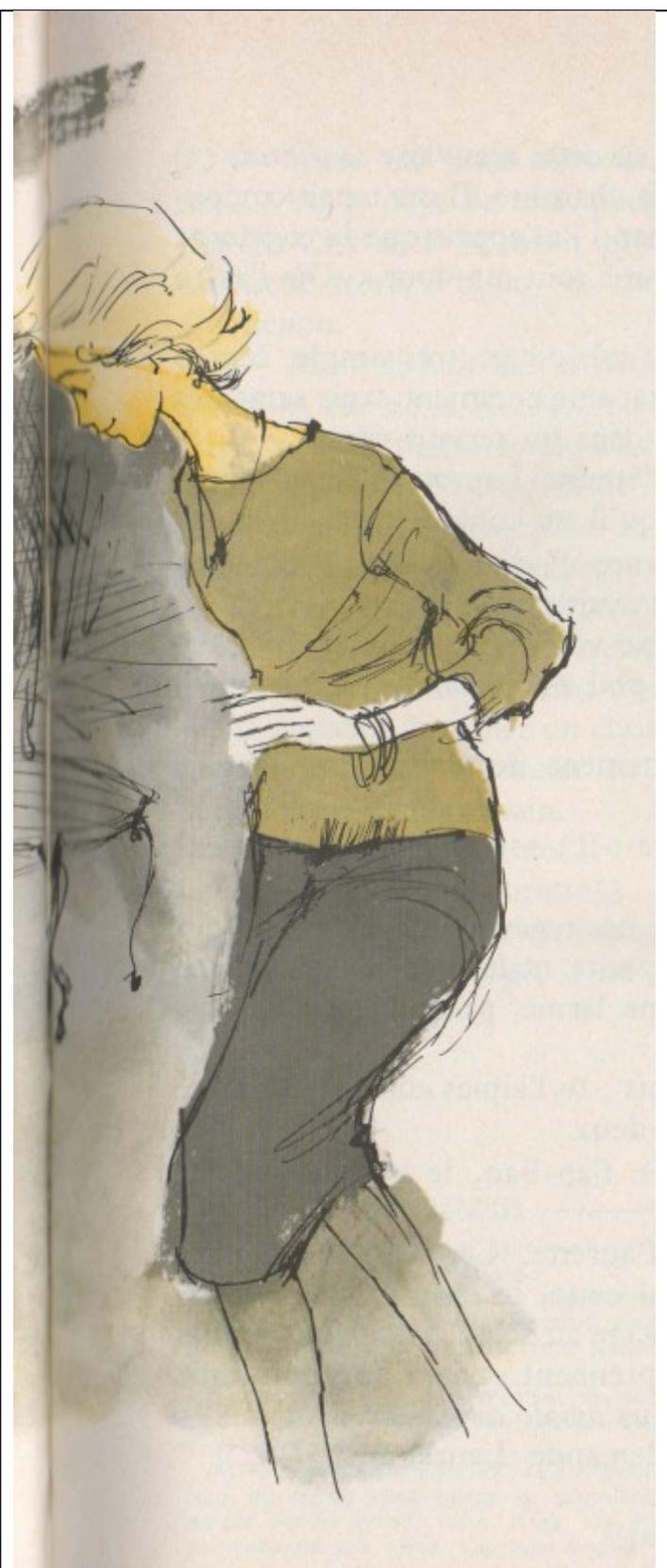
Quels détails montrent que Marco vient d'entrer dans une belle maison ?

Pourquoi Laurette était-elle fâchée contre la concierge? Imaginez ce qu'elle pouvait lui reprocher.

Pourquoi les docteurs impressionnent-ils Marco ?

Quel passage montre que Marco a bon cœur ?





20. LAURETTE

Malgré *l'invitation pressante* (1) de Laurette et de sa mère, Marco n'ose entrer. Pourtant cette petite fille inconnue paraît gentille. Elle est aussi bien jolie avec ses longs cheveux blonds et son sourire.

— Entre, supplie-t-elle, en tirant Marco par la main.

Sa mère insiste, elle aussi, le conduit vers un salon éclairé par deux larges *baies* (2) ouvrant sur le boulevard. Elle le fait asseoir dans un fauteuil qui impressionne terriblement Marco, tant il lui paraît grand.

— Si tu savais comme je suis heureuse d'avoir retrouvé Fan-Fan, s'exclame encore Laurette. C'est maman qui me l'a

donné, au printemps, quand j'ai eu cette mauvaise *scarlatine* (3) qui m'a fait garder si longtemps la chambre. Il me tenait compagnie. En rentrant de vacances, quand j'ai appris que la concierge l'avait laissé s'échapper, j'ai pleuré tout un jour... Où l'as-tu trouvé ?

La voix de cette petite fille est très douce, très simple. Marco ne se sent plus intimidé. Alors, il raconte comment, trois semaines plus tôt, il a découvert Fan-Fan dans un terrain vague.

— Et il ne s'est pas sauvé, s'étonne Laurette? Il est pourtant très sauvage avec les gens qu'il ne connaît pas.

— Il était malheureux, je l'ai appelé doucement ; il est venu près de moi et je l'ai caressé. Il avait très faim.

— Tu l'as bien soigné, cela se voit tout de suite, dit Laurette. Il n'a pas maigri ; et son poil est luisant... Se plaisait-il chez toi ?

Marco rougit. Il vient subitement de sentir son chagrin revenir.

— Je l'aimais bien, murmure-t-il ; toutes les nuits, il dormait sur le pied de mon lit.

En disant cela, Marco jette un regard vers Fan-Fan qui ronronne sur les genoux de sa petite maîtresse. Ses paupières battent très vite, pour retenir une larme, prête à couler. Laurette a compris.

— Oui, soupira-t-elle, je le vois ; tu l'aimes autant que moi... Alors, si tu veux, il sera à nous deux.

Pour le prouver, elle soulève Fan-Fan, le dépose sur les genoux de Marco.

Bouleversé, Marco regarde Laurette. Cette petite fille est vraiment trop gentille. D'un seul coup, le chagrin qui remontait dans son cœur fond comme neige au soleil. Les deux enfants échangent un sourire. Ils se comprennent et sont devenus amis. Il ne leur reste plus qu'à faire plus *ample connaissance* (4).

— Comment t'appelles-tu, demande Laurette?

— Marco Avonnaz.

— Avonnaz ! quel curieux nom !

— C'est un nom savoyard, répond fièrement Marco ; la Savoie est le pays de mon père. J'ai neuf ans et j'habite dans la rue du Cheval-d'Or. Mon papa est conducteur d'autobus. J'ai un petit frère, Philou, et un ours en peluche qui s'appelle Chonchon.

— Moi j'ai huit ans et demi. Mon papa est médecin. Je vais à l'école, rue de la Harpe... mais je suis toute seule ; pas de petit frère, pas de petite sœur, seulement Fan-Fan ; c'est pour cela que j'avais tant de chagrin de l'avoir perdu.

Ils ne s'arrêtaient plus de parler, comme s'ils se connaissaient depuis toujours mais, tout à coup, Marco s'aperçoit qu'il est là depuis très longtemps. Maman doit s'inquiéter. Il se lève.

— Déjà, soupire Laurette... mais tu reviendras, n'est-ce pas, tu reviendras demain, c'est promis!

Il descend l'escalier en courant. Sur le trottoir, il se retourne et lève la tête. Au balcon du premier étage une petite fille lui sourit en agitant la main.

— A demain, Marco!...

— A demain, Laurette!...

Et Marco s'en va, en faisant sauter son panier vide. Jamais, depuis bien longtemps, il ne s'est senti aussi heureux.

LES MOTS DIFFICILES

- (1) *Invitation pressante* : Laurette insiste pour que Marco entre chez elle.
- (2) *Baies* : des baies sont des ouvertures, c'est-à-dire des portes ou des fenêtres, mais ce mot désigne aussi certains fruits juteux comme le raisin, la groseille.
- (3) *Scarlatine* : maladie d'enfant appelée ainsi parce que le corps devient écarlate, c'est-à-dire très rouge.
- (4) Foire *ample connaissance* : se dire beaucoup de choses pour mieux se connaître. Ample signifie grand, vaste, large. On dit par exemple une veste, une jupe amples.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Vous souvenez-vous de ce qu'est un terrain vague ? Laurette a-t-elle bon cœur ?... Quel passage l'indique ? Quel geste fait Laurette pour prouver à Marco que, désormais, Fan-Fan est à tous les deux ? Quelles sont toutes les raisons pour lesquelles Laurette tient tant à Fan-Fan ? Pourquoi Marco est-il heureux en quittant la maison de Laurette ? Ne voyez-vous pas deux raisons à cela ?



21. MAMAN A-T-ELLE RAISON?

Le lendemain, en s'éveillant, Marco ne trouve pas Fan-Fan couché en boule au pied de son lit. Cependant, cela lui paraît tout naturel. Pour dire la vérité, la première pensée de Marco, en ouvrant les yeux, n'a pas été pour Fan-Fan mais pour Laurette. Il lui semble que cette journée d'hier a transformé sa vie. Sans perdre vraiment Fan-Fan, il a découvert une gentille petite camarade ; c'est simplement merveilleux.

Toute la matinée, il ne pense plus qu'à l'heure où il retournera chez elle. Après le repas de midi, il demande :

- Maman! aujourd'hui, si je mettais ma veste à carreaux?
- Ta veste du dimanche?... pour aller jouer sur le Carré?
- Je n'irai pas sur le Carré et je te promets de ne pas me salir.

— Où veux-tu donc aller?

— Laurette m'a demandé de revenir chez elle... pour revoir Fan-Fan.

Maman hésite à répondre. Elle attire Marco contre elle et l'embrasse.

— Ecoute, mon petit Marco, je ne voudrais pas te faire de la peine, mais tu as neuf ans. Tu peux comprendre certaines choses, à présent. Laurette a vu ton chagrin, c'est pour cela qu'elle t'a dit de revenir, mais cela l'ennuiera peut-être... ou ennuiera sa maman.

Surpris, Marco regarde sa mère.

— Oh! crois-tu?

— Ces gens sont certainement très gentils, mais il ne faut pas les déranger sous prétexte de revoir un petit chat que tu as rapporté... Et puis, ils ne sont pas de *notre milieu* (i).

— Qu'est-ce que cela veut dire? Maman soupire, embarrassée.

— Comment t'expliquer, mon petit? Tu as vu leur appartement ; tu m'as dit toi-même, hier soir, qu'il était beaucoup plus grand et plus beau que le nôtre. Le papa de Laurette est médecin... tandis que ton papa est simplement chauffeur d'autobus. Tu comprends, ce n'est pas la même chose. Laurette ne peut pas devenir ta petite camarade.

— Oh! maman, elle est si gentille!... tu ne me permets pas de retourner chez elle aujourd'hui?... de revoir Fan-Fan?

— Si Marco, mais pour aujourd'hui seulement. Il ne faut pas *abuser* (2). En la quittant, tu lui expliqueras que tu ne pourras plus venir parce que, par exemple, j'ai besoin de toi à la maison pour faire les commissions et garder ton petit frère. Tu comprends cela?

Non, Marco ne comprend pas très bien. Il était sûr que Laurette était aussi heureuse que lui. Il en est tout *contrit* (3).

Il passe quand même sa petite veste neuve à carreaux gris qui lui donne l'air d'un homme et maman donne un coup de peigne à ses cheveux.

— Sois poli, Marco, recommande encore maman, et ne t'attarde pas trop.

Il s'en va sans hâte, descend la rue du Cheval-d'Or en flânant. Les paroles de maman ont *douché* (4) sa joie. Maman a sans doute raison ; c'est par politesse qu'on lui a dit de revenir.

Mais, tout à coup, en débouchant sur le boulevard, son visage s'illumine. Il vient d'apercevoir une petite main qui s'agite à un balcon. Il se met à courir, grimpe rapidement l'escalier.

— Oh! s'écrie Laurette en ouvrant la porte, il y a longtemps que je t'attends. J'avais peur que tu ne viennes pas. Tu n'avais pas envie de me revoir?

— Oh! si Laurette...

— Maman, elle aussi, t'attend. Ce matin, je l'ai aidée à faire un beau gâteau que nous mangerons ensemble tout à l'heure, pour goûter. Nous nous installerons dans ma chambre. Il y a une petite table, avec des fauteuils en osier. Nous ferons la dînette avec Fan-Fan.

Marco reste confondu devant tant de gentillesse. Oh! non, si c'était seulement de la politesse, comme le croit maman, Laurette n'aurait pas ce joli sourire ; elle ne l'aurait pas attendu sur le balcon.

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Ils ne* sont pas de notre *milieu* : être du même milieu c'est vivre de la même façon. Les parents de Laurette ne sont pas du même milieu parce qu'ils sont beaucoup plus riches.

(2) *Abuser* : c'est faire ou demander plus qu'il n'est convenable. Maman pense que si Marco retournait tous les jours chez Laurette, il commettrait un abus.

(3) Tout *contrit* : contrarié, ennuyé.

(4) *Les paroles de maman ont douché sa joie* : elles ont détruit la joie de Marco comme une douche d'eau froide détruit l'énerverment.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi Marco n'est-il pas triste de ne plus trouver Fan-Fan sur le pied de son lit ?

Comment la journée de la veille a-t-elle pu transformer la vie de Marco ?

Pourquoi maman pense-t-elle que Laurette ne peut pas devenir la camarade de Marco ?

Maman a-t-elle raison ou s'est-elle trompée ?

22. LA DINETTE

La chambre de Laurette est beaucoup moins intimidante que le grand salon et ses immenses fauteuils de cuir. Marco s'y sent tout de suite à l'aise. La tapisserie de la petite pièce est bleue ; une *frise* (1) représente toutes sortes d'animaux : des lapins soufflant dans des trompettes, des chats battant du tambour, des souris sur des patins à roulettes. Marco trouve ces animaux très drôles.

Cette frise n'est d'ailleurs pas le seul ornement. Laurette a aussi *agrémenté* (2) sa chambre de magnifiques photographies en couleurs. L'une d'elles représente Laurette, en maillot de bain, sur une plage. Sur une autre, on voit la fillette, cheveux au vent, à bord d'une barque à voile.



— Celle-ci, explique Laurette, en en désignant une troisième, vient juste d'être encadrée. Papa l'a prise, la veille de notre retour à Clichy, la semaine dernière.

C'est une belle photo qui représente Laurette, assise parmi des fleurs, devant une villa fleurie elle aussi. Au fond, on aperçoit la mer et deux barques.

— C'est notre maison de Bretteville, en Normandie, explique encore Laurette. Nous venons d'y passer un mois, comme tous les ans... mais nous y retournerons encore avant la fin de l'été. Ce n'est pas très loin. J'aime beaucoup la mer... et toi, Marco?

Marco secoue la tête.

— Je n'ai jamais vu la mer. Et il ajoute aussitôt, très fier :

— Mais je connais la montagne. Je suis allé en Savoie. Il y a des montagnes très hautes qui gardent toujours leur neige, même en été.

Et Marco parle de ce pays qui lui paraît merveilleux. Puis Laurette pense à la dînette. Elle retire d'un coffret de minuscules tasses et assiettes qu'elle dispose sur la petite table ronde et basse. Des fauteuils d'osier, à *l'échelle de la table* (3) sont avancés. Fan-Fan, lui, aura sa place sur un gros coussin. M^{me} Boissier apporte le fameux gâteau et le goûter commence. Cette dînette est follement amusante. Laurette et Marco rient de voir Fan-Fan attirer doucement sa part de gâteau du bout de sa patte.

— Attention, Fan-Fan, recommande Laurette, pas de miettes ! c'est moi qui fais le ménage dans ma chambre.

Le goûter fini, Laurette débarrasse la table et montre à Marco ses albums de photos, ses poupées, ses jeux, lui fait visiter l'appartement que Marco trouve immense, par comparaison avec le sien.

— Là, dit-elle en montrant une porte, c'est le cabinet de papa et le salon d'attente pour les clients ; je n'ai pas la permission d'y aller.

Tout à coup, Marco s'aperçoit qu'il est l'heure de rentrer.



Sa maman ne lui a-t-elle pas recommandé de ne pas s'attarder?
Pourquoi les moments agréables passent-ils si vite?

— Déjà? s'écrie Laurette, comme la veille... mais tu reviendras encore, tu reviendras tous les jours.

Marco rougit et secoue la tête.

— C'est la dernière fois, je ne reviendrai plus.

— Pourquoi? Nous avons passé un si bon après-midi. Si tu savais comme je m'ennuie, toute seule.

— Je dois aider maman, faire les commissions, garder mon petit frère.

— Cela ne prend pas toute la journée. Tu ne te plais donc pas avec moi ?

Marco est bien embarrassé.

— Ce n'est pas ma faute, soupire-t-il, soudain triste. Maman ne veut pas que je revienne ; elle a dit que ce ne serait pas poli.

— Oh! Marco, elle t'a défendu!...

Laurette, elle aussi, est devenue triste. Une larme perle au coin de sa paupière. Brusquement, elle quitte son petit camarade pour courir dans le salon. Marco l'entend parler à voix basse avec sa mère. Quelques instants plus tard, elles reviennent toutes deux.

— Comment, s'écrie la femme du docteur, ta maman pense que tu nous déranges? Laurette est si heureuse au contraire d'avoir trouvé un petit camarade. Dis-lui que demain j'irai la voir et que nous arrangerons cela ensemble.

— Oh! oui, maman fait Laurette en battant des mains, il faut aller la voir.

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Frise* ; une frise est une suite de dessins qui se répètent le long d'un mur, en formant une bande.

(2) *Agrémenté* : orné, décoré pour rendre le lieu plus agréable.

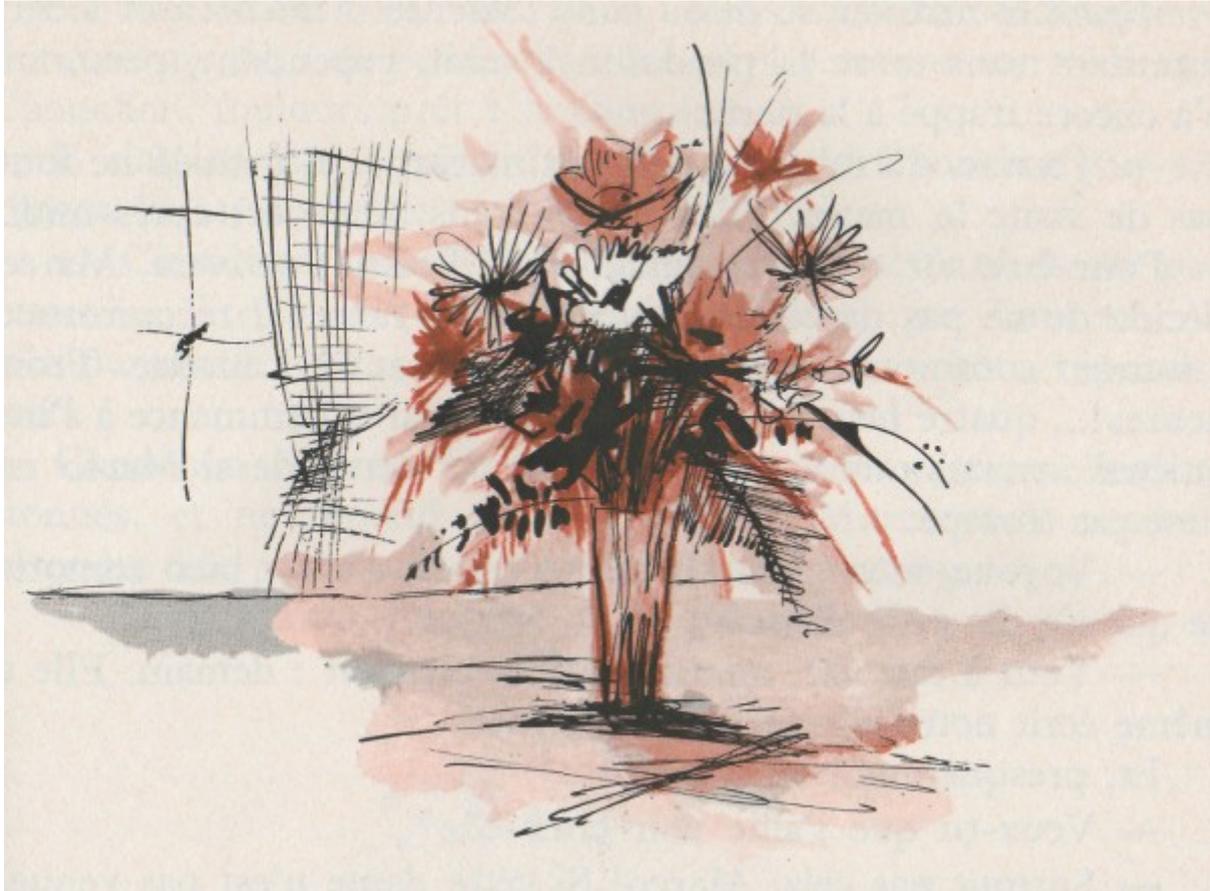
(3) *A l'échelle de la table* : la table est petite, les fauteuils aussi. Ils sont faits les uns pour les autres.

AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS?

—
Qu'est-ce qu'un objet minuscule ? Nommez des objets ou des animaux minuscules.

Les parents de Laurette sont riches ; cependant quel passage montre qu'elle n'est pas trop gâtée et qu'elle fait ce que font souvent les autres petites filles.

A quoi compare-t-on les larmes de Laurette ? Pourquoi ?



23. Mme BOISSIER VIENDRA-T-ELLE?

Ah! quelle impatience!... La maman de Laurette va venir. Marco est heureux. Certainement, ensuite, on le laissera aller tous les jours chez Laurette.

La veille, quand il a annoncé triomphalement cette visite, maman a été un peu surprise et surtout très gênée. Pensez donc! la femme d'un docteur! Quelle impression cette dame aura-t-elle du modeste appartement?

Le matin, en *prévision de cette visite* (I), elle s'est levée plus tôt que d'ordinaire pour tout mettre en ordre, tout astiquer. Elle est même descendue acheter des fleurs pour orner la cuisine qui sert aussi de salle à manger puisque l'appartement ne compte que trois petites pièces.

Toute la matinée se passe dans l'attente. Marco va et vient, regardant sans cesse la pendule. A midi, cependant, personne n'a encore frappé à la porte.

— J'aurais dû m'en douter, fait maman, ces gens-là ne font pas de visite le matin. Elle viendra sans doute cet après-midi.

Pour être sûr d'être là quand M^{me} Boissier arrivera, Marco décide de ne pas descendre jouer dans la rue et il recommence à tourner comme un ours en cage en pensant à Laurette. Trois heures!... quatre heures!... cinq heures. Marco commence à s'inquiéter... maman aussi, ou plutôt elle se demande si Marco ne s'est pas trompé.

— Voyons, mon petit Marco, tu es sûr d'avoir bien compris ce que t'a dit cette dame?

— Tout à fait sûr, maman. Elle a bien dit : demain. Elle a même écrit notre adresse sur un carnet.

Et, presque aussitôt, il ajoute :

— Veux-tu que j'aille voir chez elle?

— Surtout pas cela, Marco! Si cette dame n'est pas venue, c'est qu'elle avait autre chose de plus pressant à faire... ou qu'elle a oublié.

— Oh! maman, Laurette le lui aurait rappelé. Elle viendra demain.

Hélas! le lendemain, personne, à part l'employé des compteurs d'eau, ne vient frapper à la porte. Marco est désespéré ; il ne comprend pas. Maman ne sait comment le consoler. Vers la fin de l'après-midi, elle lui propose de sortir un peu dans la rue. Marco hésite. Si M^{me} Boissier arrivait pendant qu'il n'est pas là?... Il se décide enfin à descendre jusqu'au Carré mais il est *irrésistiblement* (2) attiré par le boulevard. Oh! non, il n'ira pas frapper à la porte de Laurette. Il se contentera de regarder, de loin, les fenêtres de l'appartement. A demi caché derrière le poteau d'un *lampadaire* (3), il demeure un long moment les yeux fixés sur le balcon fleuri du premier étage. Hélas ! la fenêtre reste fermée et les rideaux tirés.

Alors, le cœur lourd, il revient lentement chez lui, sans oser

dire à maman où il est allé. Pour ne pas montrer sa déception, il s'enferme dans sa petite chambre où il retrouve son vieil ami Chonchon, toujours prêt à le consoler.

Il s'assied sur le pied de son lit, prend Chonchon sur ses genoux et lui demande :

— Chonchon, pourquoi la maman de Laurette n'est-elle pas venue?... Tu le sais peut-être, toi? Est-ce que Laurette ne m'aime plus?... M'a-t-elle oublié?... dis, Chonchon, réponds-moi!

Chonchon regarde Marco de ses yeux fixes, éternellement étonnés, et ne répond pas. Cependant, Marco croit soudain entendre une petite voix qui lui murmure, tout bas :

— Non, Marco, Laurette ne t'a pas oublié!



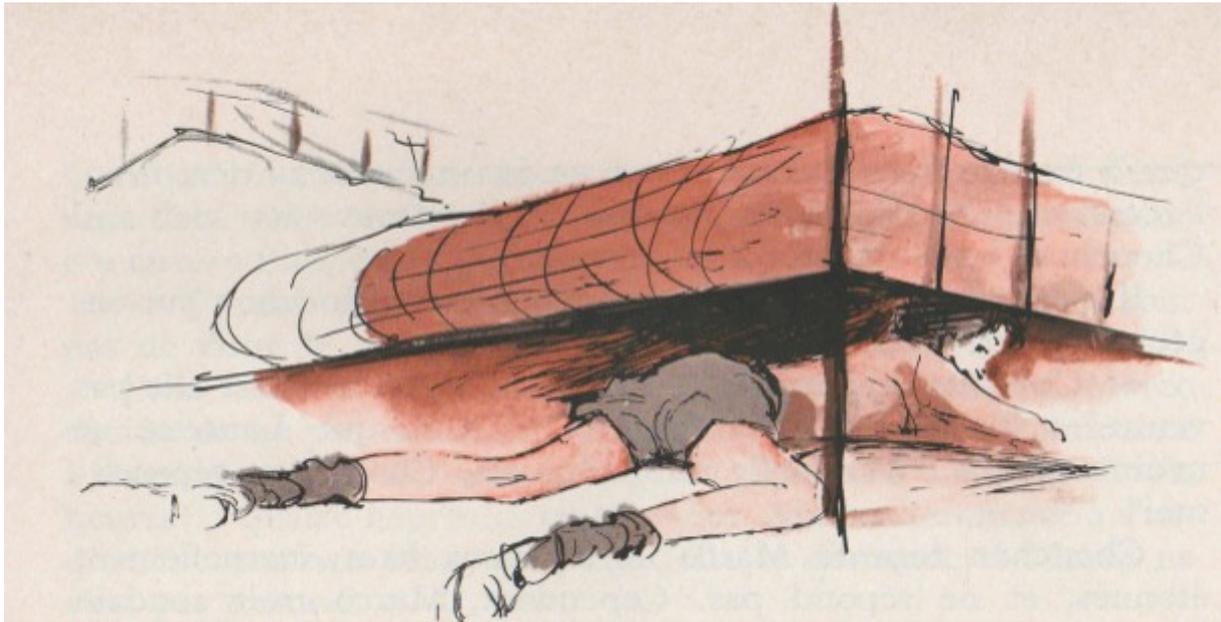
LES MOTS DIFFICILES

- (1) En *prévision de cette visite* : pour préparer cette visite.
- (2) Modeste *appartement* : un appartement qui n'est ni très grand ni très luxueux mais qui est bien tenu.
- (3) *Irrésistiblement* : Marco ne peut pas résister au désir d'aller sur le boulevard.
- (4) *Lampadaire* : grosse lampe qui éclaire les rues des villes.

AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS?

—

Pourquoi maman est-elle gênée en pensant que Mme Boissier va venir chez elle ?
Qu'est-ce qu'une modeste maison ? Qu'est-ce qu'une personne modeste ?
Pourquoi les yeux de Chonchon ont-ils l'air d'être étonnés ? Comment sont les yeux quand on est étonné ?
Pourquoi ceux de Chonchon sont-ils éternellement étonnés ?
La petite voix que Marco entend est-elle celle de Chonchon ?
A quoi voyez-vous, dans cette lecture, que Marco est un enfant obéissant ?



24. TROIS COUPS A LA PORTE

Trois longs jours s'étaient écoulés. La maman de Laurette n'était toujours pas venue. Désolé, Marco ne savait plus que penser. La veille encore, il n'avait pas résisté au désir de retourner sur le boulevard pour regarder, de loin, le balcon fleuri. Personne ne s'y était montré. S'il avait osé, il serait entré chez la concierge, mais qu'aurait-il demandé?... et maman aurait été fâchée.

Ce matin-là, en s'éveillant, il se dit :

« C'est fini, elle ne viendra pas ; je ne reverrai plus jamais Laurette. »

Il s'habilla sans hâte et vint à la cuisine. Assis, à table, devant son bol de chocolat, il regarda les fleurs qui commençaient à se faner sur le buffet et il pensa :

« Puisque les fleurs se fanent, c'est bien fini, en effet. »

Pour passer le temps, il s'amusa avec Philou ; mais le cœur n'y était pas. Il se forçait à faire rire son petit frère et pensait à autre chose. Tout à coup, alors qu'il s'était fourré sous le lit pour ramasser des billes égarées, on frappa trois coups à la porte. Maman était en train de laver du linge, dans l'évier de la cuisine.

— Marco, dit-elle, à cette heure-là, c'est sûrement la concierge qui monte le courrier, va ouvrir !

Marco sortit de dessous le lit et ouvrit. Il poussa un cri de surprise. C'était Laurette, accompagnée de sa mère. En apercevant les visiteuses, maman rougit d'être trouvée en pleine lessive. Elle *s'essuya prestement* (1) les mains et dénoua le tablier de toile cirée noué sur ses hanches.

— Oh! dit vivement la femme du docteur, excusez-moi de vous déranger à une heure si matinale. C'est ma faute ; je n'ai pas su résister à la prière de Laurette. Si je l'avais écoutée, nous serions venues encore plus tôt.

M^{me} Boissier était mise très simplement. Elle s'exprimait avec tant de gentillesse qu'elle mit tout de suite maman à l'aise.

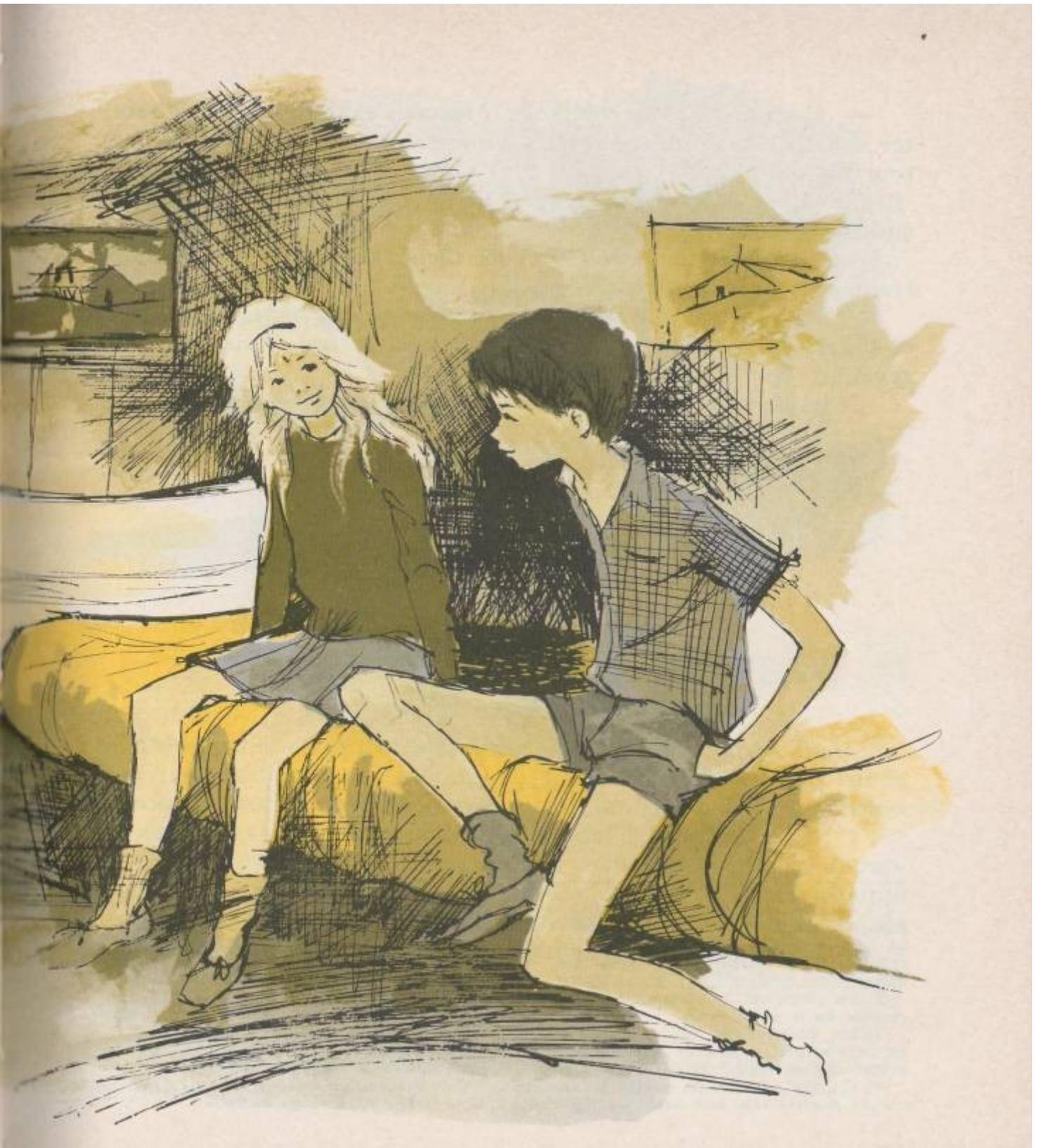
— Voilà, expliqua-t-elle, ce qui est arrivé. L'autre soir, votre petit Marco venait à peine de nous quitter quand nous avons reçu un télégramme de Poitiers nous annonçant le décès d'une grand-tante. Nous avons dû aller aux *obsèques* (2), Laurette et moi. Nous sommes rentrées hier soir, seulement. Et ce matin, Laurette m'a suppliée de venir. Elle avait peur d'avoir fâché Marco. Elle a tant d'amitié pour votre petit garçon. Il est d'ailleurs si gentil.

Pendant que M^{me} Boissier s'excusait encore du *contretemps* (3) qui avait retardé sa visite, Marco avait pris la main de Laurette et les deux enfants se souriaient, sans rien se dire, ne trouvant pas d'autre moyen pour exprimer leur joie de se retrouver.

— Oh! Laurette, s'écria tout à coup Marco, comme je suis content!...

Puis, tandis que les deux mamans parlaient dans la cuisine, Marco, redevenu radieux, entraîna sa petite camarade pour lui faire visiter sa maison. Bien entendu, il commença par lui présenter Philou qui la *gratifia* (4) de ses plus belles risettes et voulut tirer ses beaux cheveux blonds. Il lui montra aussi son vieil ami Chonchon, ses jouets, ses livres, tout. Et Laurette était enchantée. Elle, qui vivait dans un bel appartement, aurait pu être déçue. Eh! bien non, au contraire. Ce modeste logement la ravissait.





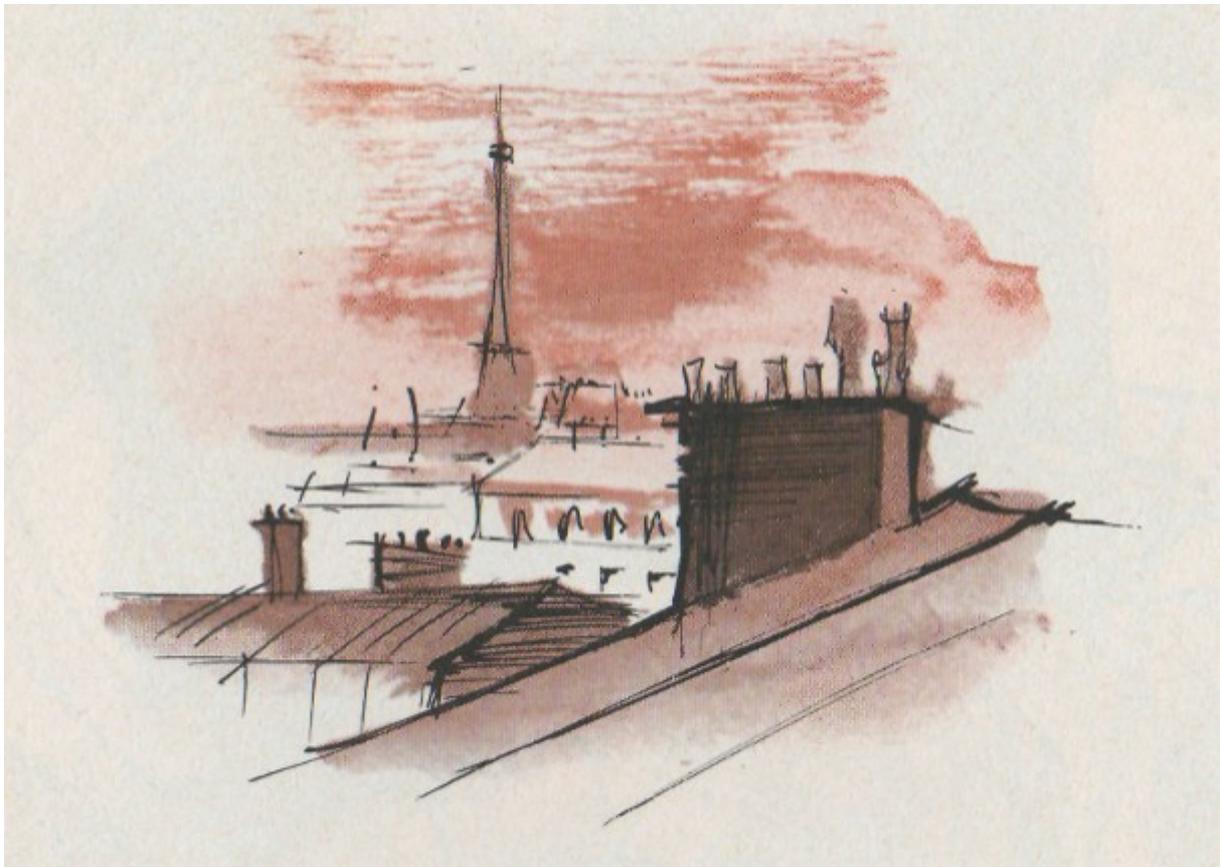
— Comme tu as de la chance, Marco, s'exclamait-elle, d'habiter si haut. On domine les toits, on aperçoit même la pointe de la tour Eiffel!...

Puis ils s'assirent sur le pied du lit de Marco et redevinrent soudain sérieux et graves.

— J'avais si peur que tu sois fâché, dit Laurette. Dans le train, je ne cessais de penser à toi. J'avais hâte de rentrer.

— Et moi, soupira Marco, je croyais que tu ne m'aimais plus et j'étais bien triste... mais à présent, c'est fini, puisque tu es revenue.

Et ils se sourirent à nouveau, rassurés tous les deux.



LES MOTS DIFFICILES

(1) Prestement : très rapidement ; avec beaucoup d'habileté. Un prestidigitateur est un homme très agile de ses doigts qui fait apparaître ou disparaître rapidement les objets.

(2) *Les obsèques* : la cérémonie de l'enterrement de la grand-tante.

(3) *Un contretemps* est un événement qu'on n'attendait pas et qui dérange les projets qu'on avait faits.

(4) *Gratiffa* : Philou fit cadeau à Laurette de ses risettes. Ce mot vient de : gratuit,

c'est-à-dire qui ne coûte rien à celui qui reçoit.

AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS?

—

Pourquoi maman rougit-elle d'être trouvée en pleine lessive ?

Quel est le contraire d'une heure « matinale » ?

Que signifie cette phrase : Mme Boissier était mise très simplement ?

Qu'est-ce qu'un visage radieux ? Quel est le contraire d'un visage radieux ?



25. LA PROMENADE EN BATEAU

Désormais, chaque après-midi, Marco revint chez Laurette. Il arrivait toujours à la même heure. Laurette l'attendait, sur le balcon, en compagnie de Fan-Fan qui se livrait à de *périlleuses acrobaties* (i) sur le bord de la balustrade.

Quand le temps était incertain, ils demeuraient dans l'appartement et Laurette ouvrait ses boîtes de jeux ou ses albums d'images. Quand, au contraire, il faisait beau, M^{me} Boissier les emmenait en promenade., Marco connaissait à peine Paris, pourtant à deux pas de Clichy. Depuis la naissance de Philou, maman n'avait plus le temps de le sortir.

Un jour Laurette demanda à sa mère.

- Il fait beau et chaud, aujourd'hui ; si nous allions au bois de Boulogne?

Le bois de Boulogne n'est pas très éloigné de Clichy. On fit le chemin à pied. On était aux premiers jours de septembre. Certains arbres commençaient à se teinter de pourpre et de rouille. Marco était émerveillé. Ces arbres lui rappelaient les grandes forêts de Savoie. Courant le long des allées, la main dans la main., les deux enfants s'en donnèrent à cœur joie.

Tout à coup, comme ils arrivaient près du lac, Laurette s'écria :

— Maman! faisons une promenade sur l'eau!...

Le petit lac était calme ; M^{me} Boissier ne pouvait refuser ce petit plaisir à sa fille et à Marco qui, certainement serait ravi, lui aussi.

On s'approche de l'embarcadère.

— Sais-tu ramer, Marco, demande vivement Laurette ? Moi, j'adore tirer sur les avirons. C'est papa qui m'a appris, l'an dernier, à Bretteville.

Marco est bien embarrassé. Il avoue ne pas savoir ramer et même n'être jamais monté sur un bateau. Il n'a jamais barboté que dans la lessiveuse quand maman lui donne son bain. Pour dire vrai, il n'est pas rassuré, oh! non, pas du tout. Ah! s'il était question de grimper sur une échelle ou au sommet d'un arbre, il ne *demanderait pas son reste* (2), mais descendre dans une de ces fragiles barques, avec de l'eau tout autour de soi... et surtout par-dessous!...

Cependant, pour rien au monde, il n'ose, devant Laurette, avouer sa crainte. M^{me} Boissier loue donc une barque.

— Laisse-moi ramer, maman, demande Laurette.

La fillette s'installe au milieu de la barque, M^{me} Boissier à un bout, Marco à l'autre. Cramponné au bord, Marco sent son cœur s'arrêter de battre chaque fois qu'une légère secousse fait se balancer le canot. Pourtant, il reconnaît que le danger n'est pas grand. C'est plus fort que lui ; il tremble de peur.

— Regarde comme nous filons vite, s'écrie Laurette, nous avons déjà dépassé deux barques!

Marco ne regarde que la rive. Le tour de l'île que vient

d'entreprendre Laurette est interminable. Il n'est rassuré qu'au moment où ses pieds foulent à nouveau la terre ferme.

— Ah ! quelle merveilleuse promenade, s'écrie Laurette, *fière de sa prouesse* (3), n'est-ce pas Marco?... mais qu'as-tu?... Tu es tout pâle!...

Marco ne sait que répondre. Il voudrait être à dix pieds sous terre. Heureusement, M^{me} Boissier vient à son secours :

— Moi, je sais, fait-elle ; il nous a dit qu'à midi, pour le dessert, sa maman avait fait une crème au chocolat. Il a dû trop en manger, c'est ce qui l'a rendu un peu malade. N'est-ce pas Marco ?

Marco sourit, d'un petit sourire *emprunté* (4) qui a l'air de dire : « Merci ». La maman de Laurette est vraiment très gentille.



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Périlleuses acrobaties* : les acrobaties sont des exercices difficiles qui font travailler les membres. Celles-ci sont périlleuses, c'est-à-dire dangereuses.

(2) *Il ne demanderait pas son reste* : il ne se ferait pas prier.

(3) *Fière de sa prouesse* : Laurette était fière d'avoir conduit toute seule la barque. Une prouesse est une action difficile ou dangereuse.

(4) Un *air emprunté* : un air gêné.

AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Qu'est-ce qu'un temps incertain ? Quand le temps est-il incertain ? Quelles sont les couleurs des arbres en automne ? De quelle teinte se rapproche la pourpre ?

Quel mot retrouve-t-on dans « embarcadère » ou « débarcadère ». A quoi servent l'un et l'autre ?

Pourquoi Marco pense-t-il que la maman de Laurette est très gentille ? De quoi semble-t-il la remercier ?



26. UNE BONNE SURPRISE

Le surlendemain, en arrivant chez Laurette, Marco trouva sa petite camarade plus joyeuse que d'ordinaire.

- Marco-, s'écria-t-elle, en lui ouvrant la porte, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Devine!

Marco ouvrit de grands yeux étonnés.

— Je ne sais pas.

— Papa a décidé de nous emmener à la mer. Nous partons demain pour Bretteville.

— Ah! fit Marco tu... tu vas partir?

Malgré lui, son visage s'assombrit. Laurette se mit à rire.

— Ne prends pas cet air ennuyé, Marco, nous allons partir, c'est vrai, mais nous t'emmenons.

— Moi?... à Bretteville?...

— Maman est allée chez toi, ce matin, pendant que tu étais sorti faire les commissions. Ta maman accepte.

Marco secoua la tête, *incrédule* (1).

— Oh! Laurette, ce n'est pas possible!... maman me l'aurait dit, quand je suis rentré.

— Justement, elle ne t'a rien dit pour me laisser te faire cette bonne surprise. Elle est tout à fait d'accord. Nous partons demain après-midi, dès que papa aura fini ses consultations, et nous ne rentrerons que lundi matin.

Pour une surprise, c'en était une! Deux jours à la mer! Marco se demanda s'il ne rêvait pas. Il se jeta au cou de Laurette et l'embrassa.

— C'est trop beau, Laurette. Il me semble encore que ce n'est pas vrai.

Il n'y crut vraiment qu'en rentrant chez lui quand maman montra, comme preuve, le petit slip de bain qu'elle venait de lui acheter, tout exprès, à la *mercerie* (2) du coin de la rue.

Ce soir-là, il eut beaucoup de peine à s'endormir. Tant de questions se posaient dans sa petite tête. Comment était cette mer? L'eau était-elle aussi salée que l'assurait Laurette? Aurait-il peur des vagues?... Le lendemain, dès le petit jour, il était éveillé. Cent fois, dans la matinée, il demanda à maman si ses affaires étaient prêtes.

— Quelle impatience! s'écria maman. Ne dirait-on pas que tu pars pour le *Pérou*"? (3)

— Le Pérou?... qu'est-ce que le Pérou, maman?

— Un pays très lointain, à l'autre bout du monde. Enfin, ce fut le moment du départ. Laurette avait dit : « Vers

quatre heures et demie. » Il ne fallait pas être en retard. La valise verte (celle dans laquelle il avait emporté Chonchon sur le Carré) était prête. Pour le voyage, il avait mis sa petite veste grise à carreaux, sa casquette, à cause du vent de la mer. Il emportait aussi son imperméable, en cas de pluie. Ainsi équipé comme un grand voyageur, il descendit sur le boulevard.

— Ciel! s'écria en riant M^{me} Boissier, notre Marco ressemble à un véritable explorateur. On dirait qu'il s'embarque pour le Pérou!

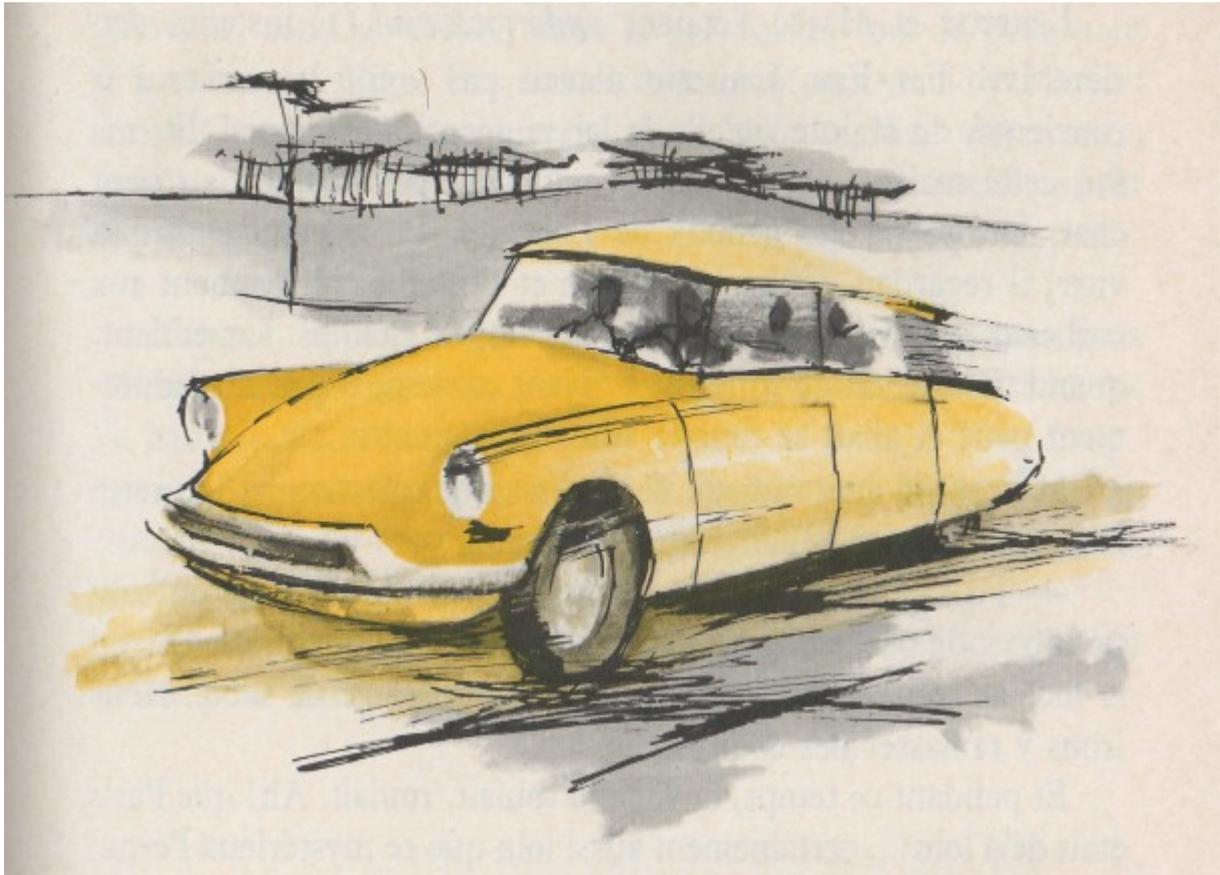
Décidément, sa mère et celle de Laurette s'étaient donné le mot. Qu'avait donc de si extraordinaire ce pays au nom bizarre?... Mais cela n'avait aucune importance. Marco partait vers la mer avec Laurette, il était heureux ; les plaisanteries ne le touchaient pas.

LES MOTS DIFFICILES

- (1) *Incrédule* : qui ne croit pas ce qu'on lui dit.
- (2) *Mercerie* : boutique où l'on vend surtout du fil, des aiguilles, des objets servant à la couture et aussi des vêtements.
- (3) *Le Pérou* : pays de l'Amérique du Sud qui possède des mines d'argent et où beaucoup de gens se rendaient, autrefois, pour tenter de faire fortune. Cherchez sur une carte où se trouve ce pays.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

- Que signifie : « Le visage de Marco s'assombrit » ?
A quel moment Marco a-t-il vraiment été sûr que maman le laisserait partir à Brette-ville ?
Que veut dire : Mme Boissier et sa maman s'étaient donné le mot? De quel mot s'agit-il ?
Que signifie : les plaisanteries ne touchaient par Marco ?



27. LA MER

Le temps était magnifique. On se serait cru en plein mois de juillet. La voiture roulait sur les routes normandes bordées de haies vives. M. Boissier conduisait vite mais avec prudence. Jusqu'à ce jour, Marco ne connaissait pour ainsi dire pas le docteur. Il était tout surpris de voir qu'un médecin n'était pas forcément un homme grave et sévère. Personne n'était plus gai que le papa de Laurette. Tout en conduisant, il ne cessait de chanter ou de plaisanter.

Assise à côté de son mari, M^{me} Boissier regardait la route, devant elle et, de temps à autre, elle disait gentiment :

— Un peu moins vite, Jean, sois prudent. Un accident est si vite arrivé !

Laurette et Marco s'étaient *confortablement* (1) installés derrière avec Fan-Fan. Laurette n'avait pas voulu le confier à la concierge, de crainte qu'elle le laisse encore s'échapper. Et, ma foi, cette maison qui roulait ne paraissait pas déplaire au petit chat. Dressé sur les genoux de Laurette, Le museau contre la vitre, il regardait défilier le paysage et s'intéressait vivement aux corbeaux qu'on voyait planer au-dessus des champs. Cependant, quand on croisait un lourd et bruyant camion, il prenait subitement peur et allait se fourrer sous la banquette.

Marco, lui, était radieux. Il ne cessait de questionner Laurette sur cette mer qu'il allait bientôt découvrir.

— Tu sais, expliquait la fillette, Bretteville n'est qu'un tout petit port de pêche ; notre maison est au pied d'une dune. Quand la mer se retire, elle découvre une grande plage de sable. Nous irons y ramasser des coquillages.

Et pendant ce temps, la voiture roulait, roulait. Ah! que Paris était déjà loin!... certainement aussi loin que ce mystérieux Pérou. Marco commençait à trouver le temps long. Soudain, comme la voiture arrivait au sommet d'une côte, Laurette tendit le doigt.

— Regarde, Marco!... juste devant toi!

C'était la mer, la mer immense, sans fin, qui se confondait avec le ciel. L'émotion de Marco fut si grande qu'il demeura la bouche ouverte, la *respiration suspendue* (2). Tout à coup, il s'écria :

— Arrêtez! Monsieur Boissier, arrêtez, je veux la voir...

Le docteur sourit, donna un coup de frein et *stoppa* (3) au bord de la route. Marco bondit hors de l'auto et se planta sur la chaussée, les bras étendus.

— La mer!... comme c'est grand!...

M. et M^{me} Boissier, ainsi que Laurette, le rejoignirent, sans oser l'enlever tout de suite à sa *contemplation* (4). Mais quelques instants plus tard, au moment de remonter en voiture, Laurette s'écria avec effroi :

— Fan-Fan?....

Fan-Fan avait disparu. On le chercha partout, derrière les coussins, sous la voiture, dans le pré voisin, sous le petit pont d'un ruisseau. Rien. Des larmes montèrent aux yeux de Marco ; il avait laissé la portière ouverte, c'était sa faute. Mais tout à coup, ayant eu l'idée de soulever le capot de l'auto, le docteur eut un cri de triomphe :

— Le voilà!

Effrayé, le petit chat avait dû se glisser sous la voiture puis cherchant un refuge plus sûr, il se tenait, immobile, blotti contre la batterie d'accumulateurs.

— Ah! par exemple, s'écria le docteur en riant, Fan-Fan voulait jouer au mécanicien ; pourvu qu'il n'ait pas démonté le carburateur !

Le sourire revint sur les lèvres de Marco et on se remit en route pour Bretteville.

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Confortablement* : avec beaucoup de confort, c'est-à-dire que les enfants étaient bien installés, qu'ils avaient leurs aises.

(2) La *respiration* suspendue ; à cause de l'émotion, Marco s'était arrêté un instant de respirer.

(3) *Stoppa* : La voiture s'arrêta. (Mot d'origine anglaise qu'on emploie de plus en plus souvent en France.

(4) *Contemplation* ; Marco regardait fixement la mer et l'admirait.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS?

—

Faites-vous une différence entre un visage grave et un visage sévère ?

Que signifie : de temps à autre ?

Y a-t-il une différence entre chanter et chantonner ?

Entre taper et tapoter... entre tousser et toussoter ?

Pourquoi Marco avait-il tant de chagrin en voyant que le petit chat avait disparu ?



28. LES CAMBRIOLEURS !

A cause de l'*incident* (I) de Fan-Fan, nos voyageurs sont arrivés à Bretteville un peu plus tard que prévu.

— Préparons vite le repas, dit M^{me} Boissier. Mes enfants, il faudra se coucher de bonne heure si vous voulez, demain, bien profiter de votre journée.

Tandis que le docteur se repose, dans un fauteuil, des fatigues du volant, Laurette part au village chercher du pain et Marco aide M^{me} Boissier à disposer le couvert.

Enfin, tout est prêt. On se met à table. Est-ce déjà l'air marin qui produit son effet ? Marco a un appétit d'ogre. Mais la fatigue de la route, elle aussi, se fait sentir. Dès les dernières bouchées, il a beaucoup de peine à se retenir de bâiller.

— Montez vite vous coucher, mes enfants, dit M^{me} Boissier, vos lits vous attendent.

Par un escalier de bois, elle les conduit au premier étage où sont aménagées, côte à côte, deux petites chambres *mansardées* (2) mais confortables. Tandis que M^{me} Boissier s'occupe de sa fille, Marco se déshabille et se glisse entre les draps frais.

— Bonsoir, mon petit Marco, dit la maman de Laurette en revenant le border et l'embrasser, passe une bonne nuit.

Elle éteint la lumière et Marco, le nez sous les couvertures, s'empresse de fermer les yeux pour s'endormir très vite, car il tient absolument à se lever, demain, avec le soleil.

Aussitôt endormi, il commence à rêver. Il patauge dans la mer, se roule dans le sable, culbute dans les vagues, attrape les mouettes au vol. C'est merveilleux.

Il dort ainsi depuis deux bonnes heures quand il s'éveille en sursaut. Ne vient-il pas d'entendre un bruit étrange?... un bruit de porte qui grince?... Il se dresse sur son lit et, tout à coup, aperçoit un faisceau de lumière qui passe et repasse à travers les fentes des *persiennes* (3):

Des voleurs! ce sont des voleurs! La maison est isolée. Ils l'ont crue inhabitée ; ils cherchent à entrer en s'éclairant avec une lampe électrique! Les cheveux de Marco se dressent sur sa tête. Il se fourre sous les couvertures pour ne plus rien voir, ne plus rien entendre. Mais ce n'est pas une solution. Courageusement, il sort à nouveau la tête. Les grincements continuent, lugubres, effrayants et, par intervalles, la lumière passe toujours par les volets.

Affolé, il se lève, en pyjama, se précipite vers la chambre de Laurette qui dort profondément. Réveillée en sursaut, Laurette se frotte les yeux, se demande ce qui arrive.

— Laurette!... les cambrioleurs!... Ils sont en train d'escalader la maison. Ecoute!... et regarde! Ils ont une lampe électrique...

Laurette écoute, regarde, réfléchit puis se lève, en chemise, et se dirige vers la fenêtre.

— Tu es folle, Laurette, ils vont nous voir!

Mais la fillette a déjà ouvert la fenêtre, poussé les volets. Elle éclate de rire.

— Regarde, Marco, ce que tu as pris pour une lampe électrique, c'est la lumière du phare, au bout de la jetée.

— Mais le bruit?...

— La *girouette* (4) que le vent de la mer fait grincer sur le toit. Il faudra que je dise à papa de la graisser. Va vite te recoucher.

Pas très fier de lui, mais rassuré, Marco rentre dans sa chambre et se rendort pour reprendre ses beaux rêves interrompus.



LES MOTS DIFFICILES

- (1) *Inédit* : un événement qui arrive au moment où on ne s'y attend pas et qui dérange les projets.
- (2) *Chambres mansardées* : petites chambres aménagées sous le toit, dans le grenier.
- (3) *Persiennes* : sortes de volets avec de petites fentes pour laisser passer un peu de lumière.
- (4) *Girouette* : petit instrument en forme de flèche ou de drapeau, placé au sommet d'un toit, et qui tourne quand le vent souffle pour indiquer sa direction.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Que veut dire : arriver plus tard que prévu ?
Qu'est-ce qu'une maison inhabitée ?
Quels mots, dans le texte, indiquent que la lumière aperçue par Marco apparaît, disparaît et apparaît à nouveau ?
Pourquoi Laurette n'a-t-elle pas peur comme Marco ? A-t-elle des raisons de n'être pas effrayée ?



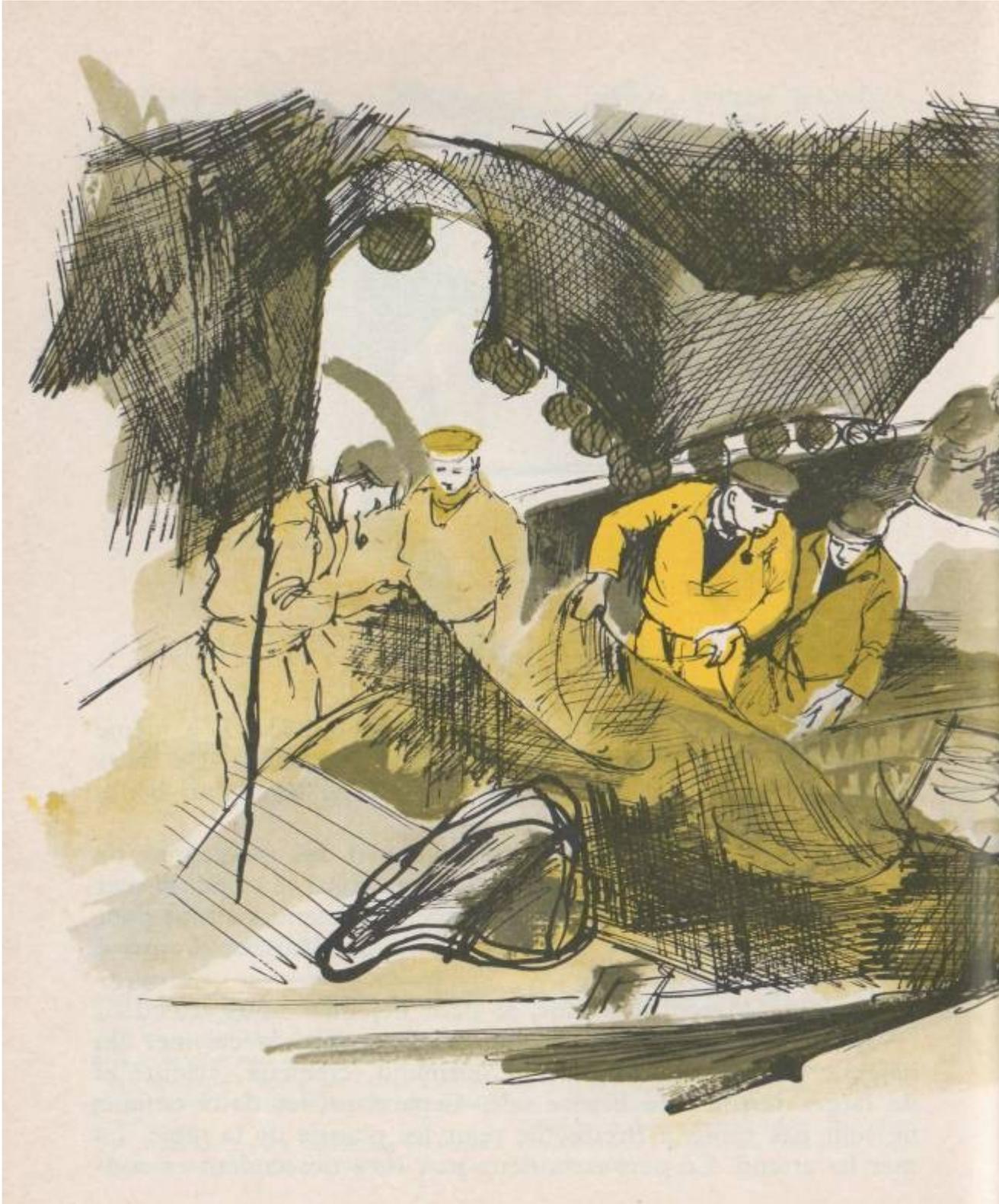
29. LA LEÇON DE NATATION

Lorsque Marco s'éveille, sa frayeur est oubliée. Il a même si bien dormi que le soleil est levé depuis longtemps. De clairs rayons passent à travers les persiennes. Il se lève d'un bond, court ouvrir la fenêtre.

Quel extraordinaire spectacle!... A part les montagnes de Savoie, il n'a jamais rien vu d'aussi beau. Sous le soleil, la mer *scintille* (i)₅ remplie de paillettes d'argent. Il étend les bras pour l'accueillir, comme hier soir, sur la route. Mais on frappe à sa porte. C'est Laurette.

— Vite, Marco, descends, le petit déjeuner nous attend!

Il s'habille en hâte et rejoint Laurette dans la cuisine. On déjeune d'un grand bol de lait normand, crémeux, velouté et de larges tartines de beurre salé. Cependant, les deux enfants ne sont pas venus à Bretteville pour les plaisirs de la table. La mer les attend. Le port est à deux pas. Ils y descendent en courant.





C'est l'heure de la marée montante. Les barques qui ont passé la nuit au large, rentrent l'une après l'autre, avec le flot. Il y en a de toutes les couleurs, des vertes, des bleues, des rouges.

— Je connais un vieux pêcheur, dit Laurette, si tu veux, cet après-midi, nous lui demanderons de nous emmener faire une petite promenade en mer ; ce sera très amusant... surtout s'il y a des vagues.

Marco n'est pas de cet avis. Il se souvient du lac du bois de Boulogne.

Ils sont là, depuis un moment, à regarder décharger le poisson quand M. Boissier les rejoint pour les emmener à la plage. Jamais Marco n'aurait pu rêver d'un sable aussi blanc, aussi fin qui coule entre vos doigts comme de l'eau. Marco se roule dedans avec délices ; puis les deux enfants grimpent au sommet de la dune et se laissent glisser jusqu'en bas comme sur un *tobogan* (2). Là, Marco est à son affaire. C'est toujours lui qui arrive en bas le premier.

Enfin, voici l'heure du bain. Marco est très fier d'étreindre le petit slip que maman lui a acheté... mais la mer est grande... beaucoup plus grande que la lessiveuse de Clichy! Il hésite.

— Donne-moi la main, dit Laurette, il n'y a pas de danger, la mer est calme.

Il se laisse entraîner, regardant d'un œil un peu inquiet arriver les vagues, puis courageusement, se jette à l'eau. Pouah! qu'elle est salée et amère quand elle vous descend jusqu'au fond de la gorge pour remonter ensuite par le nez. Mais, c'est fini, la peur est vaincue. Alors pour imiter Laurette qui nage comme un poisson, Marco demande au docteur de lui donner sa première leçon de natation. Il a confiance. M. Boissier est médecin ; il ne le laissera pas se noyer. Il s'applique à bien faire les mouvements qu'on lui indique.

Quand Marco sort de l'eau, il est fourbu. Ses yeux, brûlés par le sel, pleurent comme deux fontaines, mais il est ravi.

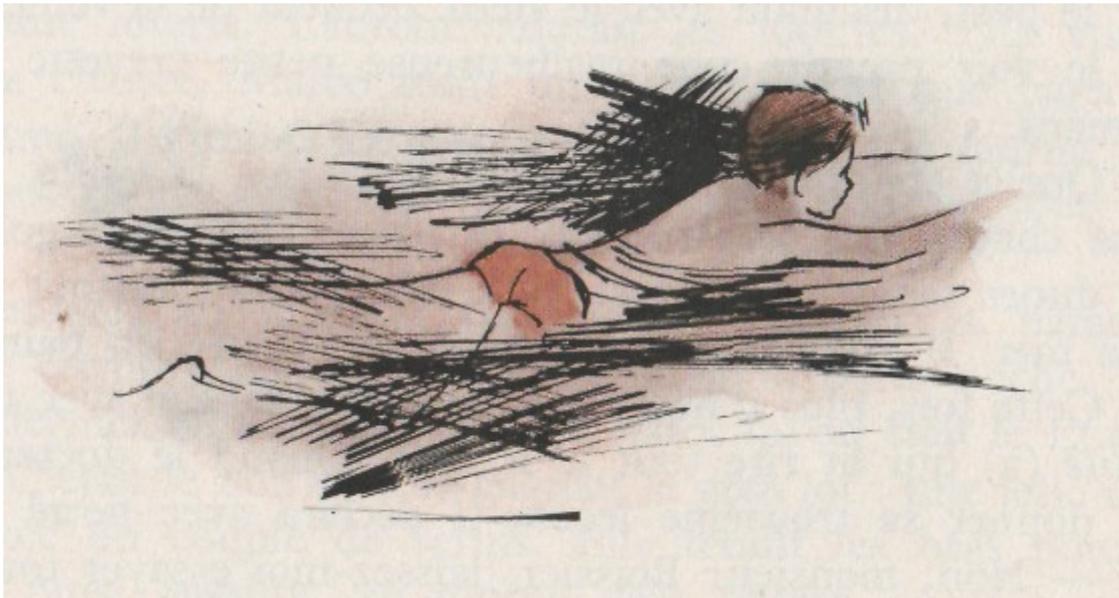
— Bravo! s'écrie le docteur, encore deux ou trois leçons

comme celle-ci et je parie que tu sauras nager en rentrant à Clichy.

En effet, pendant le bain de l'après-midi, il réussit à faire la *planche* (3) et même deux ou trois brasses sans être soutenu. Vraiment, il ne se croyait pas capable d'un tel exploit. Il a dompté la mer.

Aussi quand, dans la soirée, Laurette lui propose à nouveau une promenade en barque, il accepte volontiers. Il trouve même très agréable le balancement du bateau sur les vagues. Assis à côté de Laurette, qui lui donne la main, il se sent heureux. Alors, il se penche vers sa petite camarade et lui glisse à l'oreille :

— Tu sais, Laurette, je peux te le dire, à présent. L'autre jour, sur le lac du bois de Boulogne, ce n'est pas la crème au chocolat qui m'avait rendu malade. J'avais très peur... Mais c'est fini, maintenant, tu peux m'emmener n'importe où.



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Scintille* : Brille avec une sorte de tremblement, comme les étoiles dans la nuit.

(2) *Tobogan* : sorte de planche très lisse et inclinée sur laquelle les enfants s'amuse à se laisser glisser.

(3) *Foire la planche* : s'étendre sur le dos à la surface de l'eau et rester immobile comme une planche qui flotte, simplement en remuant légèrement les mains.

- AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Que signifie cette expression : « les plaisirs de la table » ?

Qu'est-ce que la marée montante ? Quel est le contraire de la marée montante ?

Pourquoi Marco fait-il confiance au docteur pour lui apprendre à nager ?

30. LA CAGE D'OISEAUX

Après cette journée si bien remplie., il en restait heureusement une autre. Pour bien en profiter, on se coucha encore de bonne heure. Cette fois, plus de cambrioleurs pour troubler le sommeil de Marco. Toute la nuit, il rêva qu'il nageait. Il plongeait jusqu'au fond de la mer, se perchait sur des vagues hautes comme des maisons, montait à cheval sur le dos d'une baleine.

Mais à *l'aube* (i), il fut debout en même temps que le soleil. Laurette frappa à sa porte ; la chambre était vide. M^{me} Boissier n'avait pas aperçu Marco dans la cuisine. Laurette le retrouva sur le port, discutant avec le vieux pêcheur de la veille qui riait de le voir prendre une malheureuse petite crevette pour un homard.

Quelle chance! il faisait aussi beau que la veille, et même plus chaud. On retourna sur la plage ; les dégringolades sur les dunes recommencèrent. Mais Marco avait surtout pris goût à la mer. Il attendait avec impatience l'heure du bain.

Cette fois, plus d'hésitation. Il se jeta à l'eau avec une *intrépidité* (2) qui fit rire tout le monde. Quand le docteur voulut lui donner sa troisième leçon, il déclara avec fierté :

— Non, monsieur Boissier, laissez-moi essayer tout seul!... je sais nager.

Il avala, coup sur coup, trois bonnes gorgées d'eau salée qui le firent tousser, cracher, pleurer, éternuer... mais il ne se découragea pas et recommença aussitôt.

Tant et si bien qu'à la fin de l'après-midi, au dernier bain, il était capable de faire plusieurs mètres sans aucune aide. Dire que, jusqu'alors il s'était contenté de barboter dans une lessiveuse!...

Hélas, le séjour à Bretteville était terminé. On allait repartir le lendemain matin. Quel dommage!

Pourtant, tous les petits plaisirs n'étaient pas encore épuisés. Le soir, à table, M^{me} Boissier déclara :

— Vous savez qu'aujourd'hui dimanche, c'est la clôture de la *fête foraine* (3), sur la place de l'église. Si vous n'êtes pas trop fatigués, nous irons tous y faire un petit tour. Vous aurez le temps de rattraper le sommeil perdu, demain matin, dans la voiture.

Une fête foraine!... des tirs, des manèges, des loteries, des marchands de gaufres!... Laurette et Marco battirent des mains.

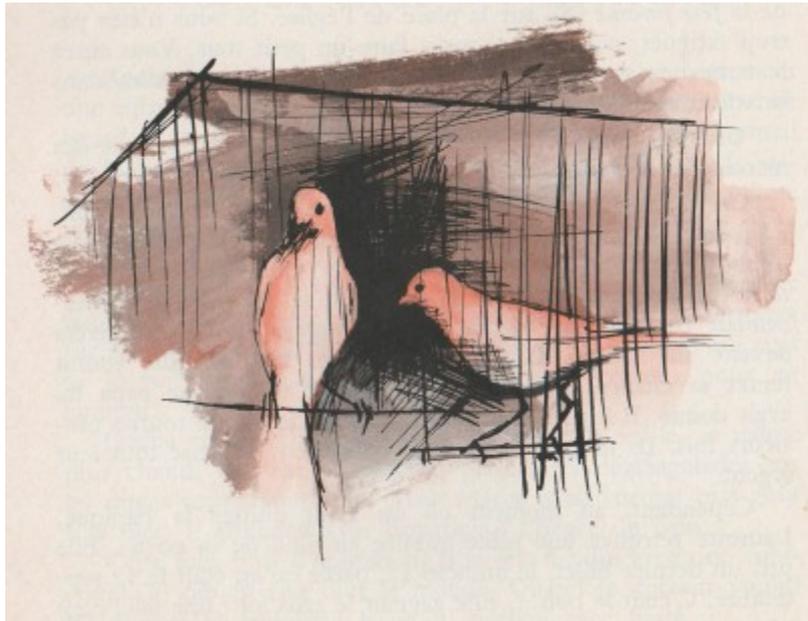
On quitta donc la villa, sitôt la vaisselle finie. Il faisait nuit. La petite place de l'église était déjà très animée. Les deux enfants firent d'abord un tour de manège sur une fusée *interplanétaire* (4) puis un autre, sur la « chenille », qui montait et descendait comme une barque sur les vagues. Enfin on s'arrêta devant une loterie. Laurette adorait les loteries. Elle voulut tenter sa chance. Marco avait un peu d'argent que papa lui avait donné. Il l'imita. La grande roue de la loterie tourna plusieurs fois. Ils ne gagnèrent rien. Ils avaient dépensé tout leur argent.

Cependant, au moment où on allait quitter la baraque, Laurette retrouva une pièce oubliée au fond de sa poche. Elle prit un dernier billet, le numéro 12, parce qu'on était le 12 septembre. C'était le bon!... Elle gagnait le gros lot : une jolie cage bleue avec un couple de serins. Elle tendit les bras pour la recevoir puis, aussitôt, se tourna vers Marco.

— Tiens, dit-elle, je te la donne, tu l'emporteras à Clichy. Elle lui aurait donné la lune que Marco n'aurait pas été plus bouleversé. Sa voix en tremblait.

— Oh! Laurette, depuis si longtemps j'avais envie d'une cage d'oiseaux. Je les emporterai à Clichy et les soignerai bien. Ils me rappelleront Bretteville... Je les appellerai Martin et Martine.

Et on rentra à la villa dans la nuit, sous un ciel qui commençait à s'obscurcir de nuages et annonçait peut-être la fin de l'été. Ah! Marco s'en souviendrait longtemps de son voyage à la mer!...



LES MOTS DIFFICILES

- (1) *Aube* : le moment où le ciel blanchit, avant le lever du soleil. Le mot aube signifie : blanc. Exemple, aubépine : épine blanche.
- (2) *Intrépidité* : grand courage. Marco se moquait du danger.
- (3) Fête *foraine* : une sorte de *foire*, avec des marchands ambulants.
- (4) Fusée *interplanétaire* : fusée qui traverse l'espace pour aller d'une planète à une autre.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Qu'est-ce qu'une baraque ?
Avez-vous mangé des gaufres ? Comment les fait-on ?
Pourquoi le pêcheur rit-il en voyant Marco prendre une crevette pour un homard ?
Que pensez-vous du geste de Laurette quand elle donne la cage à Marco ?



31. LA RENTRÉE

Oui, Marco s'en souviendrait de ce voyage avec Laurette. Ces deux merveilleuses journées, à Bretteville, avaient été si bien remplies qu'il croyait presque avoir passé toutes ses vacances là-bas.

Depuis son retour, il ne rêvait que de la mer. Le soir, dans son lit, il en parlait à Chonchon. Il lui expliquait comment on s'y prend pour nager. Il tirait alors sur les pattes de son ours pour lui faire imiter les mouvements de la brasse.

— Ecarte les bras, Chonchon, comme ça, et ramène-les devant toi. Attention! relève la tête, prends garde aux vagues.

Pour imiter les mouvements de la mer, il remuait les jambes sous le drap et Chonchon, *balloté* (I) en tous sens, basculait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour se retrouver finalement sur le plancher.

— Mon pauvre Chonchon, j'ai bien fait de ne pas t'emmener là-bas, jamais tu n'aurais appris à nager.

Le souvenir le plus vivant de ce merveilleux voyage avec Laurette, c'était les serins gagnés à la loterie de la fête foraine. Papa avait planté un clou, dans le mur, contre la fenêtre ; chaque matin, sitôt levé, Marco y suspendait la cage. Heureux, dans l'air du dehors et la pleine lumière, les oiseaux se mettaient aussitôt à chanter. Pour Marco, Martin et Martine n'étaient d'ailleurs pas tout à fait de vrais serins. Il les appelait ses « mouettes » puisqu'il les avait rapportés de la mer.

Naturellement il revenait voir Laurette chaque après-midi. Ils étaient devenus comme frère et sœur et ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre. Si, par hasard, pour une course dans Paris avec sa mère, Laurette s'absentait, Marco ne savait plus que devenir. La journée lui paraissait sans fin. Pourtant l'école allait recommencer : ils ne se verraient plus aussi souvent : seulement le mercredi, puisque le dimanche les parents de Laurette allaient voir des parents ou des amis du docteur.

Cette rentrée arriva si vite que Marco, qui avait trouvé bien long le début des vacances, en fut tout surpris. Ce matin-là, le ciel était gris ; un brouillard humide flottait dans les rues de Clichy. Marco ne s'en aperçut pas. Il avait encore dans les yeux le bleu de la mer, la blondeur des dunes de sable et, dans son cœur, la chaleur de son amitié pour Laurette.

Son cartable neuf sous le bras, il partit de bonne heure, heureux de retrouver ses camarades, de reprendre ses habitudes d'écolier. *Désormais* (2), cette école ne lui paraîtrait plus triste ; quand il aurait fini son devoir, au lieu de regarder le tilleul rabougri de la cour, il penserait à Bretteville, à Laurette.

Il arriva devant le haut portail encore fermé. Beaucoup de camarades étaient déjà là. Ils parlaient, bien entendu, de leurs vacances. Marco se mêla à eux. Voulant raconter en même temps tout ce qui lui était arrivé, il parlait à la fois de Fan-Fan, de Bretteville, de Laurette, des serins qui étaient des mouettes.

si bien qu'il s'embrouillait et que personne ne comprenait rien à son histoire.

Mais Marco avait surtout hâte de revoir son ancienne maîtresse. Il se souvenait du dernier jour de classe, quand il avait pleuré, devant la demoiselle, en disant qu'il ne partirait pas en vacances.

Il l'aperçut au fond de la cour et se planta devant elle. Il paraissait si ému que la maîtresse se demanda ce qui lui arrivait. Mais aussitôt son visage s'illumina :

— M'selle, dit-il en redressant fièrement la tête, moi aussi j'ai passé de bonnes vacances... Je suis allé à la mer!...

Et, radieux, il s'en alla rejoindre ses camarades.



LES MOTS DIFFICILES

(1) Ballotté : Chonchon était poussé d'un côté, de l'autre, malgré lui.

(2) Désormais : à partir de ce moment-là. On dit aussi : dorénavant.

Expliquez ces deux phrases : J'ai fait une course en ville. Ce champion cycliste a gagné une grande course.

AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS?

—

Que signifie cette phrase : Marco avait dans les yeux le bleu de la mer, la blondeur des dunes de sable.

Vous souvenez-vous de ce que Marco avait dit, le dernier jour de classe avant les vacances ?

32. LA PORTE CLOSE

On était à la mi-octobre. Marco avait repris avec application son travail d'écolier. Certes, il voyait moins souvent Laurette mais, le mercredi, les deux enfants se rattrapaient en se racontant tout ce qu'ils avaient fait pendant la semaine.

Depuis quelque temps, à la maison, maman était plus gaie. Il arrivait à Marco de l'entendre chanter dans sa cuisine. C'est que Philou allait mieux. Finies les visites chez le médecin! Finies les méchantes piqûres! Les boutons qui couvraient le corps de l'enfant avaient presque entièrement disparu. Philou ne s'éveillait plus en pleurant, la nuit, pour se gratter ; dans la journée, il n'était plus grognon.

Naturellement, papa, lui aussi, était de meilleure humeur. En rentrant de piloter son autobus, il pouvait à nouveau prendre Philou dans ses bras ou le faire sauter sur ses genoux sans crainte d'écorcher les boutons qui *mettaient à vif* (i) la peau tendre de l'enfant.

Ainsi, dans la maison, tout le monde était heureux. Marco songeait déjà aux prochaines grandes vacances qu'on pourrait



passer en Savoie. Chaque fois qu'il revoyait le Carré où les maçons élevaient de hauts murs de béton, il pensait avec moins de regret à son chalet détruit. Les vrais chalets de Savoie étaient tellement plus beaux.

Hélas! qui pouvait prévoir que le malheur choisirait ce moment pour frapper à la porte de sa maison?

Ce soir-là, Marco revenait tranquillement de l'école en pensant avec plaisir qu'après-demain, jeudi, il reverrait Laurette et lui annoncerait qu'il était le deuxième de sa classe. Il atteignait le palier du cinquième étage quand, tout à coup, il aperçut M^{me} Bouverin sur le pas de sa porte. M^{me} Bouverin était une vieille petite dame aux cheveux gris qui portait toujours un grand châle noir sur ses épaules, même en plein été. Elle occupait l'appartement situé juste au-dessous de celui des Avonnaz. Elle vivait seule, avec sa fille, veuve comme elle, vendeuse dans un « *Prisunic* » (2) de Clichy. A cause de son âge, elle se déplaçait difficilement. Papa, par gentillesse, avait pris l'habitude de lui descendre, chaque soir, sa poubelle.

La vieille dame semblait attendre quelqu'un. Marco ne se doutait pas que c'était lui. Elle l'arrêta au passage.

— Mon petit, inutile de monter chez toi, ta maman est sortie... Elle m'a d'ailleurs laissé ton petit frère... Entre!

La vieille dame paraissait embarrassée. Marco se demanda pour quelle *course urgente* (3) maman avait bien pu sortir... Pourquoi n'avait-elle pas emmené Philou dans sa poussette?

Il entra. L'appartement était exactement semblable au sien, sauf les tapisseries des murs, beaucoup plus anciennes. Philou jouait dans la cuisine, près du fourneau, avec des chiffons que la vieille dame lui avait donnés pour l'occuper. Il avait pleuré ; cela se voyait. Les larmes avaient laissé des traces sur ses joues. Il sourit en apercevant son grand frère.

— Où maman devait-elle aller ? demanda Marco, vaguement inquiet.

La vieille dame soupira et ne répondit pas. Marco eut *le pressentiment* (4) de quelque chose de grave.

— Oh! madame, reprit-il vivement, que vous a dit maman en s'en allant? Où est-elle partie?

La voisine soupira encore, hésita.

— Ne t'inquiète pas, mon petit, ta maman est partie à cause... à cause... Ce n'est rien... presque rien... Voilà : tout à l'heure on est venu la prévenir que ton père avait eu un petit accident sans gravité. Alors, elle est allée à l'hôpital, elle ne tardera pas à rentrer.

— Papa?... Un accident?...

— Rassure-toi, rien de grave, le monsieur qui est venu Ta dit...

Marco devint tout pâle. Il regarda la dame qui baissait la tête, puis son petit frère qui s'était interrompu de jouer. Il se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer.



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Mettaient à vif* : les boutons écorchaient Philou, enlevaient le dessus de la peau, et la faisaient saigner.

(2) *Prisunic* : grand magasin où l'on vend de tout, à bon marché. Ce nom devrait s'écrire : « PRIX UNIQUE ».

(3) Course urgente : Commission qui doit être faite sans tarder, sans attendre.

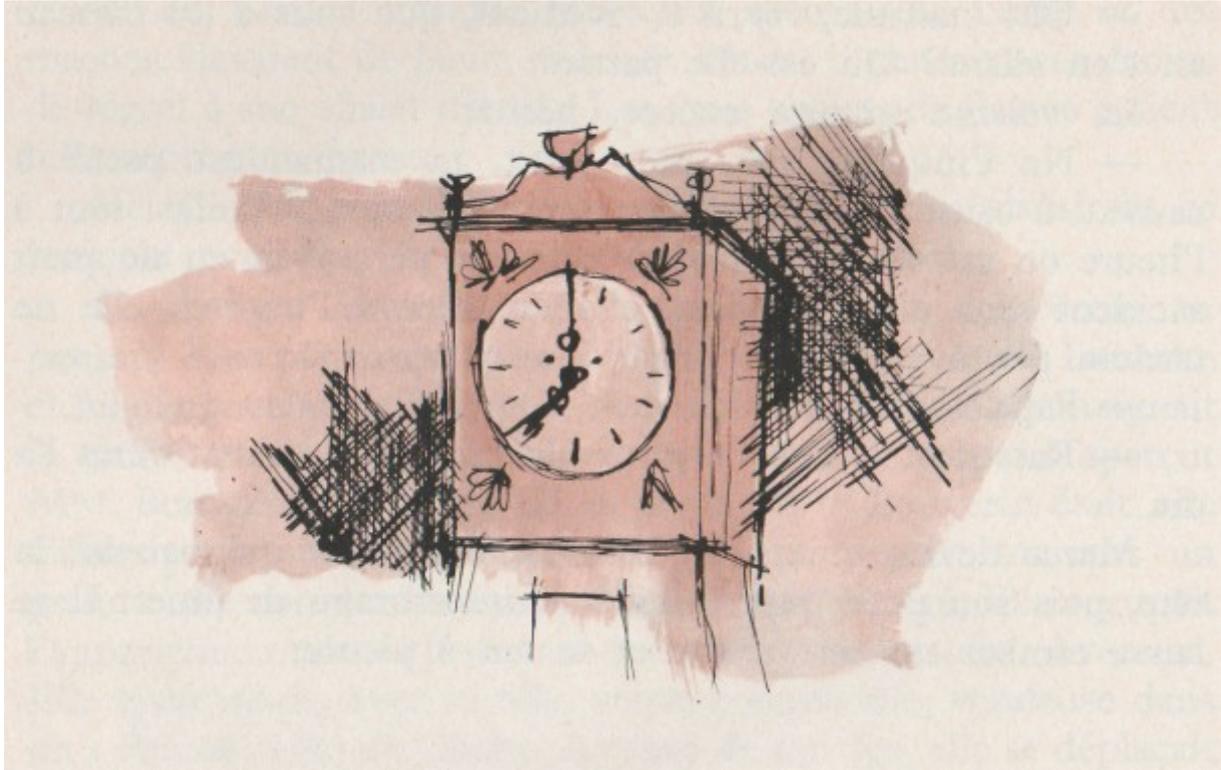
(4) *Marco eut le pressentiment* : avoir un pressentiment c'est deviner ce qui va arriver.

AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS?

—

Pourquoi maman était-elle plus gaie depuis quelque temps ?

Le papa de Marco est complaisant, il aime rendre service. Quel détail le montre ?



33. LE RÉCIT DE MAMAN

Marco ne cesse de regarder l'heure à l'horloge de la vieille dame. Six heures!... Six heures et demie!... Pourquoi maman n'est-elle pas encore de retour? L'accident est certainement grave, très grave, sans quoi maman serait tout de suite rentrée pour le rassurer.

Sept heures!... Toujours rien. Marco ne tient plus en place. Il voudrait aller au devant de sa mère. De sa voix douce, la vieille dame essaie de le tranquilliser.

— Ce retard ne signifie rien, mon petit. L'hôpital est peut-être à l'autre bout de Paris... Si ton papa a eu besoin d'elle, elle est restée un moment près de lui, puisqu'elle sait que ton petit frère et toi vous êtes ici.

La vieille dame a peut-être raison ; mais l'attente est trop cruelle. Philou, lui aussi, est inquiet de voir son frère si nerveux.

Il n'a plus envie de jouer avec ses chiffons. Il s'accroche à Marco d'un air de dire : « Que se passe-t-il? Pourquoi n'allons-nous pas chez nous? »

Dans sa tête d'enfant, Marco s'imagine le pire. Il voit son père porté sur une *civière* (1), le visage en sang, comme ce passant qu'on a relevé l'autre jour, devant lui, au dangereux carrefour du bout de la rue. Oh! non, ce n'est pas possible.

Enfin il entend des pas dans l'escalier. Il se précipite sur le palier. C'est maman. En apercevant son petit Marco, elle fait un effort pour sourire. Il se jette dans ses bras.

— Qu'est-il arrivé à papa?...

Elle le presse contre elle. La voix coupée par l'émotion, elle dit, très vite :

— Presque rien, mon petit Marco... un vrai miracle. Il aurait pu être tué dans ce stupide accident. Ne pleure pas, je t'assure que ce n'est pas grave.

Elle entre chez M^{me} Bouverin, prend Philou dans ses bras, l'embrasse *frénétiquement* (2).

— Ah! mes pauvres petits, si vous saviez comme j'ai eu peur!

A bout d'émotion, elle s'assied, sort son mouchoir pour s'essuyer les yeux. M^{me} Bouverin lui apporte un verre d'eau fraîche. Inquiet de voir sa maman dans cet état, Marco demande encore :

— Est-ce bien vrai? Ce n'est pas grave?... Pourquoi n'a-t-on pas ramené papa chez nous?

— Je ne te cache rien, mon petit Marco. C'est au bras que ton papa est blessé, au bras gauche. Voici comment : ton papa venait de quitter son service. Il se dirigeait vers la station de métro pour rentrer à la maison. Il marchait sur le trottoir quand un gros camion qui manœuvrait, à reculons, pour entrer dans une cour, a fait une brusque *embardée* (3). Ton père a sauté de côté... pas assez vite cependant. Son bras est resté pris entre le mur et le camion. On l'a transporté, évanoui, à l'hôpital. Quand j'y suis arrivée, il n'avait pas encore repris connaissance



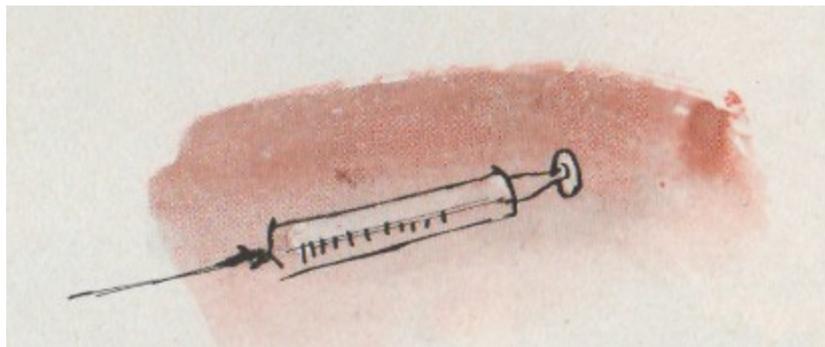


et j'ai eu très peur. Enfin, il est revenu à lui. Il m'a tout de suite reconnue et m'a souri en disant : « *Je rai échappé belle* » (4). Quand je suis partie, on allait l'examiner à la radio. J'aurais désiré rester pour connaître le résultat, mais je voulais te rassurer... Tu vois, je te dis toute la vérité. Marco soupire de soulagement.

— Souffre-t-il beaucoup?

— On lui a fait une piqûre pour calmer la douleur. Il m'a bien recommandé de vous embrasser tous les deux et de ne pas vous inquiéter. Je retournerai le voir demain matin. Ah! mes pauvres petits, nous n'avons pas de chance! Nous étions si heureux depuis que Philou ne nous donnait plus de soucis.

Marco se jette dans les bras de sa mère et, cette fois, c'est lui qui caresse sa joue pour la consoler.



LES MOTS DIFFICILES

(1) Civière : sorte d'appareil formé de deux longs morceaux de bois et d'une toile, sur lequel on transporte les blessés.

(2) *Embrasse frénétiquement* : maman embrasse Philou, très fort et très vite, plusieurs fois, un peu trop nerveusement.

(3) Brusque embardée : un brusque élan qui n'était pas prévu ; le chauffeur du camion avait sans doute fait une fausse manœuvre.

(4) « *Je l'ai échappé belle* » : j'ai eu beaucoup de chance de n'avoir pas été tué.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Que signifie : Marco s'imagine le pire ? (Le pire est ce qui peut arriver de plus mauvais.)

Que veut dire : à bout d'émotion ? Que veut dire, pareillement : à bout de forces, à bout de souffle ?

Pourquoi, en apercevant Marco sur le palier, maman s'efforce-t-elle de sourire ?



34. SEUL AVEC PHILOU

Le lendemain matin, maman est déjà prête à partir quand Marco se lève. Elle a même eu le temps de descendre faire les commissions. Marco voit tout de suite qu'elle a mal dormi. Ses yeux sont *cernés* (1), ses traits tirés.

— Mon petit Marco, dit-elle, pour une fois, ce matin, tu n'iras pas à l'école. Certes, M^{me} Bouverin est très gentille ; elle m'a proposé de garder encore Philou, mais elle est âgée... et Philou devient un véritable touche-à-tout. Il ne faut pas abuser.

— Ne t'inquiète pas, maman, je le garderai.

— Veille à ce qu'il ne fasse pas de sottises, à ce qu'il ne *tripote* (2) pas les boutons du réchaud à gaz. Il est possible que je rentre un peu tard ; cet hôpital est loin de Clichy. Si je ne suis pas là à onze heures, sauras-tu lui préparer son biberon, avec du lait et la farine?

— Bien sûr, maman, je t'ai si souvent vue le faire... et même, si tu n'es pas rentrée à midi, je saurai me débrouiller pour manger.

— C'est cela, mon petit Marco, tu trouveras des restes d'hier dans le placard, tu n'auras qu'à les faire réchauffer... mais attention au feu!... D'ailleurs, je serai sûrement de retour.

Maman parle très vite, en s'agitant. Marco ne la reconnaît plus. Elle est si calme d'ordinaire. Elle embrasse très fort Philou en lui recommandant d'être sage, puis Marco, et sort précipitamment. A peine sur le palier, elle revient chercher son sac à main qu'elle a oublié, puis une seconde fois, un mouchoir. Marco entend son pas précipité décroître dans l'escalier, et disparaître. Alors, il ouvre la fenêtre de sa chambre. Du haut du sixième étage, il aperçoit maman qui court sur le trottoir, sans même songer à se retourner pour le regarder. Pauvre maman! elle est bien inquiète.

Resté seul avec Philou, Marco pense à l'école. C'est la première fois qu'il manque la classe pour une autre raison que la maladie. Cela lui paraît étrange, presque inquiétant. Mais aussitôt, il songe à Laurette. Peut-être qu'à cet instant même, à son banc de petite écolière, elle pense à lui. Il voudrait pouvoir lui dire ce qui vient d'arriver. Elle partagerait son chagrin.

Que faire pour passer ces longues heures d'attente! Pour que maman trouve la maison en ordre, en rentrant, il essuie la vaisselle du petit déjeuner qui s'égoutte sur l'évier, il cire ses chaussures, donne un coup de balai dans la cuisine. Ensuite, il essaie de distraire Philou qui comprend vaguement qu'un grand bouleversement vient de se produire dans la maison.

A onze heures, Marco lui prépare soigneusement son biberon qu'il avale *goulûment* (3). A midi, puisque maman n'est pas de retour, Marco commence à disposer le couvert. Deux assiettes seulement ; une pour maman et la sienne. La place de papa reste vide. Pauvre papa! quand reviendra-t-il?

A une heure, maman n'est toujours pas là. L'inquiétude le reprend, comme la veille. Pourvu que papa ne soit pas plus

malade! Philou bâille de sommeil. Marco le déshabille, va le coucher, puis, sans bruit, revient errer dans la cuisine. Son estomac crie la faim. Il ouvre le placard, sort un plat. Dès la première bouchée, il est *rassasié* (4). La nourriture ne passe pas ; il est trop inquiet. Vingt fois, il va se pencher à la fenêtre pour regarder dans la rue. C'est déjà l'heure de la rentrée de l'après-midi. Des enfants reprennent le chemin de l'école.

Alors, une sorte d'angoisse serre le cœur de Marco. Si un nouveau malheur était arrivé!... si jamais plus ni papa ni maman ne revenaient. Il se voit, restant seul au monde, avec Philou.

Mais tout à coup, son cœur se remet à battre. Il vient de reconnaître une silhouette qui hâte le pas, au bout du trottoir : celle de maman. Il agite son mouchoir. Maman a vu. Elle lui répond de la main, Marco comprend aussitôt à son sourire qu'elle apporte de bonnes nouvelles.



LES MOTS DIFFICILES

- (1) *Yeux cernés* : les yeux de maman sont bordés de noir, au-dessous, signe d'une grande fatigue.
- (2) *Tripote les boutons du réchaud* : touche les boutons, n'importe comment, parce qu'il ne sait pas s'en servir.
- (3) *Goulûment* : rapidement, avec gourmandise.
- (4) *Rassasié* : être rassasié, c'est ne plus avoir faim.

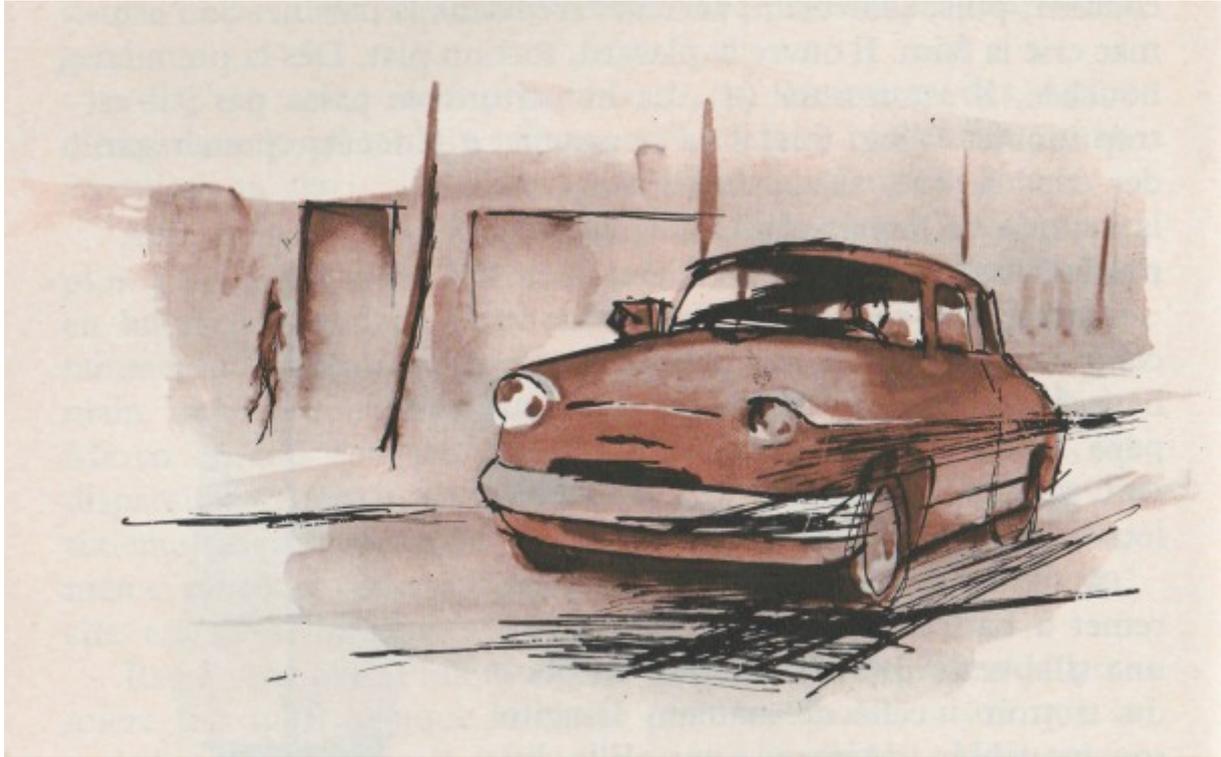
— AVONS-NOUS BIEN LO ET BIEN COMPRIS? —

Qu'est-ce qu'un touche-à-tout ?

A quoi Marco voit-il que maman est toujours inquiète ?

Comment l'estomac peut-il « crier » la faim ?

Pour quelles raisons Marco cherche-t-il de l'occupation, dans la maison, en attendant le retour de maman ?



35. VISITE A L'HOPITAL

Papa allait mieux. La blessure ne le faisait presque plus souffrir. Cependant, il devait rester encore à l'hôpital. Maman allait le voir chaque après-midi, à l'heure des visites. Elle ne pouvait emmener Philou, mais ne voulait plus que Marco manque l'école pour le garder. Elle laissait Philou dans une *pouponnière* (1) de Clichy. Cela coûtait assez cher, mais papa s'ennuyait tant, toute la journée, dans son lit, lui qui n'avait jamais été malade.

Marco avait hâte de revoir son papa. La maison paraissait bien vide sans lui. Quand, le dimanche, maman annonça qu'on irait tous le voir, à l'hôpital, il sauta de joie.

- Et Philou? demanda-t-il.

- Philou aussi. Pour une fois, nous prendrons un taxi;

je ne me sens pas la force de porter Philou dans mes bras jusque là-bas ; tous ces changements de métro sont trop fatigants.

Marco n'était jamais monté dans un taxi. Cela lui paraissait le *comble du luxe* (2). Cependant, il ne s'en réjouit pas. Il savait que, pour maman, c'était une *dépense superflue* (3) dont elle se serait bien passée.

Philou, au contraire, était ravi. Tout le long du trajet, ni les boulevards, ni les rues, ni la circulation ne l'intéressèrent. Il ne cessait de regarder avec envie la belle casquette à visière noire du chauffeur et tendait ses menottes pour s'en emparer.

On arriva enfin à l'hôpital. Marco redevint inquiet. Cette immense maison silencieuse où circulaient sans bruit des infirmières blanches, l'impressionna. Comment allait-il trouver papa ? Il se demanda soudain s'il le reconnaîtrait, comme si cette blé-sure au bras pouvait l'avoir défiguré.

On suivit des couloirs et encore des couloirs. Enfin, maman s'arrêta devant une porte sur laquelle était écrit : SALLE N° 12.

— C'est là, dit-elle.

Portant Philou dans ses bras, elle entra, la première, dans une grande pièce blanche garnie d'une quinzaine de lits, tous semblables. Marco sentit battre son cœur, mais, aussitôt, il reconnut son père qui regardait de leur côté en souriant. Non, il n'avait pas changé, vraiment pas du tout. Son visage était simplement un peu moins coloré. Marco s'approcha et l'embrassa, en évitant de faire bouger le lit.

— Papa, murmura-t-il simplement, mon papa!...

Il ne sut rien dire d'autre, l'émotion lui serrait la gorge. Quant à Philou, que maman avait déposé à terre après lui avoir fait embrasser son père, il demeurait immobile près du lit, la bouche ouverte, les yeux ronds. Il ne comprenait pas ce que son papa pouvait bien faire là, dans ce lit.

— Oh! papa, murmura Marco, si tu savais comme j'ai eu peur, moi aussi. Depuis que tu nous a quittés, je n'ai cessé de penser à toi.

— Moi aussi, mon petit Marco ; je sais que tu t'es montré



un bon petit garçon courageux,, que tu aides beaucoup maman. Tandis que papa parlait, remuant sa main *valide* (4), Marco regardait de l'autre côté les couvertures qui cachaient le bras blessé.

— Tu sais, fit papa, en rabattant le drap, on ne voit rien, qu'un gros paquet de pansements, mais rassure-toi, je ne souffre plus.

— Quand seras-tu guéri?

— Je ne l'ai pas encore demandé au docteur.

— Mais plus tard, tu pourras te servir de ton bras, comme avant?

— Je l'espère, mon petit Marco ; il faudra bien que je reprenne mon travail. Que deviendrions-nous?

Papa dit cela en souriant ; cependant, Marco trouva que sa voix manquait d'assurance, comme si cette question l'avait inquiété. Marco ne demanda plus rien. Il se pencha à nouveau vers le blessé.

Je t'aime bien, papa, et Philou aussi, même s'il ne sait pas le dire. Il faudra bientôt rentrer chez nous. Nous nous ennuyons sans toi.

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Pouponnière* : maison où on garde les tout petits enfants, c'est-à-dire les poupons. On dit aussi une « crèche ».

(2) Le *comble du luxe* : le plus grand luxe possible. Pour Marco, seuls les gens très riches prenaient des taxis.

(3) Dépense *superflue* : dépense inutile, trop grande pour l'argent dont on dispose.

(4) Main *valide* : la main qui n'était pas blessée. Valide signifie : bien portant.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Que signifie : défiguré ? Comment et par quoi, par exemple, peut-on être défiguré ?

Pourquoi, Marco ne se réjouissait-il pas de monter dans un taxi ?

Pourquoi à la fin de la lecture, la question de Marco gêne-t-elle son papa ?

36. LE RETOUR DE PAPA

C'est le 8 novembre. Marco et Philou sont à nouveau seuls à la maison mais, aujourd'hui, l'absence de maman n'a rien d'inquiétant, au contraire. Maman est tout simplement partie chercher papa qui quitte l'hôpital ce matin.

Pour Marco, c'est une grande joie... et même une triple joie ; non seulement on va fêter le retour de papa, mais aussi son anniversaire qui tombe précisément le 8 novembre et Laurette sera là. En effet, maman a tenu à inviter la petite camarade de Marco. M^{me} Boissier a été si gentille. Quand elle a su, par Laurette, que maman laissait chaque jour Philou à la pouponnière, la femme du docteur s'est dérangée, exprès, pour demander qu'on lui confie le bébé, se montrant même chagrinée qu'on n'ait pas pensé à elle.

C'est donc bien vrai, papa va rentrer. Avant de partir, maman a tout préparé pour le repas, agrémenté la cuisine, mis le couvert sur une nappe fleurie, au lieu de la toile cirée de tous les jours. Sur le buffet *trône* (1) le gros gâteau, un véritable *gâteau de Savoie* (2) qu'elle a confectionné la veille. Elle a même déjà planté les bougies d'anniversaire : trois grosses pour les dizaines, quatre petites pour les années.

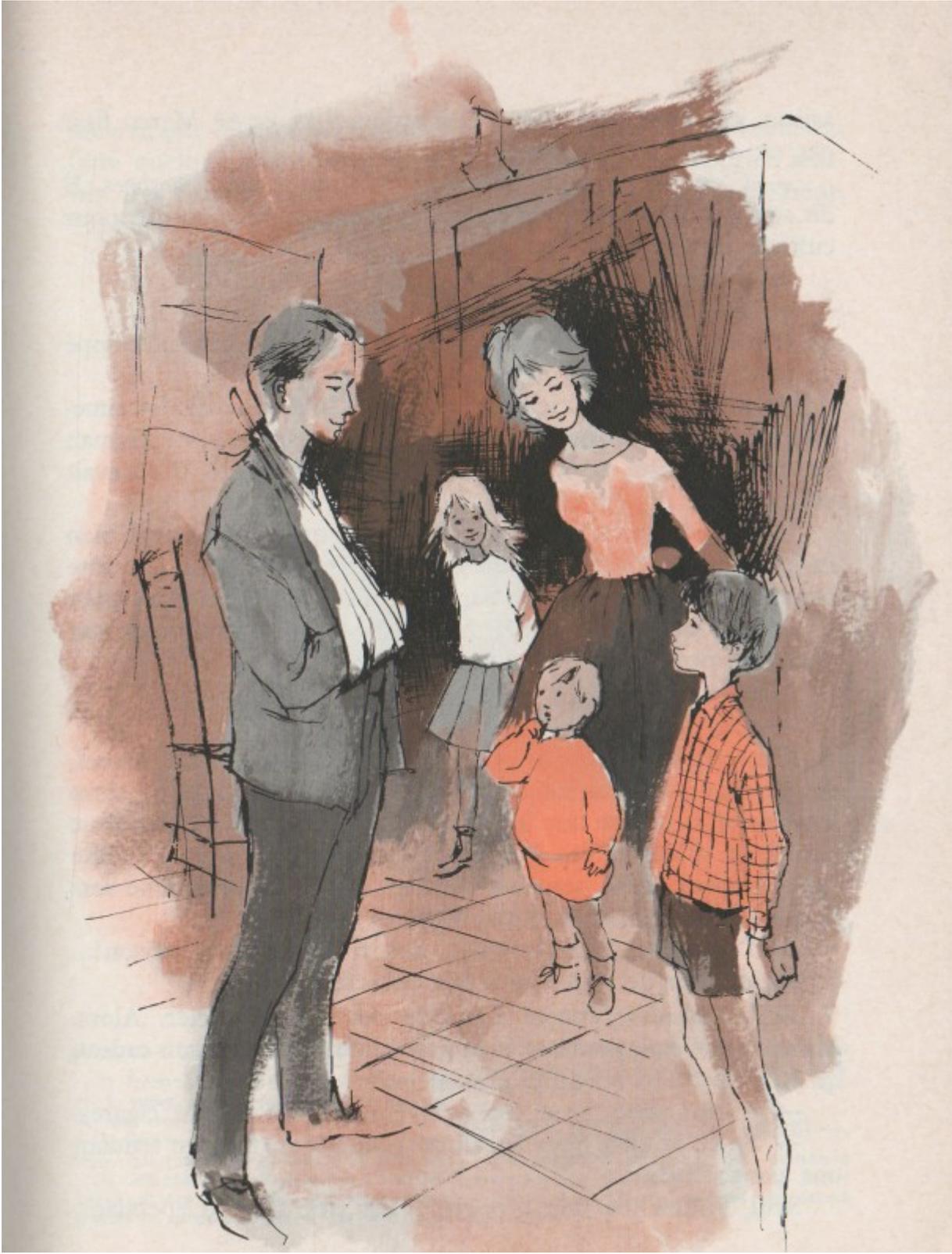
— Trente-quatre ans, soupire Marco en les regardant, papa a trente-quatre ans aujourd'hui.

C'est beaucoup! il ne voudrait pas que son papa soit vieux. Mais non, à trente-quatre ans, on n'est pas vieux. Seuls, les grands-pères et les grands-mères sont vieux.

Des pas, dans l'escalier, le détournent de ses réflexions. Ces pas menus et rapides, il les a tout de suite reconnus. Il va ouvrir. C'est Laurette. Elle tient dans ses bras un bouquet enveloppé de *cellophane* (3), un magnifique bouquet de rosés.

— J'avais peur d'être en retard, dit-elle... plaçons vite ces fleurs dans l'eau pour qu'elles restent fraîches.

Depuis longtemps, maman n'a plus acheté de fleurs. En cette



saison, elle sont trop chères. Où trouver un vase? Marco finit par en découvrir un dans le débarras.

— C'est papa qui va être content, il aime tant les rosés. Il dit souvent qu'il aurait aimé rester à la campagne, rien que pour cultiver des rosés.

Et il ajoute :

— Moi aussi, je vais lui faire un cadeau!

Il prend, dans le tiroir du buffet, un petit paquet enveloppé de papier journal.

— Regarde! deux cigares... deux gros, comme papa les aime, avec une bague en or... je les lui donnerai au dessert. Maman aussi lui a acheté quelque chose : un briquet à gaz. Il en avait envie depuis longtemps.

Puis les deux enfants se demandent ce qu'ils pourraient bien inventer pour rendre la cuisine encore plus accueillante. Laurette pense aux serviettes. Sa maman lui a montré comment les plier d'une jolie façon, en éventail. Marco *bée* (4) d'admiration devant l'habileté de sa petite camarade.

Mais, à nouveau, on entend du bruit dans l'escalier.

— Les voilà!...

C'est papa et maman en effet. On ne saurait dire lequel, des deux, est le plus heureux. Le bras en écharpe, papa entre le premier et pousse une joyeuse exclamation devant la modeste cuisine si bien parée. Il embrasse Marco, Laurette, Philou (qu'il ne peut, hélas, soulever dans ses bras) puis se penche vers la table pour humer le parfum d'une rosé.

— Des rosés, s'exclame-t-il, des rosés en cette saison!... Je devine tout de suite qui a fait cette folie.

Et il embrasse encore Laurette pour la remercier. Alors, Marco, qui s'était pourtant bien promis de ne donner son cadeau qu'au dessert, se précipite vers le buffet :

— Tiens! papa, pour ton anniversaire... deux gros cigares.

— Et ce briquet pour les allumer, ajoute maman en tendant une petite boîte.

Seul, Philou n'a rien à offrir. Il est trop petit. Cependant,

dans sa tête de gros bébé joufflu, il comprend qu'il doit, lui aussi, faire quelque chose pour papa. Trotinant sur ses courtes jambes, il se hausse vers l'évier, saisit son biberon et, triomphalement, l'apporte à son père en balbutiant : — Papapa !. papapapapa!...



LES MOTS DIFFICILES

(1) Trône ; Le gâteau a été placé bien en vue sur le buffet, comme un roi est bien en vue sur son trône.

(2) *Gâteau* de Savoie : sorte de gâteau léger qui ressemble un peu à la brioche.

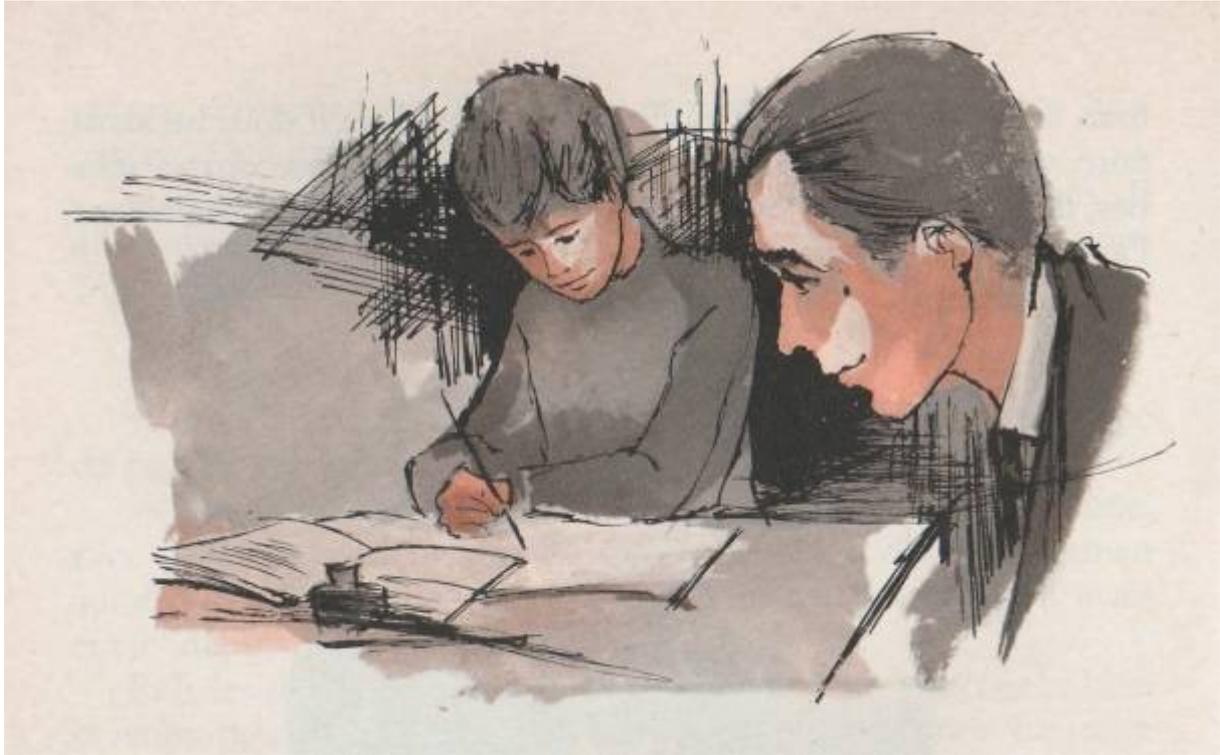
(3) *Cellophane* : feuille très fine et transparente qui sert à envelopper certaines choses fragiles ou qu'on veut laisser voir, à travers.

(4) *fiée d'admiration* : Marco, dans son admiration pour Laurette, reste la bouche ouverte.

— AVONS-NOUS BIEI LD ET BIEN COMPRIS? —

Une triple joie est une joie qui en contient trois à la fois. Quelles sont ces trois joies ?

Pourquoi Marco a-t-il tout de suite donné son cadeau ?



37. LE LACET DÉNOUÉ

Papa était en *convalescence* (1). Il ne portait plus son bras en *écharpe* (2). Cependant, chaque semaine, il devait retourner à l'hôpital montrer sa main gauche qui demeurait encore raide.

Papa restait donc à la maison. Il s'ennuyait un peu. Il aurait aimé bricoler, planter des clous, fixer des étagères, encadrer des gravures, réparer le petit lit de Philou... Ses doigts *gourds* (3) le rendaient maladroit. Alors, il lisait, amusait Philou, sortait un peu. Le soir, il aidait Marco à apprendre ses leçons. Pour Marco, c'était une joie. Il découvrait ainsi que son père savait beaucoup de choses.

— Comme tu es savant, papa, disait-il, aussi savant que la maîtresse.

Papa souriait.

- Hélas ! non, mon petit Marco, j'ai quitté l'école trop tôt... mais j'aimais l'étude et la lecture.

Son travail lui manquait. Un mercredi, il proposa à Marco :

— Tiens! si je t'emmenais visiter mon dépôt d'autobus que tu n'as jamais vu?

Marco fut ravi, mais aussitôt, il pensa à sa petite camarade :

— Et Laurette?

— Emmenons-la aussi!

On passa donc par le boulevard prendre Laurette que cette sortie imprévue enchantait. Elle aimait bien le papa de Marco, pourtant très différent du sien. Le métier de chauffeur d'autobus l'impressionnait beaucoup plus que celui de médecin.

Ce jour-là, il faisait un temps gris, humide, mais très doux. On traversa presque tout Paris, pour atteindre Montrouge où se trouvait le dépôt. En pénétrant dans les immenses hangars, Laurette et Marco restèrent stupéfaits.

— Que c'est grand!... que de voitures! s'exclama Laurette. Je ne savais pas qu'il y avait tant d'autobus dans Paris.

— Pourtant, ce que tu vois n'est rien. A cette heure de la journée, presque toutes les voitures sont en service. Celles-ci, rangées au fond, viennent d'être réparées. Et il n'y a pas qu'un seul dépôt dans Paris!

Papa Avonnaz leur fit visiter l'atelier de réparations où s'affairaient des mécaniciens tachés d'huile et de graisse. Il était heureux de montrer son domaine. De temps à autre, un *collègue* (4) lui faisait un signe amical ;

— Alors, Avonnaz, quand donc ce bras pourra-t-il à nouveau tenir le volant?...

— Bientôt, répondait papa, bientôt... du moins, je l'espère. Les deux enfants quittèrent le dépôt aussi émerveillés que s'ils venaient de visiter le plus beau musée du monde. Très fier de son père, Marco continuait de le questionner. Il s'apercevait à peine que, depuis un moment, celui-ci paraissait soucieux. On longeait un trottoir quand papa eut à se baisser pour renouer un lacet défait de sa chaussure. Les deux enfants s'arrêtèrent, eux aussi, pour l'attendre. Hélas! les doigts de la main gauche ne parvenaient pas à saisir le lacet. Laurette se précipita :

— Attendez, monsieur Avonnaz, je vais vous aider!





En un clin d'œil, le nœud fut refait. Papa remercia la fillette d'un sourire, mais presque aussitôt, son visage s'assombrit, devint grave, presque douloureux. Etonnés, Laurette et Marco échangèrent un regard puis, en même temps, devinèrent la pensée du blessé. Alors, très fort, Marco serra la main valide de son père et murmura :

— Tu sais, papa, un lacet, c'est très petit ; ça glisse entre les doigts, ce n'est pas comme un volant... Le médecin l'a dit ; tu seras bientôt guéri.

— Oui. Bientôt, mon petit Marco, bientôt.

On repartit, mais pendant le trajet du retour, Marco vit bien que son père se forçait à paraître gai pour ne pas gâcher leur plaisir.



LES MOTS DIFFICILES

(1) Convalescence : la période qui suit la maladie ou l'accident et pendant laquelle on achève de guérir et de **se** fortifier.

(2) Bras en *écharpe* : le bras du blessé était maintenu par un linge ou une serviette pour qu'il ne bouge pas.

(3) *Doigts gourds* : doigts engourdis, raides.

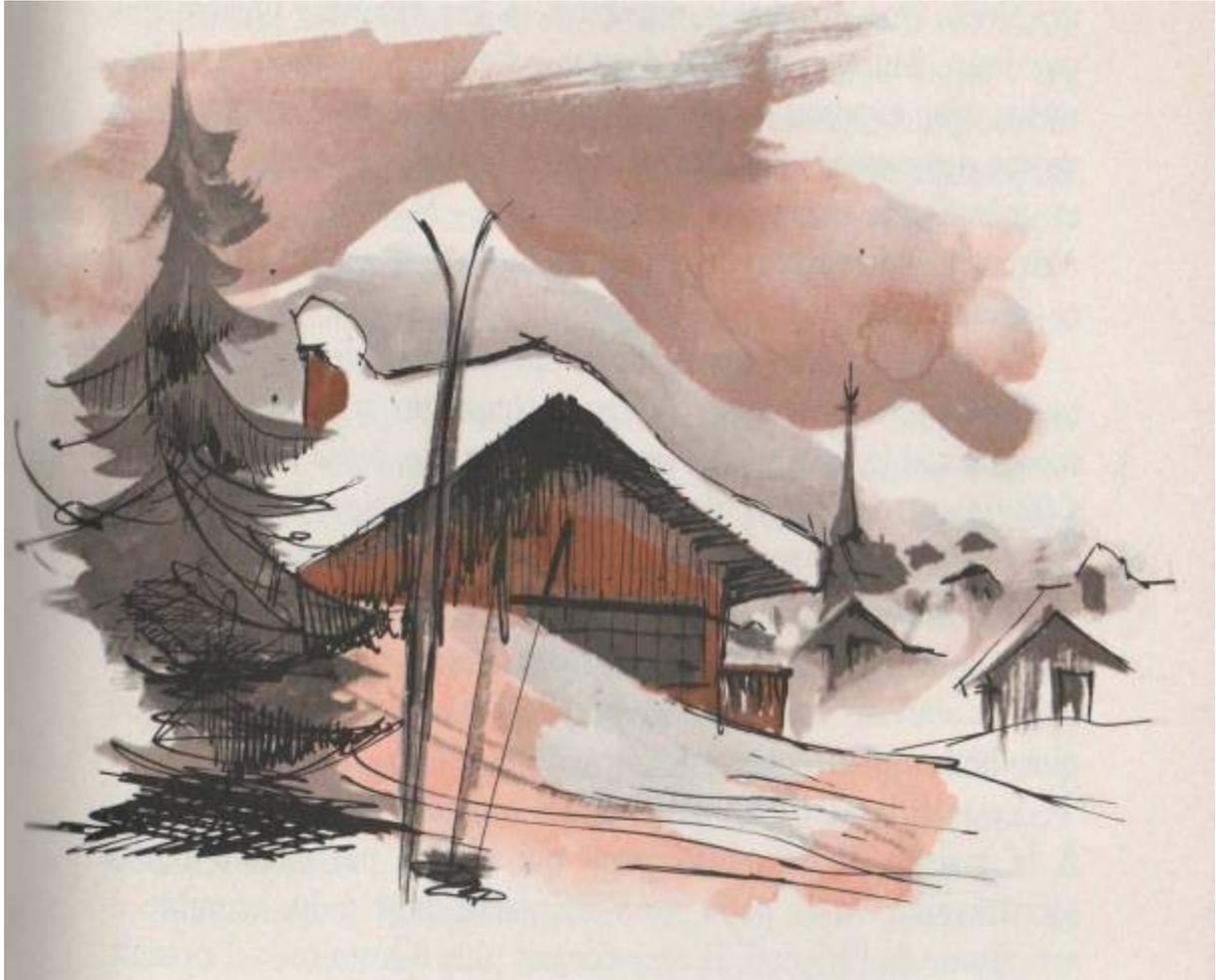
(4) *Collègue* : des collègues sont les personnes qui exercent le même métier. Ainsi, dans votre école, les maîtres et maîtresses sont des collègues.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi papa voulait-il emmener Marco voir le dépôt d'autobus ?

Que signifie : montrer son domaine.

Pourquoi le papa de Marco est-il devenu subitement triste en renouant le lacet de sa chaussure ?



38. NOUVEAU MÉTIER

On venait d'entrer en décembre. Le matin, il ne faisait pas chaud sur le chemin de l'école. Marco avait repris son petit manteau beige de l'an dernier. Il lui était devenu bien court. Maman aurait voulu lui en acheter un autre mais on avait eu des frais, ces temps derniers, à la maison. Elle s'était contentée de découdre l'ourlet du bas pour l'allonger un peu.

Dans Clichy, les boutiques avaient déjà fait leurs vitrines de Noël. Que de choses attirantes, à ces vitrines! Quatre fois par jour, Marco s'arrêtait devant celle d'un magasin de vêtements qui exposait des équipements de sports d'hiver. On y voyait des *anoraks* (1), des pelisses fourrées, des gants, des skis et même une *marmotte* (2) empaillée. Mais ce qui retenait Marco, c'était surtout le grand panneau qui servait de fond à ce savant étalage.

Ce panneau était un agrandissement en couleur d'une photographie de montagne. Il représentait un village savoyard, reconnaissable à son clocher en forme de *bulbe* (3). Autour s'étagaient des forêts de sapins givrés de neige. Au fond, de hautes montagnes se découpaient en blanc sur un ciel très bleu.

Marco ne se lassait pas de contempler ce paysage. Ah! qu'il aurait aimé voir la Savoie, en hiver, toute couverte de neige. Il avait souvent entendu dire qu'elle était si différente, presque plus belle qu'en été.

Le soir, la nuit était déjà tombée quand il rentrait de l'école. A la maison, il retrouvait papa qui n'avait pas encore repris son travail... Mais papa ne s'intéressait plus à lui, comme à son retour de l'hôpital. Il ne racontait plus d'histoires ; il prenait moins de plaisir à faire sauter Philou sur ses genoux. Marco voyait bien aussi que maman était moins gaie, après sa grande joie, lors du retour de papa. Que se passait-il donc?

Un jour, son père étant sorti, il s'enhardit à poser la question à maman.

— Pourquoi papa a-t-il l'air si ennuyé? Ne va-t-il pas reprendre son travail la semaine prochaine?

Maman regarda longuement Marco en caressant ses cheveux.

— C'est vrai, mon petit Marco, ton papa va reprendre son travail... mais pas comme conducteur d'autobus. Sa blessure au bras est guérie, mais deux doigts de sa main gauche restent paralysés... et le resteront peut-être toujours, hélas !

Marco se souvint alors de la scène du lacet dénoué et tout s'éclaira dans son esprit.

— Bien sûr, poursuivit maman, il serait capable de piloter une voiture, mais on ne peut pas le laisser conduire un autobus ; c'est une trop grande responsabilité. Ce qu'il aurait aimé, c'est entrer dans un atelier de réparations mais, là aussi, il faut pouvoir se servir de ses dix doigts. Alors on lui a proposé un emploi de *poinçonneur* (4) au métro. Il commencera son service lundi, à la station de la Porte de Clichy, tout près d'ici.

Marco regarda sa mère, un peu surpris du ton de sa voix.

— Cela ne lui plaît pas ?

— Oh ! Marco, toute la journée assis, sans bouger, loin de la lumière du jour, lui qui aimait tant l'activité, le mouvement ; si souvent, il a regretté d'avoir quitté son pays pour venir vivre à Paris !...

Marco pensa soudain à la belle photo lumineuse de la vitrine.

— C'est vrai, soupira-t-il, je comprends papa. Et, aussitôt, il ajouta en se redressant :

— Mais je suis sûr qu'il ne restera pas là ; ce serait trop injuste pour papa. Il guérira tout à fait... ou bien il trouvera un autre métier.

Maman serra Marco contre elle.

— C'est bien ce que je "souhaite aussi, murmura-t-elle.

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Anoraks* : sortes de vêtements de toile, munis d'un capuchon, qu'on porte dans les pays froids.

(2) *Marmotte* : la marmotte est un rongeur de la taille d'un gros lapin qui vit en Savoie. Elle reste endormie tout l'hiver. C'est pourquoi on dit souvent : dormir comme une marmotte.

(3) *Clocher en forme de bulbe* : en forme de boule. Un bulbe est rond. Par exemple les oignons sont des bulbes.

(4) *Poinçonneur* : l'employé qui, à l'aide d'un petit appareil appelé poinçon, perce d'un trou les billets pour qu'ils ne puissent servir à nouveau.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Comment est la couleur beige ? De quelle autre couleur se rapproche-t-elle ?

Le mot pelisse vient du mot « peau ». Qu'est-ce qu'une pelisse ordinaire... et une pelisse fourrée ?

Pourquoi papa redevenait-il triste ?

39. PAPA NE SERA PAS SEUL

Papa avait pris son service à la Porte de Clichy. Il ne s'y rendait pas toujours aux mêmes heures. Parfois, il partait de grand matin, parfois à midi, parfois le soir pour ne rentrer que très tard, dans la nuit.

Il ne se plaignait pas de son nouvel emploi... mais n'en parlait jamais. Autrefois, quand il revenait de promener son autobus dans Paris, il parlait souvent de ce qu'il avait vu : des arbres qui commençaient à bourgeonner sur les bords de la Seine, d'un *embouteillage* (I), place de l'Opéra, du soleil qui s'était couché, tout rouge, derrière l'Arc de Triomphe.



A présent, quand papa rentrait, il ne disait rien. Il allait se placer devant la fenêtre, regardait la ville, par-dessus les toits, ou donnait quelques graines aux serins, dans leur cage, pour les inviter à chanter.

Comme maman, Marco comprenait ce que cachait ce silence, mais il se disait :

— Moi, j'en suis sûr, les doigts de papa redeviendront aussi souples qu'avant et il conduira à nouveau son autobus.

Alors, pendant les repas, il observait son père. Hélas ! quand papa coupait sa viande, il tenait toujours sa fourchette d'une façon qui n'était pas naturelle.

Un jour, Marco raconta tout cela à Laurette qui se montra, elle aussi, très ennuyée.

— Papa connaît beaucoup de monde, dit-elle, je suis sûre qu'il trouvera un autre travail pour ton papa. Ce doit être si triste de vivre toute la journée sous la terre, comme les *taupes* (2) qui ne voient jamais la vraie lumière.

Cela se passait quelques jours avant Noël. Les années précédentes, papa s'était toujours arrangé pour n'être pas de service le soir de cette fête de famille. Cette fois-ci, il venait juste de changer d'emploi et ne pouvait choisir son congé. Il serait de service, la veille de Noël, de sept heures du soir jusqu'à l'arrivée du dernier métro, c'est-à-dire tard dans la nuit. Marco fut très déçu, pour lui, bien sûr, mais aussi pour son père.

Le soir, on se mit donc à table sans papa. Maman s'efforça de paraître gaie, Marco aussi. Pour faire rire Philou, il modela de petits animaux avec de la mie de pain. Mais papa n'était pas là, à quoi bon veiller ? Vers neuf heures, quand elle revint de coucher Philou, maman dit :

— Si tu allais te coucher, toi aussi, Marco ?

Marco ne se fit pas prier. Cependant, il n'avait pas sommeil. Il pensait à son père.

— Papa doit bien s'ennuyer, tout seul, assis derrière son portillon !

Alors une idée lui passa par la tête :

— Si j'allais le retrouver! la Porte de Clichy n'est pas loin... je lui tiendrais compagnie... et nous rentrerions ensemble!

Cette idée lui parut merveilleuse. Cependant, il attendit encore longtemps que maman fût bien endormie. Alors il se leva, sans bruit, comme le soir où il était descendu chercher Chonchon dans la poubelle. Au moment où il poussait la porte de la cuisine, un de ses serins battit des ailes, dans l'obscurité, et laissa échapper un petit cri.

— Oh ! si je les emportais ! Papa aime beaucoup mes « mouettes ». Elles aussi lui tiendront compagnie... et peut-être voudront-elles bien chanter?

Il décrocha la cage, se dirigea sur la pointe des pieds vers la porte. Tout à coup, il pensa à maman. Elle pourrait s'éveiller pendant son absence, s'apercevoir que son lit était vide et s'affoler. Il revint dans sa chambre. A tâtons, il *griffonna* (3) sur un bout de papier :

« Ne t'inquiète pas, maman, je suis parti voir papa. *< Il déposa le billet sur la table de la cuisine, reprit sa cage et sortit.

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Embouteillage* : encombrement de nombreuses voitures qui arrêtent la circulation... Ce mot vient de bouteille. Quelquefois le goulot se bouche et empêche le liquide de s'écouler.

(2) *Taupe* : petit animal à fourrure sombre qui vit toujours sous terre où il creuse des galeries.

(3) *Griffonna* : il écrivit très vite, et mal, comme avec une griffe ou un ongle.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Qu'est-ce qu'une façon qui n'est pas naturelle ?

Qu'est-ce qu'un portillon... un négrillon... un médaillon ?

Pourquoi Marco s'amusait-il à modeler de petits animaux pour son petit frère ? Pourquoi a-t-il pensé à emporter sa cage d'oiseaux?



40. LA PORTE DE CLICHY

Dehors, c'est la nuit... mais pas une nuit qui peut effrayer Marco. Tous les magasins sont encore éclairés, et tant de monde circule dans les rues, beaucoup plus que les soirs ordinaires. On respire un air de fête. Les gens paraissent heureux.

Serrant sa cage dans ses bras, Marco s'en va *d'un pas décidé* (1), joyeux lui aussi. Ah! quelle belle surprise il va faire à papa!

De rue en rue, il arrive devant l'entrée du métro qui porte, en lettres lumineuses, le nom de la station : Porte de Clichy. Des gens pressés, chargés de petits paquets, sortent du souterrain ou s'y *engouffrent* (2), pareils à des fourmis qui déménagent leur fourmilière.

Marco descend l'escalier, trébuche sur une marche à cause de sa cage qui cache la vue, devant lui. Il suit un long couloir où un mendiant joue de l'harmonica. Il tourne à gauche, à droite. Tout à coup, à l'entrée du quai, il découvre son père et s'arrête.

Assis derrière un portillon vert, papa fait son nouveau métier de poinçonneur. De la main gauche, il prend les tickets que tendent les voyageurs. De sa main valide, il fait fonctionner le petit *appareil perforateur* (3) et il rend les billets percés d'un trou bien rond.

Papa n'a pas vu Marco. Il semble d'ailleurs ne voir personne, même pas les voyageurs qui se présentent devant lui. On le dirait absent. Certainement il ne s'amuse guère. Alors, le cœur battant, Marco s'approche.

— Papa!...

Le poinçonneur relève la tête. Il aperçoit un petit garçon qui ressemble à son fils et porte dans ses bras une cage d'oiseaux. Est-il bien sûr de n'avoir pas rêvé?... Son regard absent prend une expression d'extraordinaire étonnement... puis d'inquiétude.

— Comment, Marco!... Toi?...

Il ne comprend pas. Il se demande soudain si Marco n'est pas venu lui dire qu'il s'est passé quelque chose à la maison, en son absence, quelque chose de grave... Mais non, Marco n'aurait pas apporté ses mouettes.

— Marco! qu'es-tu venu faire, ici à cette heure, avec tes oiseaux?... Est-ce maman qui t'a envoyé?

Pas un seul instant Marco n'a pensé que son père pourrait le gronder. Il se met à trembler.

— Non... C'est moi... moi tout seul... pour que tu ne t'ennuies pas, parce que c'est la veille de Noël... et j'ai apporté mes mouettes pour qu'elles aussi te tiennent compagnie.

Et, très vite, il ajoute :

— Papa, ne me renvoie pas!...

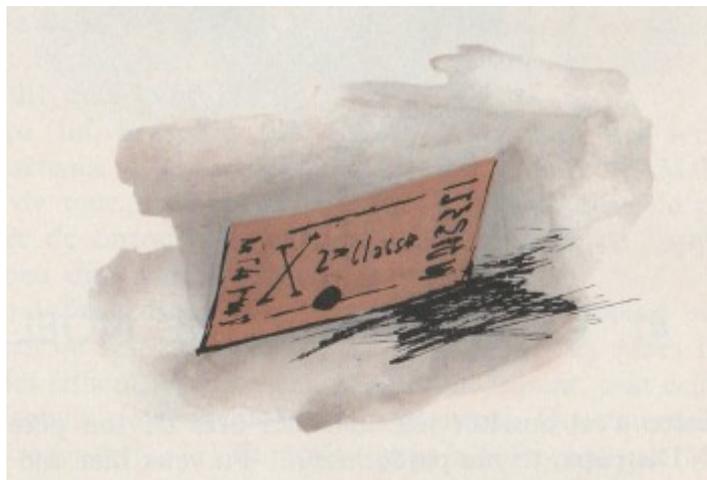
Mais papa n'a pas le temps de répondre. Un flot de voyageurs pressés vient d'arriver en courant. Clic! Clic! Clic! il a

repris son *travail d'automate* (4). Vingt fois, trente fois, il répète le même geste précis et monotone, accompagné du même petit bruit.

Que ces quelques instants paraissent longs à Marco! Il a grand envie de pleurer. Il voudrait fuir, rentrer à la maison. Il croyait tant faire plaisir à papa.

Mais voici que papa relève la tête. Son front n'est plus barré, comme tout à l'heure, d'un pli inquiet et sévère. Il sourit à son fils, on dirait même qu'une larme brille au coin de sa paupière.

— Viens, mon petit Marco, viens m'embrasser!...



LES MOTS DIFFICILES

(1) Pas *décidé* : Marco est bien décidé à retrouver son père. Il marche vite, sans hésiter.

(2) S'engouffrent : les voyageurs descendent très rapidement sous terre, comme s'ils tombaient dans un gouffre, c'est-à-dire un grand trou profond.

(3) *Appareil perforateur* : appareil qui perce, c'est-à-dire qui fait des trous. Dans les mines, les ouvriers creusent le sol avec une foreuse.

(4) *Travail d'automate* : travail qui pourrait être fait par une machine... automatique,

— AVONS-NOUS BIEN LO ET BIEN COMPRIS? -

Que veut dire : trébucher. Est-ce tomber complètement ?

Quand, par exemple, vous arrive-t-il de trébucher ?

Pourquoi papa est-il tout de suite inquiet en apercevant Marco ? A quoi pense-t-il ?

Pourquoi, d'après vous, le métier de poinçonneur est-il ennuyeux ?



41. LA BELLE NUIT DE NOËL

Marco s'est aussitôt jeté dans les bras de son père.

— Dis papa, tu me pardonnes?... Tu veux bien me garder? Papa accepte. Il est un peu ennuyé, à cause de maman ; mais Marco a laissé un mot sur la table. Et puis, il est tard, il ne veut pas que l'enfant rentre seul à la maison.

— Tant pis pour toi, dit-il en souriant, tu seras obligé de rester ici jusqu'à la fin de mon service ; je suis sûr que, d'ici une heure, tu tomberas de sommeil.

— Oh! non, papa, je suis trop content!

Et c'est bien vrai. Il est radieux. Cette gare souterraine, qu'il connaît pourtant bien, n'est plus la même. Il la trouve magnifique, avec toutes ses lumières, son animation. Il pose

sa cage, *bien d'aplomb* (1), sur un banc et revient près de son père. Il le regarde poinçonner les billets. Après tout, c'est très amusant de faire des trous dans de petits morceaux de carton.

— Papa! je voudrais essayer!

Papa proteste ; le règlement ne le permet pas. D'ailleurs il faut faire vite ; les voyageurs sont nombreux. Marco n'ose insister. Cependant, au bout d'un moment, les voyageurs deviennent plus rares. Il s'approche à nouveau. « Bah! pense papa, un soir de Noël, tout est permis. »

— Tiens, Marco, prends ma place!

Marco rougit de plaisir. Il s'installe sur le siège, derrière le portillon. Un voyageur se présente : Clic! un trou dans son billet. Un autre voyageur : Clic! encore un trou. C'est follement amusant. Parfois, une dame sourit en tendant son ticket.

— Oh! quel gentil petit employé!

Marco, lui, ne sourit pas. Il est au contraire très sérieux. Il a conscience d'être un personnage très important. Mais on se lasse de tout... même de faire de jolis trous dans de petits rectangles de carton, d'autant plus que le ressort de l'appareil est un peu dur pour ses doigts menus.

Il rend l'instrument à son père et revient s'asseoir sur le banc, près de ses « mouettes ». Dans la clarté des tubes lumineux, elles sifflent joyeusement. Des trains passent, tout éclairés. Des voyageurs descendent, d'autres montent. Quel merveilleux *spectacle mouvant!*... (2) Comment papa a-t-il pensé que Marco pourrait s'ennuyer ?...

Mais, peu à peu, *l'animation décroît* (3). Les trains se succèdent à de plus longs intervalles. Le trafic ne reprendra que plus tard, vers minuit, quand les gens rentreront chez eux. Marco a tout le temps, à présent, d'admirer les grandes affiches qui couvrent les murs des quais. Il en découvre une qui le ravit. Elle représente un splendide chalet de montagne, couvert de neige, avec des skieurs qui prennent le soleil sur ses balcons de bois découpé. L'image est encore plus belle que celle du magasin de son quartier. Au bas de l'affiche, il lit ces mots :



PASSEZ VOS VACANCES DE NEIGE A MORZINE.

Morzine! Ce nom chante aux oreilles de Marco. Il l'a souvent entendu. C'est celui de la station de sports d'hiver proche du village où est né papa. Il ne se lasse pas de contempler le beau chalet de bois.

Mais, malgré ses efforts, le sommeil le gagne. Ses paupières deviennent lourdes. Il ne peut se retenir de bâiller.

— Etends-toi sur ce banc, dit papa.

Marco proteste, puis finit par écouter papa qui le recouvre de son manteau. Marco a chaud, il est bien. Presque aussitôt, il s'endort. Ah! quels rêves merveilleux!... Il n'est plus sur un banc dur du métro mais dans un confortable train qui l'emporte vers le beau chalet de l'affiche. Il arrive dans la neige. Il s'y roule, fou de joie. Jamais il n'a passé une aussi belle nuit de Noël.



LES MOTS DIFFICILES

- (1) Bien *d'aplomb* : Marco pose sa cage en prenant soin qu'elle ne perde pas l'équilibre et ne tombe pas.
- (2) *Spectacle mouvant* : spectacle qui bouge. C'est le contraire d'un spectacle fixe, comme un paysage.
- (3) L'animation *décroit* : l'animation diminue. Les voyageurs sont moins nombreux.

— AVONS-NOUS BIEN LO ET BIEN COMPRIS? —

Pour quelles raisons papa ne renvoie-t-il pas Marco ?
Cherchez bien, il y en a peut-être trois.
Que signifie : le règlement ne le permet pas?
Pourquoi Marco renonce-t-il à remplacer son père ?



42. UN MYSTÈRE !

Les fêtes sont passées. Heureusement, le jour du 1^{er} janvier papa n'a pas été de service. Il a pu le passer en famille. Marco en a été heureux. Il a d'ailleurs fait très beau, un magnifique jour d'hiver sec et ensoleillé. Le matin, Marco a sauté du lit très tôt pour souhaiter la bonne année à ses parents.

— Tu verras papa, a-t-il dit avec *conviction* (1), cette nouvelle année, j'en suis sûr, tu vas changer de métier. La nuit de Noël, quand je dormais sur le banc du métro, j'ai fait un trop beau rêve. Laurette me Ta dit ; quand on rêve de trains et de voyages la nuit de Noël, c'est qu'un bonheur va arriver.

Hélas! il y a déjà quinze jours de cela et papa continue de faire de petits trous dans des billets, à la Porte de Clichy. Il ne s'habitue toujours pas à ce nouveau métier. Marco sent bien que papa s'inquiète encore de ses doigts. Souvent, il le voit s'exercer à les faire bouger, à les plier, mais les résultats ne paraissent guère *concluants* (2).

Ainsi, papa reste triste, et maman aussi. Ah! si Marco pouvait faire quelque chose! Il pense sans cesse au père de Laurette qui, secrètement, lui cherche un emploi, mais ce sera difficile. Ce qui conviendrait à papa, c'est un travail de bureau mais il faut avoir fait des études, et papa a quitté l'école à treize ans pour aller garder les troupeaux, en Savoie.

C'est à tout cela que pense encore le petit Marco, ce soir-là, en revenant de l'école. Il sait que papa n'est pas de service cet après-midi. Il va certainement le trouver dans la cuisine, le front collé contre la vitre, regardant les toits de Clichy.

Eh! bien non. Marco s'est trompé. Ce soir-là, papa n'a pas son air soucieux des autres jours. Il accueille Marco avec un bon sourire, le questionne sur son travail à l'école. Maman non plus n'a pas son visage habituel. Elle semble énervée, préoccupée... mais pas par quelque chose d'ennuyeux car, elle aussi, sourit. Marco s'interroge.

« Voyons que s'est-il passé pendant que j'étais à l'école? »

Le soir, à table, il entend, à plusieurs reprises, papa et maman échanger de petits bouts de phrases qui n'ont aucun sens pour lui, mais semblent avoir beaucoup d'importance pour ses parents. Quel est ce mystère?

Un moment plus tard, de son lit, il entend encore papa et maman discuter, à mi-voix, dans la cuisine... et la conversation secrète dure longtemps, très longtemps. Que peuvent-ils bien se dire? Poussé par la curiosité, Marco se lève, en pyjama, et s'avance vers la porte. Oh! non, c'est très mal d'écouter aux portes. Maman serait fâchée si elle le découvrait là. Il regagne vite son Ut.

« Voyons, se dit-il encore, si papa et maman sont plus gais, c'est qu'ils ont peut-être appris une bonne nouvelle... Mais puisque c'est une bonne nouvelle, pourquoi se cachent-ils de moi? »

Pour essayer de percer ce mystère, il interroge son ami Chonchon.

— Toi qui étais là, Chonchon, tu as tout vu, tout entendu, cet après-midi. Dis-moi ce qui est arrivé chez nous.

Le malheureux Chonchon paraît bien ennuyé. Il semble dire à son ami :

— Comment veux-tu que j'aie vu quelque chose puisqu'on m'a cousu des boutons à la place des yeux?

Alors, Marco le serre dans ses bras et, pour lui-même, il murmure :

— Tant pis, demain, je saurai peut-être...

Et il s'endort, la patte de Chonchon sur le bout de son nez.



LES MOTS DIFFICILES

(1) Avec *conviction* : avec certitude. Marco est sûr que son père changera de métier.

(2) *Les résultats ne paraissent pas concluants* : malgré les exercices répétés de ses doigts, papa ne constate pas de progrès.

154

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

A quels signes Marco pense-t-il qu'il s'agit d'une bonne nouvelle ?

Qu'est-ce qu'un air soucieux ? Comment est le visage de quelqu'un qui a des soucis ?

Pourquoi est-ce mal d'écouter aux portes ?



43. UNE GRANDE NOUVELLE

Le lendemain est un dimanche. En s'éveillant, Marco aperçoit des flocons de neige qui passent devant les vitres. Il se lève d'un bond. Hélas! au contact des toits, les gros flocons mouillés fondent aussitôt. Marco n'aura pas la chance, encore cette année, de voir de la vraie neige. Il n'y a jamais de vraie neige, à Clichy. Si, par hasard, elle tombe *en abondance* (I), aussitôt, des employés jettent dans les rues des pelletées de sel qui la transforment en boue.

Mais, tout à coup, Marco se souvient de ce qu'il n'a pas compris hier soir. Il se précipite vers la cuisine. Maman est seule. Papa est parti de grand matin ; il ne rentrera que pour midi. Assis, devant son bol de café au lait, Marco observe sa mère. Elle chantonne, en épluchant ses légumes, comme avant l'accident de papa. Alors, Marco s'enhardit. Il s'approche. Calmement, il lui passe les bras autour du cou.

— Maman!...

— Qu'y a-t-il, mon petit Marco?

— Rien, maman... mais... je... hier soir...

Il est bien embarrassé. Après tout, il s'est peut-être trompé.

— Eh bien, Marco?

— Tu sais, maman, je ne suis pas curieux mais, hier soir, papa et toi vous n'étiez pas comme les autres jours. De mon Ut, je vous ai entendus bavarder longtemps dans la cuisine, comme s'il était arrivé quelque chose.

Maman regarde son petit garçon, surprise de sa *perspicacité* (2), puis sourit doucement.

— C'est vrai, Marco. Je ne voulais pas t'en parler avant d'être tout à fait sûre, mais puisque tu me poses la question... Nous allons peut-être quitter Clichy.

Les yeux de Marco s'agrandissent démesurément. Il lève vers maman un regard empli d'immense étonnement.

— Nous allons partir?... Papa a trouvé un travail ailleurs?... A Paris ?

— Non, pas à Paris... beaucoup plus loin... en Savoie. L'étonnement de Marco grandit encore.

— En Savoie?... Oh! maman, explique-moi vite! Maman va ouvrir le tiroir du buffet et en sort une enveloppe.

— C'est une lettre de la tante Marguerite, tu sais, ta grand-tante, la sœur du grand-père Avonnaz. Tu ne te souviens guère d'elle ; tu ne l'as vue que deux ou trois fois, quand tu étais petit. Elle tient une épicerie, dans un petit village de Haute-Savoie, à Marbroz. Comme tous les ans, nous lui avons envoyé nos vœux. Naturellement, dans la lettre, nous avons parlé de

l'accident de papa et de ses *suites* (3)... La tante Marguerite vient de nous répondre. Sa lettre est arrivée hier après-midi. Elle est vieille, la tante Marguerite. Depuis un certain temps, elle désirait abandonner son commerce. Il y a d'ailleurs beaucoup plus de travail, à Marbroz, depuis qu'on a installé un *télesiège* (4) pour les skieurs. Seulement, en quittant son épicerie, la tante Marguerite devrait aussi quitter sa maison. A son âge, cela lui serait dur. Elle croit avoir trouvé une solution. Elle nous demande si nous accepterions de venir prendre sa succession, en la gardant avec nous... Voilà, mon petit Marco, tu vois, ce n'était pas un secret.

Marco a écouté avec beaucoup d'attention. Il a tout compris. Il croit même se souvenir de la tante Marguerite.

— Et vous avez accepté? demande-t-il vivement.

— Pas encore, Marco, nous en avons seulement beaucoup discuté, depuis hier. Ton père est bien tenté. Je crois que nous allons nous décider... et même assez vite, car en ce moment, la tante Marguerite est malade, sa boutique est fermée ; elle aimerait que tout cela soit réglé au plus tôt.

LES MOTS DIFFICILES

(1) *En abondance* : en grande quantité.

(2) *Perspécacité* : Marco avait deviné, à de petits signes, qu'il se passait quelque chose. La perspicacité est l'art de deviner, de comprendre, en observant minutieusement les petits détails.

(3) *Suites* ; les suites ou les conséquences de l'accident, c'est le changement de travail causé par l'accident de papa.

(4) *Télesiège* : système de sièges suspendus à un câble et qui permettent aux

skieurs d'atteindre les hauteurs. Il en sera de nouveau question un peu plus loin.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Que signifie : la neige fond au contact des toits. Faites une phrase ou vous emploierez le mot : contact.

Qu'est-ce que : prendre la succession de quelqu'un. (Dans le mot succession on retrouve le mot suite.)

Pourquoi maman avait-elle préféré ne pas parler de cette lettre à Marco ?



44. LE CALENDRIER

Cette extraordinaire nouvelle fait exploser Marco de joie. On va quitter Clichy! Partir pour la Savoie! Marco va revoir la montagne, découvrir la vraie neige, celle où on s'enfonce jusqu'au genou et qui ne se transforme pas en boue.

Mais presque aussitôt, il découvre que partir c'est aussi quitter son école, ses camarades et, surtout, quitter Laurette. Alors, il ne sait plus ce qu'il désire. Pourtant, depuis si longtemps, il rêve de s'en aller.

— Surtout, a recommandé maman, ne dis rien de cela à personne, tant que notre départ n'est pas vraiment décidé.

Maman a raison. Puisque ce n'est pas tout à fait sûr, il ne dira rien, même pas à Laurette. A quoi bon lui faire de la peine si, au dernier moment, on doit rester à Clichy.

C'est ce que se répète sagement Marco, ce mercredi-là, en suivant

le boulevard, pour aller chez sa petite camarade. Pour être certain de ne pas manquer à sa propre parole, tout le long du trottoir, il répète, tout haut :

— Je ne dirai rien... Je ne dirai rien... Je ne dirai rien...

Il arrive donc chez Laurette, en prenant un petit *air dégagé* (i) qu'il voudrait très naturel. Pour cacher son émotion, il se montre plus bavard que d'ordinaire. Mais Laurette *n'a* ni les yeux dans sa poche ni les oreilles dans un sac. L'attitude de Marco lui paraît étrange. Quelle peut en être la raison?

Comme les autres jeudis, les deux enfants s'installent dans la chambre de Laurette ; ils commencent par se raconter ce qu'ils ont fait, chacun de leur côté, depuis l'autre jeudi. En vraie petite maîtresse de maison, Laurette prépare elle-même deux tasses de chocolat ; elle apporte des biscuits. Ils goûtent tranquillement... trop tranquillement, même. Marco, si bavard tout à l'heure, ne trouve plus rien à dire, il oublie de grignoter ses biscuits.

— Tiens! dit soudain Laurette, j'ai quelque chose à te montrer. Tu sais que les fabriques de médicaments envoient parfois aux docteurs des calendriers réclames. Papa m'en a donné un, avec de belles photos des Alpes. J'ai pensé à toi.

Elle court vers une étagère, revient en brandissant le calendrier.

— Regarde, Marco!... et s'il te fait plaisir, je te le donne ; tu aimes tant la montagne.

Marco feuillette le calendrier ; ses doigts tremblent. Soudain, une larme, une larme énorme, tombe sur la photo d'un torrent alpestre, comme pour en grossir les eaux.

— Ciel! s'écrie Laurette, qu'as-tu?

Marco est devenu tout pâle. Impossible de garder plus longtemps le secret. Il saisit les mains de sa petite camarade et, sans la regarder, comme s'il avait honte, il murmure :

— Laurette, je n'avais pas osé te le dire. Nous allons sans doute quitter Clichy... partir pour la Savoie.

— Partir, répète Laurette, tu vas partir?...

C'est au tour de Laurette de laisser échapper une larme. Les deux enfants demeurent silencieux. Ils ne se reverront peut-être jamais plus. C'est épouvantable.

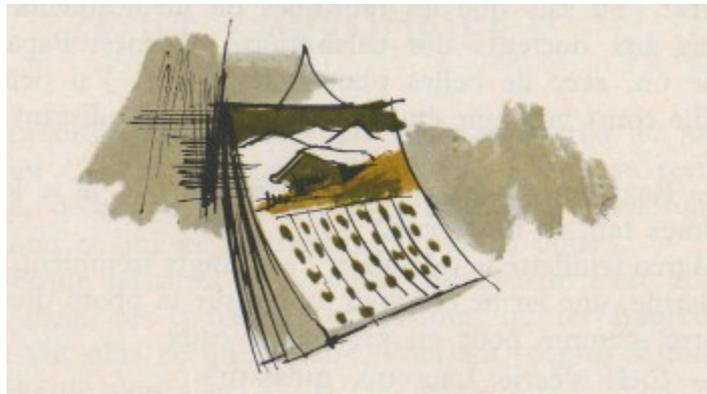
Ils sont là, immobiles, l'un près de l'autre, quand M^{me} Boissier *survient* (2).

— Maman! annonce Laurette, Marco va quitter Clichy, il ne viendra plus jamais chez nous ; c'est trop triste!

Cette nouvelle *affecte* (3) M^{me} Boissier ; elle aussi aime beaucoup Marco. Il est devenu un peu le petit garçon qu'elle aurait aimé avoir.

— Oh ! déclare-t-elle, pourquoi dites-vous, mes enfants, que vous ne vous reverrez jamais? Si vraiment Marco doit nous quitter bientôt, eh bien! il viendra passer les prochaines grandes vacances à Bretteville... et l'année suivante, c'est Laurette qui ira en Savoie.

Les deux enfants lèvent vers M^{me} Boissier un regard plein de reconnaissance. Cette certitude de se retrouver plus tard adoucira le chagrin de la séparation.



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Air dégagé* : l'air de quelqu'un qui n'a pas de soucis, pas d'ennuis, qui ne pense à rien d'ennuyeux, c'est-à-dire dont l'esprit est *dégagé*, libre.

(2) *Survient* : arrive brusquement, sans qu'on l'attende.

(3) *Affecte* : la nouvelle attriste Mme Boissier. Elle est touchée dans son *affection*.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS?

—

Que veut dire : avoir les yeux dans sa poche... et les oreilles dans un sac ?

Quelle différence y a-t-il entre un calendrier ordinaire et un calendrier réclame ?

Pourquoi Marco se force-t-il à parler en arrivant chez Laurette ?

160



45. ENCORE CHONCHON !

Cette fois, c'est décidé ; on quitte Clichy. Là-bas, à Marbrez, tout est arrangé. La tante Marguerite a libéré les deux plus grandes pièces de sa vieille maison. Elle s'est retirée dans une seule chambre, au premier. Papa et maman tiendront donc seuls la boutique. Au début, ce petit commerce ne permettra sans doute que de *vivoter* (i), mais la tante Marguerite affirme que dès l'an prochain, quand la construction du second télésiège et du nouvel hôtel sera achevée, Marbroz deviendra une véritable station de sports d'hiver.

De toute façon, papa ne regrette rien. Il n'a pas l'intention de faire fortune. Le grand air, la santé, la liberté lui suffiront.

Maman aussi est contente de partir, cependant elle se fait un peu de souci. Elle aurait préféré attendre le printemps pour déménager. La pensée d'arriver à Marbroz en pleine saison de neige l'effraie. Mais la tante Marguerite est souffrante ; son magasin reste souvent fermé. Attendre serait courir le risque de perdre la clientèle ou de voir s'installer une *épicerie concurrente* (2).

On va donc partir. Le modeste appartement si bien entretenu, si bien soigné, où les choses étaient toujours à leur place, ressemble plutôt à un chantier. Tandis que papa finit sa semaine, à la Porte de Clichy, maman occupe ses journées à ranger, trier des affaires. Dans la vieille maison de Marbroz, la place ne sera pas plus grande qu'ici. Il convient donc de se débarrasser de ce qui ne sert plus.

Le désordre de l'appartement ravit Philou. Il a l'impression que la maison lui appartient. Il peut faire ce qu'il veut... ou presque. Maman n'a pas le temps de le surveiller. Il trotte, va, vient, passe d'une pièce -dans l'autre, trébuche contre le fer à repasser oublié sur le plancher, culbute dans une malle en se penchant pour voir son contenu, s'entortille dans les rideaux, fait rouler, comme des boules, les ampoules du lustre que maman a imprudemment posées sur le lit. C'est merveilleux! Vraiment, les déménagements sont une belle invention. Pourquoi ne déménage-t-on pas plus souvent ?

Marco, lui aussi, est heureux de ce remue-ménage. Parfois, cependant, il éprouve un peu de *mélancolie* (3). Quand maman l'invite à jeter à la poubelle les livres écornés qu'il ne lit plus, ses vieux cahiers de classe, ses jouets démolis, alors son cœur se serre. Bien sûr, toutes ces choses sont devenues inutiles, on ne peut pas s'en embarrasser, mais il les a aimées, elles ont fait partie de sa vie.

Et, une fois de plus, se pose pour Marco un grave problème. Que va devenir Chonchon?

Chonchon fait évidemment partie de ces vieilleries qu'il est raisonnable d'abandonner... Mais justement, Chonchon

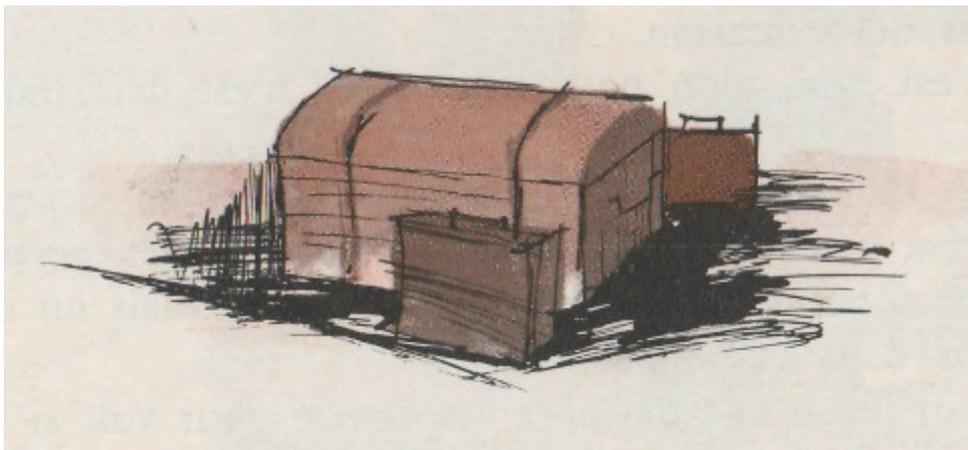
n'est pas une chose, c'est un ami... le seul ami qui restera à Marco quand il aura perdu Laurette.

Pour que papa n'aperçoive pas son ours, Marco a pris soin, depuis quelques jours, de le cacher sous son lit. Il se souvient de la scène de la poubelle. La veille du départ, profitant de ce que papa est sorti acheter du papier d'emballage, il se fourre sous son lit, saisit Chonchon par une patte et l'apporte dans la cuisine.

— Et Chonchon, demande-t-il, est-ce que je peux l'emporter ? L'air de Marco est vraiment *pitoyable* (4). Maman, attendrie, ne peut s'empêcher de sourire.

— Va, tu peux l'emporter, si cela te fait plaisir... Il finira sa vie à la montagne, dans les forêts de sapins, comme les vrais ours...

Marco saute au cou de sa mère, l'embrasse sur les deux joues et s'empresse de caser Chonchon au fond d'une malle.



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Vivoter* : gagner très peu d'argent, tout juste de quoi vivre.

(2) *Epicerie concurrente* : une épicerie qui ferait de la concurrence, c'est à-dire qui enlèverait des clients à la première.

(3) *Mélancolie* : tristesse.

(4) Air *pitoyable* : un air qui fait pitié, qui donne envie de plaindre.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Qu'est-ce que courir un risque ? (un danger). De quel danger s'agit-il dans la lecture ?

Pourquoi Marco est-il moins heureux de partir que Philou ?

Pourquoi Marco a-t-il peur que papa voie Chonchon ?

46. LES PETITS TRAITES SUR LE MUR

Nous sommes le 16 février. Le soir descend. Dehors, tombe une petite pluie fine et froide. Malgré cette pluie et ce froid, les déménageurs ont enlevé vestes et tricots. Six étages à monter et à descendre... et cela plus de vingt fois dans l'après-midi. Quel rude travail!

Enfin, le déménagement est presque terminé. Encore deux ou trois lourdes caisses à charger sur leurs fortes épaules nues et ils en auront terminé. Ce soir, ils se mettront en route. Ils rouleront ainsi toute la nuit et une grande partie de la journée du lendemain pour n'arriver à Marbroz que dans la soirée, avec leur grosse voiture jaune.

Ainsi vidé de tous ses meubles, l'appartement paraît beaucoup plus vaste. Il est beaucoup plus froid aussi... pas seulement parce que le fourneau ne le réchauffe plus, mais parce qu'il est devenu sans vie.

— Comme c'est triste, remarque Marco, on dirait que ce n'est plus notre maison.

— C'est vrai, mon petit Marco, ce n'est déjà plus « chez nous ».

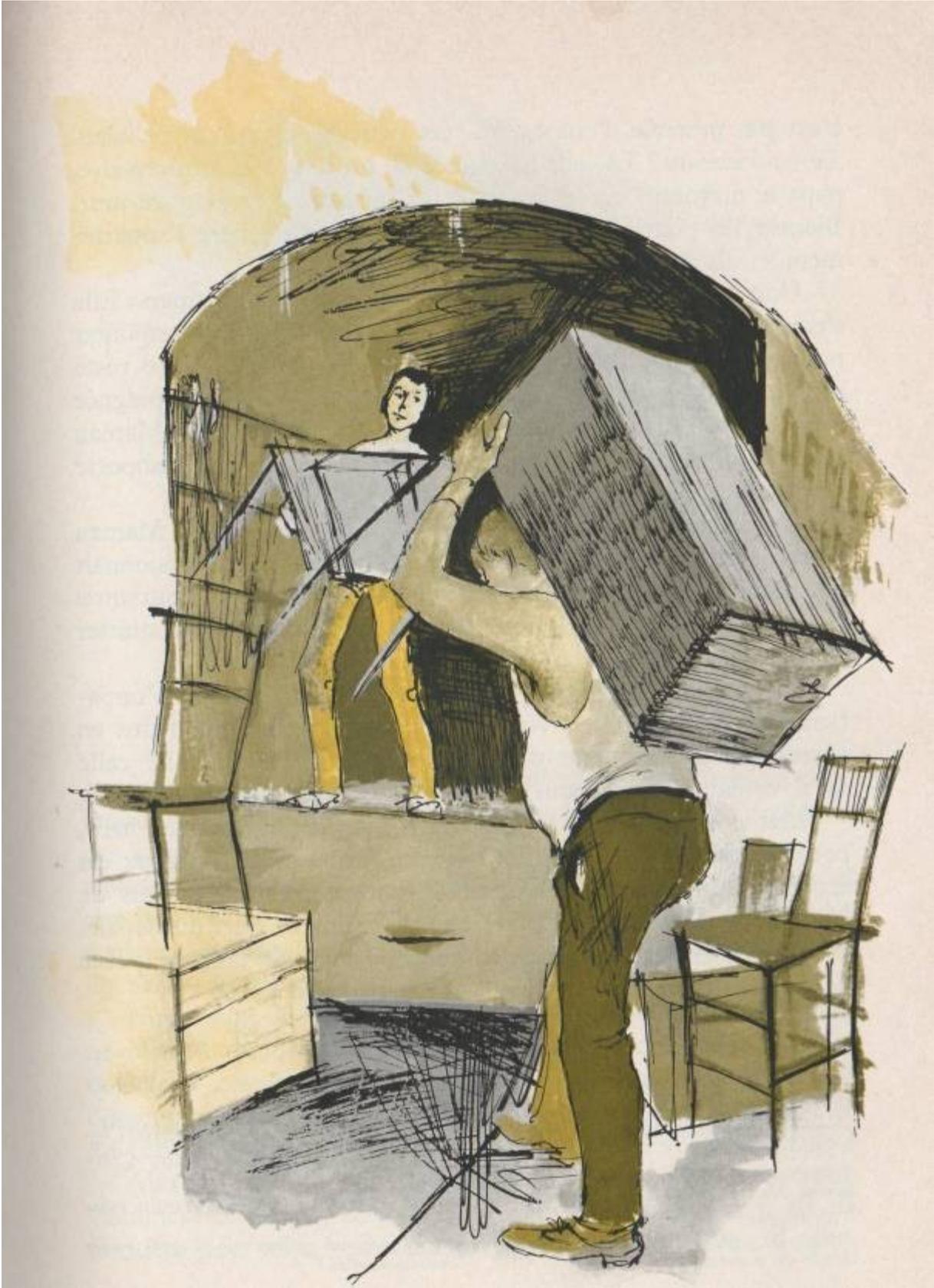
A part Philou qui trotte dans les pièces vides en criant pour entendre sa voix résonner contre les murs lisses, personne n'a le sourire. Certes, on est heureux de partir, mais on a vécu si longtemps dans cet appartement!

Maman passe une dernière inspection pour voir si vraiment on n'a rien oublié, comme si, dans un appartement complètement vide, on peut encore oublier quelque chose. Sans doute, est-ce plutôt pour jeter un dernier coup d'œil sur ces trois petites *pièces familières* (I).

Tout à coup, elle s'arrête près de la porte de la cuisine et fixe longuement le montant de bois.

— Qu'as-tu, maman? demande Marco.

— Rien, mon petit, voici simplement un souvenir qu'il



n'est pas possible d'emporter... ces petits traits au crayon bleu. Te souviens-tu? Là, chaque année, le jour de ton anniversaire, papa te mesurait, en te faisant tenir bien droit, le long du mur. Bientôt les plâtriers et les peintres viendront refaire l'appartement et ils effaceront ce dernier souvenir.

Une larme d'émotion glisse sur la joue de maman. Elle s'empresse de l'essuyer, car les déménageurs viennent de remonter pour charger les deux dernières caisses. C'est fini, il ne reste plus qu'à s'en aller. De sa main valide, papa saisit la poignée de la grosse valise brune, de l'autre la petite valise verte. Maman prend Philou dans ses bras et Marco, précieusement, emporte sa cage aux « mouettes ».

On descend l'escalier tant et tant de fois *escaladé* (2). Maman remet la clef de l'appartement. La concierge, qui impressionnait tant Marco quand il était petit, se montre presque souriante.

— Ah! soupire-t-elle, que je vous envie de pouvoir quitter Paris et d'aller vivre dans le calme!

On attend le taxi que papa a commandé. Maman s'impatiente un peu. Enfin, la voiture est là. Philou bat des mains en apercevant la casquette du chauffeur. Il n'a pas oublié celle qu'il voulait saisir le jour où on est allé voir papa à l'hôpital.

Marco se penche à la portière et lève le regard, très haut, pour apercevoir une dernière fois les fenêtres sans rideaux du sixième. Puis, aussitôt, il pense à Laurette. Elle a promis de venir avec sa maman lui faire ses adieux, sur le quai du départ. Pourvu qu'elle ne soit pas en retard. Il aurait tant de peine de ne pas la revoir. Tout son voyage en serait gâché.

LES MOTS DIFFICILES

(1) Pièces *familiales* : pièces que l'on connaît bien, où l'on a vécu en famille.

(2) *Escaladé* : escalader c'est monter comme sur une échelle. Ce mot est de la famille de « escaliers »

— AVONS-NOUS BIEN LO ET BIEN COMPRIS? —

Vous souvenez-vous du sens du mot : valide ?
Quel souvenir vous rappelle la petite verte ?
Pourquoi les pièces de l'appartement résonnent-elles ?



47. ADIEU PARIS

Quelle animation! L'immense hall de la gare fourmille de monde. L'affluence est d'ailleurs plus grande que d'ordinaire car c'est vendredi. Des milliers de Parisiens partent pour le week-end dans les neiges du Jura et des Alpes. On n'aperçoit que tenues de sports d'hiver, grosses chaussures à semelles épaisses, *sacs tyroliens* (i) qui font des bosses dans le dos, paires de skis sur les épaules.

Noyé dans la foule, le pauvre petit bonhomme de Philou ne sait où donner des yeux. Ces longues planches recourbées que tous ces gens promènent avec eux semblent beaucoup l'intriguer. Que peut-on bien faire avec ces planches?... peut-être du petit bois pour allumer le feu, comme il l'a vu faire à papa ?

Marco lui, ne pense qu'à Laurette. Il Ta cherchée partout. Comment la découvrir dans cette *cohue* ? (2) Il a bien envie de s'écarter pour aller à sa rencontre. Maman le rappelle à l'ordre.

— Ne t'éloigne pas, Marco, si tu te perdais, dans cette foule, tu ne te retrouverais plus.

— Ne t'éloigne pas, Marco, si tu te perdais, dans cette foule, tu ne te retrouverais plus.

Le moment est venu de passer sur le quai'. Là encore, que de monde! Heureusement, les places ont été louées, sans quoi on risquerait de passer toute la nuit, debout, dans le couloir du wagon. De longs trains attendent, bien alignés, comme pour une course.

— Voici le nôtre, dit papa.

C'est celui vers lequel presque tous les porteurs de skis se dirigent, car demain matin ce train s'arrêtera à Saint-Gervais, en Savoie, au pied même du mont Blanc.

— Suivez-moi et ne me perdez pas de vue, recommande papa qui a repris ses valises.

Sur le quai, on longe des wagons déjà pleins de monde. A chaque pas, Marco tourne la tête pour apercevoir Laurette. Embarrassé de sa cage, il se heurte à une grosse dame qui, au lieu de se fâcher, se contente de sourire. Plus loin, il tamponne un chariot à bagages et se fait injurier par un employé qui se moque de ses « rossignols ». Peu importe. Marco ne pense qu'à Laurette.

Enfin, papa a trouvé les places retenues. On s'installe. Marco se précipite à la fenêtre. Le train doit partir à 20 h 27 ; la grosse horloge ronde indique 20 h 12. Plus qu'un quart d'heure. Laurette avait pourtant bien dit : j'arriverai très tôt avant le départ de ton train.

Il se penche au dehors, fait de grands signes, au hasard, espérant reconnaître certain petit manteau bleu à col de fourrure. Plus que dix minutes!... plus que cinq!... plus que trois!...

— En voiture!... en voiture!... crient les employés. Marco est désespéré. Il va partir sans avoir revu Laurette.

Tout à coup, il pousse un cri de soulagement. Il vient de l'apercevoir. Elle arrive en courant, tirant, par k main, sa maman qui la suit à grand-peine. Elle est toute rouge, à bout de souffle.

— Oh! Marco, nous avons failli manquer ton départ. Ce n'est pas notre faute. Nous ne savions pas que ton train avait

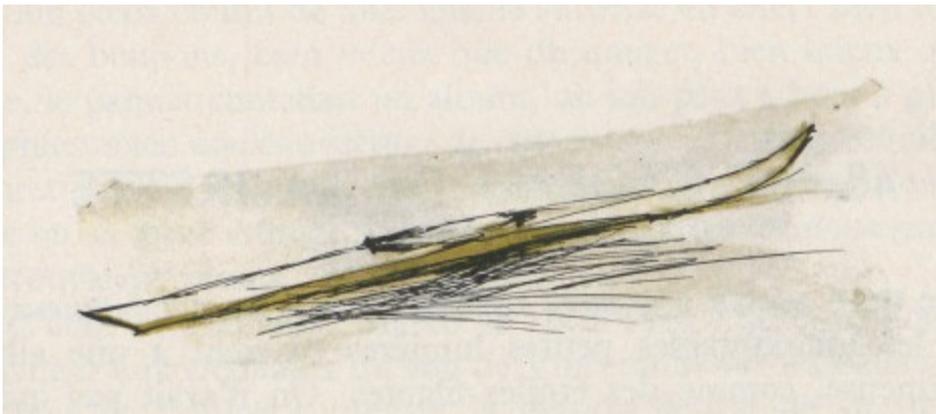
été *doublé* (3) aujourd'hui vendredi. Nous t'avons cherché partout sur l'autre quai.

Les deux enfants se regardent bouleversés, mais heureux de s'être quand même revus une dernière fois.

— En voiture! attention au départ, crie encore un employé. M^{me} Boissier n'a que le temps de soulever Laurette. Marco se penche pour embrasser sa petite camarade.

— Tiens, dit vivement Laurette en tendant un petit paquet, tu l'ouvriras tout à l'heure... quand tu m'auras quittée.

Un coup de sifflet, une petite secousse et le long train s'ébranle lentement. De toutes ses forces, Marco voudrait le retenir. Déjà le petit manteau bleu à col de fourrure *se fond* (4) dans la foule restée sur le quai. C'est fini. Adieu Paris!... Adieu Laurette. Non, pas adieu... au revoir.



LES MOTS DIFFICILES

(1) Sacs *tyroliens* : sacs qu'on porte au dos à l'aide de bretelles, et qu'on utilise particulièrement dans un pays appelé le Tyrol.

(2) Cohue : grande foule très serrée.

(3) *Doublé* : le train a été doublé, c'est-à-dire qu'il y a deux trains au lieu d'un pour la même destination.

(4) *Se fond* : le manteau de Laurette, vu de loin se confond avec les

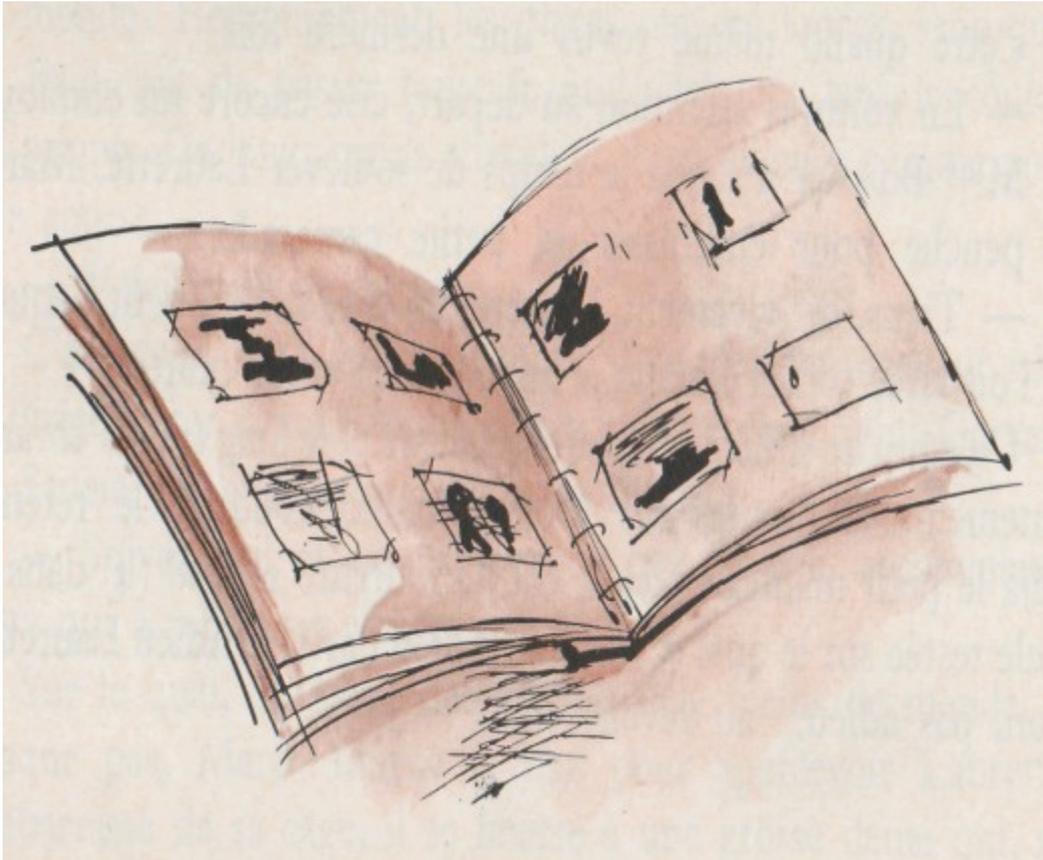
autres. Des teintes fondues sont des teintes mélangées.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Que signifie : Philou ne sait où donner des yeux ?

Pourquoi « rossignols » est-il entre guillemets ?

Prenez une carte et suivez le voyage de Marco..



48. LE CADEAU DE LAURETTE

Le train roulait à présent très vite, à travers une *banlieue* (i) dont les innombrables petites lumières fuyaient à une allure vertigineuse, comme des étoiles filantes. On n'avait pas quitté Paris depuis plus de dix minutes ; cependant, la grande ville semblait déjà très loin.

Le compartiment était plein. Des voyageurs avaient dû s'installer dans le couloir du wagon. Assis sur les genoux de maman, Philou dormait déjà, écrasé de fatigue, suçant son pouce. Papa lisait un journal, en attendant qu'on éteigne la lumière pour la nuit.

Marco, lui, pensait à Laurette. Il tenait encore intact, entre ses doigts, le petit paquet qu'elle lui avait tendu au dernier moment.

— Voyons, se disait-il, que peut-il bien contenir?... des bonbons? Non, les bonbons, ça remue, quand on secoue la boîte... Une boîte de nougat? Laurette sait que j'aime beaucoup le nougat... Non, pas du nougat non plus. Un livre? ce doit être un livre!

Le paquet avait, en effet, à peu près le *format* (2) d'un livre. Marco *brûlait* (3) de dénouer la ficelle. Cependant, il retardait cet instant le plus possible. C'est tellement agréable d'attendre une surprise!... Et puis, il faut le dire : Marco était gêné, à cause de ces gens inconnus qui découvrirait, en même temps que lui, le cadeau de Laurette. Une surprise, n'est-ce pas une sorte de secret?

Au bout d'un moment, cependant, il n'y tint plus. Il tâta encore une fois le précieux paquet pour essayer d'en percer le mystère puis, assuré que personne ne s'intéressait à ce qu'il faisait, enleva la ficelle.

Son cœur bondit de joie. Quelle surprise en effet! Bien mieux que des bonbons, bien mieux que du nougat, bien mieux qu'un livre, le paquet contenait un album, un joli petit album à photographies, avec une couverture de cuir rouge... Et dans cet album, Laurette avait soigneusement collé toutes les photos que son père ou sa mère avaient prises, et sur lesquelles les deux enfants se trouvaient réunis.

C'était merveilleux. Marco se revit avec Laurette, donnant à manger aux éléphants du zoo de Vincennes, sur les balançoires du bois de Boulogne, devant la maison fleurie de Bretteville, sur le balcon de l'appartement de Laurette, avec Fan-Fan entre eux. Elle avait certainement passé beaucoup de temps à rechercher ces souvenirs, à les coller. Elle avait même écrit, sous chaque photo, de sa petite écriture encore maladroite, l'endroit où elle avait été prise.

Rien ne pouvait causer autant de plaisir à Marco. Il n'était plus triste, non, plus du tout. Il n'avait pas quitté Laurette. Elle était assise à côté de lui. Tout à l'heure, elle allait s'endormir sur son épaule. Demain matin, ils découvrirait ensemble la



belle neige des Alpes. Non, il ne rêvait pas. C'était tout à fait comme si Laurette était là.

Quand il eut achevé l'album, il le rouvrit à la première page et recommença, avec Laurette, le beau voyage à travers les souvenirs. Ce voyage, il aurait bien passé toute la nuit à le refaire.

Hélas! à l'autre coin du compartiment, une vieille dame bâillait depuis longtemps, *ostensiblement* (4), pour bien montrer qu'elle avait sommeil. Tout à coup, comme si un ressort caché sous la banquette l'avait poussée, elle se leva. Elle tourna le bouton de la lumière et le compartiment fut plongé dans l'obscurité.

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Banlieue* : la banlieue est formée de toutes les petites villes ou les villages qui entourent une grande cité.

(2) *Format* : le paquet avait à peu près les dimensions d'un livre ; c'est-à-dire la même largeur, la même longueur, la même hauteur.

(3) *Marco brûlait* : Marco avait grande envie d'ouvrir le paquet. (Ce mot est au sens figuré.)

(4) *Ostensiblement* : la dame bâillait en se faisant bien voir, avec beaucoup de bruit, pour qu'on la remarque.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Que signifie : le paquet était encore intact ?
Pour quelles raisons Marco ne se décidait-il pas à ouvrir le paquet ?

49. INCIDENT DE VOYAGE

Que faire, alors, dans l'obscurité, sinon dormir ? Marco pose son précieux album sur ses genoux, cale sa tête contre le bras de papa et ferme les yeux. Il s'assoupit. Mais le compartiment est *surchauffé* (1). Cette chaleur lourde *l'incommode* (2). Il n'est pas facile, non plus, de dormir assis. Des fourmis courent dans sa jambe droite, dans sa jambe gauche, partout. A chaque instant, il change de position.

— Dors, mon petit Marco, répète maman à voix basse, notre voyage est encore très long, demain tu seras fatigué.

Finalement, il se recroqueville sur la banquette, comme un petit chat, en rond, sur une chaise. Il finit par s'endormir ; pas pour très longtemps. Quand Marco s'éveille, le train roule toujours et il n'est pas encore minuit.

— Dors, murmure encore maman.

Mais Marco éprouve à présent une étrange douleur au creux de l'estomac. Le soir, on n'a pris qu'un léger repas froid dans l'appartement vide. La cuisse de poulet qu'il a mangée est déjà loin.

— Maman, j'ai bien faim!

Pour ne pas déranger Philou qui dort toujours sur ses genoux, maman demande à papa de prendre, dans le filet à bagages, la petite valise verte qui contient les provisions de route. Marco mange d'un terrible appétit, comme s'il était à jeun depuis huit jours... Mais la chaleur du compartiment lui a aussi desséché la gorge. Il réclame à boire et vide la moitié d'une bouteille d'eau minérale.

Rassasié, il vient de se réinstaller sur la banquette quand il pense, avec raison, que pour dormir longtemps, sans se déranger, il serait prudent de prendre certaine petite précaution. Toujours à cause de Philou, maman ne peut se déranger pour l'accompagner aux toilettes.

— Bah! dit papa, il est assez grand pour y aller seul.



Marco ne demande pas mieux, au contraire. Il sait où se trouvent les lavabos, au bout du wagon. Pour être sûr, au retour, de retrouver le compartiment, il prend comme point de repère le *chasseur alpin* (3) qui sommeille, dans le couloir, assis sur sa valise.

Il arrive donc au bout du wagon. Les toilettes sont occupées. Un monsieur complaisant lui montre qu'il n'a qu'à traverser le soufflet de cuir reliant le wagon au suivant et qu'il trouvera là d'autres toilettes. Le monsieur a raison : ces autres toilettes sont libres.

Quelques instants plus tard, Marco sort ; de loin il aperçoit le soldat, le chasseur alpin. Sur le coup, il éprouve bien un vague doute, mais, la nuit, les idées ne sont jamais très claires. Il oublie qu'il n'est plus dans son wagon et s'avance, dans le couloir. Hélas ! rien ne ressemble plus à un soldat qu'un autre soldat. Il pousse une porte ; ce

n'est pas celle de son compartiment. Il en pousse une autre, ce n'est pas là non plus. Il commence à s'inquiéter. Il s'aperçoit qu'il s'est trompé de soldat et veut revenir sur ses pas. Mais il a complètement perdu le sens de l'orientation et part dans la mauvaise direction. Complètement affolé, cette fois, il traverse un wagon, puis un autre encore, avant de se heurter à un contrôleur.

— Qui cherches-tu, mon petit bonhomme?

— Perdu!... je me suis perdu!

Le contrôleur sourit, lui tapote la joue.

— Ne pleure pas, mon petit lapin, ce n'est pas grave. Nous allons tout de suite retrouver tes parents.

En effet, au même moment on entend appeler, au bout du couloir:

— Marco! Marco!...

C'est papa. Depuis dix minutes, il court dans le train, à la recherche de son fils. Il est encore plus angoissé que lui. Marco lâche la main du contrôleur et se précipite vers lui. Une autre fois, il se méfierait de la ressemblance des chasseurs alpins.

----- LES MOTS DIFFICILES

- (1) *Surchauffé* : trop chauffé.
(2) Cette *chaleur l'incommode* : le rend malade, le gêne.
(3) Chasseur *alpin* : soldat de montagne dont l'uniforme est bleu foncé et qui porte en général un large béret.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Nous avons déjà vu les mots : s'assoupir, recroquevillé, rassasié. Que signifient-ils ?

Que signifie : se réinstaller. (Pensez à : refaire, reprendre, recommencer.)

Avez-vous vu ces soufflets de cuir, dans les trains ? Pourquoi leur a-t-on donné le nom de soufflets ?

Pourquoi papa est-il plus angoissé que Marco ? Qu'a-t-il pu penser en ne voyant pas Marco revenir ?



50. LA NEIGE

Malgré cet incident, Marco a passé une bonne nuit. Il a rêvé de neige. Il voyait de la neige partout, il se roulait dedans, c'était grisant.

Quand il s'éveille, il s'aperçoit que le jour est levé. Il bondit à la portière. Sa *déception* (i) est brutale, cruelle. Pas la moindre trace de neige! Pas la moindre montagne! Le train roule dans un brouillard gris qui emplit le fond d'une vallée.

— Ce n'est donc pas encore la Savoie ? soupire-t-il tristement.

— Mais si, mon petit, nous sommes même presque arrivés. Il est temps de te préparer, dans quelques instants nous serons à Cluses. Mets ton manteau et occupe-toi de tes oiseaux.

Marco se prépare ; maman remet à Philou son manteau ; papa descend les valises du filet à bagages. Encore quelques minutes et le train ralentit puis s'arrête.

— Cluses! crie un employé.

Marco, le premier, saute sur le quai. Il cherche partout la neige, se demande si on ne l'a pas trompé. N'y aurait-il pas plus de neige en Savoie qu'à Clichy?... Mais alors que viennent faire là tous ces gens qui descendent du train avec leurs skis?... Est-ce que, par hasard, le train se serait trompé de chemin? Cela arrive peut-être. Vraiment, pour Marco, la déception est grande.

— Hâtons-nous d'aller prendre l'autobus, si nous voulons avoir des places assises, dit papa.

Un gros car bleu attend devant la gare. Le chauffeur, grimpé sur son toit, range des bagages et des fagots de skis. Papa lui tend ses valises. Le chauffeur fait signe à Marco de lui donner sa cage.

— Oh! non, m'sieur, proteste Marco, mes mouettes auraient trop froid là-haut, laissez-les moi.

Le chauffeur sourit et n'insiste pas.

On s'installe dans la grosse voiture, moins confortable et surtout plus froide que le train. Le front collé contre la vitre glacée, Marco cherche toujours la neige, en vain. On ne distingue d'ailleurs pour ainsi dire rien. On roule ainsi pendant une bonne heure qui paraît à Marco interminable. Puis on s'arrête dans un gros village, sans neige lui aussi. Là, on doit changer de car, monter dans celui qui conduit jusqu'à Marbroz.

Heureusement, l'attente n'est pas longue. Le nouvel autobus démarre presque aussitôt. Alors, à nouveau, Marco cherche la neige. On ne voit toujours rien que des squelettes d'arbres qui passent lentement, comme des ombres, car la route monte une côte très raide et le car s'essouffle.

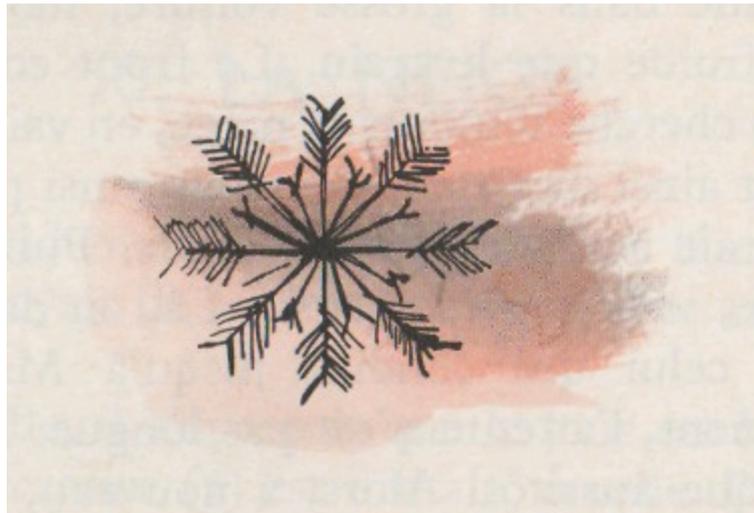
— Non, se dit encore Marco en secouant la tête et en pensant aux belles photos du magasin de Clichy ou du métro, il n'y a pas de neige en Savoie, ces images ont menti. Mais tout à coup, il pointe un doigt vers la vitre. Sur le bas-côté de la route, il vient d'apercevoir une petite plaque blanche... puis une autre... et une troisième, un peu plus large. Bientôt, toutes les plaques se rejoignent pour ne former qu'un seul tapis blanc.

— La neige!... La neige!...

Et le car grimpe toujours la rude côte en ronflant très fort. De mètre en mètre, la neige s'épaissit. Bientôt, elle forme, de chaque côté de la route, une véritable muraille blanche. Mais ce n'est rien encore. Un spectacle autrement merveilleux attend Marco.

Subitement, comme s'il sortait des profondeurs d'une cave, l'autobus vient de crever le plafond du brouillard. Un soleil aveuglant, mille fois plus lumineux que celui de Clichy, éclate sur un *décor fantastique* (2) de montagnes étincelantes, se découpant sur un ciel d'un bleu merveilleux. Marco est fou de joie. C'est encore plus beau que ce qu'il a jamais imaginé. Debout, sur la banquette, il pousse des hurlements de joie.

— La neige!... La vraie neige!...



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Déception brutale et cruelle* : la déception est brutale parce qu'elle arrive tout d'un coup. Elle est cruelle parce que Marco était surtout heureux de partir, à cause de la neige et qu'il s'en était fait, d'avance, une très grande joie.

(2) *Décor fantastique* : décor qui ne paraît pas vrai, tant il est extraordinaire. Dans le mot fantastique on trouve le mot : fantaisie.

AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pour quelles raisons n'est-il pas étonnant que Marco n'aperçoive pas de neige en descendant du train ?

Pourquoi n'aperçoit-il pas non plus les montagnes, bien qu'on soit en Savoie ?

Pourquoi dit-on, dans la lecture : des fagots de skis ?

51. UN VILLAGE TOUT BLANC

Marbroz !...Marco aperçut le nom du village, en grosses lettres blanches sur le fond bleu sombre d'un panneau émaillé... Presque aussitôt, il découvrit les maisons, et le clocher entre deux forêts de sapins givrés comme des arbres de Noël.

Encore quelques tours de roues et le car s'arrêta sur la place du village. Depuis une demi-heure, Marco trépignait d'impatience de toucher la neige. A peine descendu à terre, il déposa sa cage et se précipita sur la première nappe de neige qu'il rencontra. Il y planta ses doigts, ses mains, ses bras, jusqu'à l'épaule, puis se roula dedans, comme il l'avait fait en rêve, dans le train. Papa, dont il craignait pourtant les gronderies, eut toutes les peines du monde à l'arracher à ce paradis blanc. La neige l'attirait irrésistiblement comme le miel attire les mouches.

Il secoua, à regret, les paillettes scintillantes accrochées à son manteau et reprit sa cage. La maison de la tante Marguerite était à deux pas de la place. C'était un très vieux chalet, si vieux que le temps avait bruni ses poutres de bois qui paraissaient noires sous l'immense chapeau blanc recouvrant le toit.

La tante Marguerite, désolée de n'avoir pu aller jusque sur la place, attendait les arrivants sur le seuil de sa petite boutique. Elle s'appuyait sur deux cannes, à cause des *rhumatismes* (i) qui la rendaient presque *impotente* (2). Son visage était très ridé, brûlé par le soleil, mais elle souriait, heureuse.

— Ah! avec quelle impatience je vous attendais! Soyez les bienvenus! Entrez dans ma vieille maison qui est à présent la vôtre.



Malgré sa difficulté à se déplacer, elle avait préparé un véritable festin dans la cuisine qui faisait suite à la boutique.

— Mes pauvres enfants ! s'écria-t-elle, vous devez tous mourir de fatigue, de froid et de faim!

Un grand feu de bois brûlait dans la cheminée. Il dégageait une bonne odeur de résine et de cendre chaude. Philou battit des mains en regardant les hautes flammes lécher le fond de la cheminée.

Marco, lui, n'avait ni froid, ni faim. On l'avait arraché à la neige, il ne pensait qu'à la retrouver. Il regardait sans cesse par la fenêtre, comme s'il avait peur que le soleil la fasse fondre et qu'il n'ait pas le temps d'en profiter. Le repas à peine achevé, il demanda à sortir. Maman le gronda pour son impolitesse ; la vieille tante Marguerite prit sa défense.

— Non, ne le retenez pas. Je connais les enfants. Tous ceux qui arrivent ici pour la première fois font de même. La neige les *ensorcelle* (3).

Puis, se tournant vers Marco en souriant :

— Va, mon petit. Au moins, à Marbroz, tu ne cours guère le danger de te faire écraser par une auto... et tu ne risques pas de te perdre.

Marco embrassa la tante Marguerite qui, dès la première heure, se montrait si gentille avec lui, puis il bondit hors de la maison et se retrouva dans l'éclatante lumière du village blanc.

LES MOTS DIFFICILES

(1) Rhumatismes : maladie fréquente chez les vieilles gens, les rhumatismes rendent les muscles douloureux et les mouvements des membres difficiles.

(2) *Impotente* : qui ne peut pas bouger ou qui se déplace très difficilement.

(3) *La neige les ensorcelle* : la neige les attire d'une telle façon qu'ils ne savent pas y résister, comme si on leur avait jeté un sort.

AVONS NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Comment sont les sapins givrés ? Qu'est-ce que le givre ?

Pourquoi dit-on : un paradis blanc ?

Quelle différence existe-t-il entre un repas et un festin ?

Pourquoi Marco est-il si impatient de quitter la table ?

Pourquoi la tante Marguerite dit-elle que Marco ne risque pas de se perdre ?



52. UNE ÉCOLE PAS COMME LES AUTRES

A peine dehors, Marco s'arrête à nouveau, *fasciné* (1), par le *tableau féerique* (2). Ah! papa avait raison de répéter que la Savoie est encore plus belle en hiver. Ce petit village de Marbroz ne semble pas réel. On le dirait sorti d'une vitrine de jouets de Noël.

Marco recommence de pétrir la neige. Ses mains deviennent brûlantes de froid, rouges comme des écrevisses. Alors, il les fourre dans ses poches et entreprend d'explorer le village qui sera désormais le sien. Tout est nouveau, tout est magnifique. Au bord des toits blancs, pendent de longues aiguilles de glace qui brillent au soleil comme du cristal. Plus loin, il tombe en admiration devant un cheval qui tire, non une charrette mais un long traîneau. Ce qui l'impressionne encore plus que la blancheur

du décor, c'est le silence. Les voix des passants, les grelots, le pas des chevaux, la cloche de l'église font si peu de bruit qu'on les entend à peine. Quelle différence avec les bruits de Clichy!...

De maison en maison, il a vite fait le tour de Marbroz. Mon Dieu! que ce village est petit! On arrive tout de suite dans les champs de neige.

Soudain, au bout du village, il s'arrête. Il vient d'entendre le petit *son aigrelet* (3) d'une cloche suivi, aussitôt, de piaillements d'enfants. Il se retourne.

— Oh! l'école...

C'est l'heure de la récréation. Marco n'avait pas encore pensé à l'école. Comment l'aurait-il d'ailleurs reconnue? Elle ne ressemble pas à celle de Clichy. Oh! non, pas du tout. C'est un grand chalet, tout neuf, avec un haut toit blanc de neige. Mais où est la cour?

A sa grande surprise, il voit les petits écoliers s'éparpiller autour du chalet en toute liberté, sans murs pour les enfermer. Ah! ils ont de la chance les écoliers de Marbroz!... Et comme c'est curieux! filles et garçons sont mêlés, grands et petits, tous ensemble. On distingue d'ailleurs à peine les filles des garçons. Presque toutes portent des pantalons de ski et de grosses chaussures.

A peine sortis, les enfants ont commencé leurs jeux. La place ne manque pas, comme à Clichy. Certains jouent au traîneau, d'autres se lancent des boules de neige, d'autres encore glissent sur un pan de glace, à l'ombre de l'école.

Marco ne peut résister ; il s'approche. Aussitôt deux gamins s'avancent vers lui :

— Va jouer plus loin! tu n'es pas de Marbroz ; ici, c'est l'école.

Surpris, il recule puis se reprend. Il explique aux gamins qu'il est venu à Marbroz pour habiter chez sa tante Marguerite, et qu'il entrera à l'école bientôt.

Du coup, le visage des gamins s'illumine.

— Un nouveau ! s'écrient-ils, c'est un nouveau !



Les autres accourent. Des mains se tendent. Marco est aussitôt adopté, entraîné dans la ronde des jeux. Il se sent tout de suite dans son milieu. Il s'y trouve même si bien qu'à l'heure de la rentrée en classe, il vient se mettre sur les rangs, avec les autres, tout naturellement. Mais le maître a aperçu cette tête nouvelle. Il s'approche de lui.

— Qui es-tu, mon petit bonhomme ? Que viens-tu faire ici ?
Fièrement, Marco redresse la tête.

— Je m'appelle Marco Avonnaz, à présent, j'habite à Marbroz, je voudrais entrer à l'école.

Le maître sourit. Il a toutes les peines du monde à faire comprendre à Marco qu'il devra revenir, avec son père, pour être inscrit sur les registres.



« Dommage, pense Marco, un peu déçu, je serais bien resté. » Et pour oublier sa déception, il choisit le plus beau tas de neige et se roule dedans.

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Fasciné* : la neige attire fortement Marco, il ne peut s'en détacher.

(2) *Tableau féerique* : le décor est si beau qu'on le dirait peint par une fée.

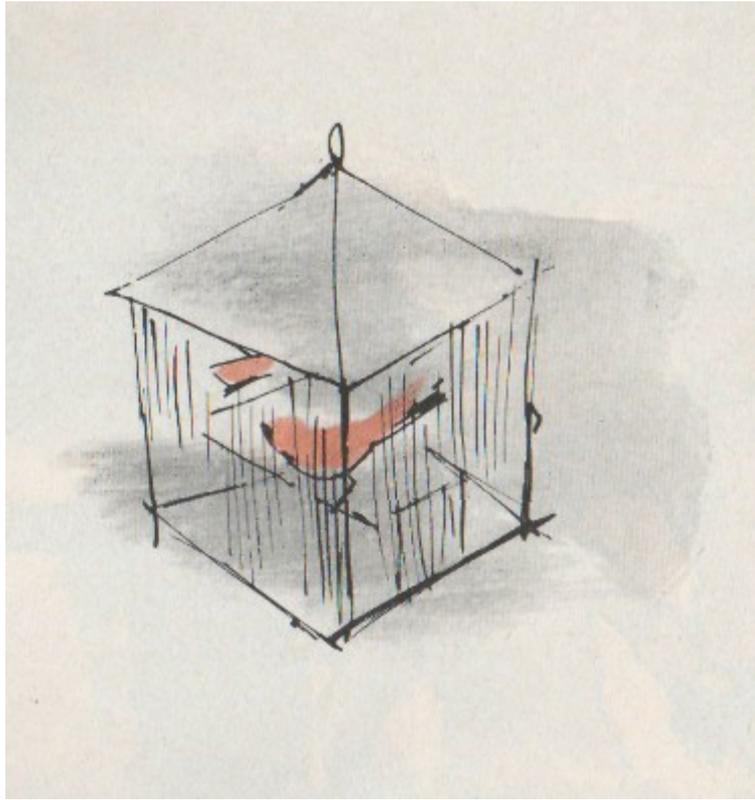
(3) Son *aigret* : la cloche de l'école est petite, elle a un son faible et aigu qui agace les oreilles, comme le vinaigre pique la langue.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi dit-on que les mains de Marco sont brûlantes de froid ? Le froid est-il brûlant ?

Que signifie : Marco est adopté par les autres enfants ?

Quelles différences trouvez-vous entre l'école de Clichy et celle de Marbrez ?



53. LA LETTRE A LAURETTE

Chère Laurette,

« Je suis à Marbroz depuis six jours déjà. Nous avons fait un bon voyage. Nous sommes arrivés le samedi à midi. Il y avait tant de neige que je n'en croyais pas mes yeux. La voiture de déménagement n'est arrivée que le soir, très tard. Les déménageurs ont seulement sorti les matelas pour que nous ne couchions pas sur le plancher. C'était très amusant de dormir presque par terre.

« A présent, nous sommes installés. Philou dort dans ma chambre parce que les pièces sont petites. On n'a pas pu mettre son lit dans celle de papa et maman. Heureusement, il dort bien ; il ne m'éveille pas souvent, la nuit.

« Papa est content à Marbroz. Je ne le reconnais plus. Il chante

toute la journée. Il ne s'inquiète presque plus de ses doigts raides. Il dit qu'il finira bien par s'y habituer et que cela ne l'empêchera pas de travailler. La tante Marguerite est très gentille. Maman trouve qu'elle *câlîne* (i) trop Philou et qu'elle en fera un enfant gâté.

« L'épicerie n'est pas très grande, elle est un peu sombre. (C'est là que je t'écris en ce moment, sur un coin du comptoir.) Papa a entrepris de la remettre en ordre. A cause de ses rhumatismes, la tante Marguerite ne pouvait plus s'en occuper. J'aide papa à ce travail. C'est très amusant de ranger les boîtes de petits pois en *pyramides* (2) ou de faire des constructions avec celles de sardines. Tante Marguerite dit toujours, en riant, que je suis un petit artiste et que, grâce à moi, nous vendrons deux fois plus de marchandises.

« Depuis lundi, je vais en classe. L'école est un grand chalet tout neuf, avec des volets rouges. On ne dirait pas du tout une école. Les garçons et les filles sont ensemble. Il n'y a pas de murs autour de la cour. Les élèves qui n'habitent pas dans le village arrivent sur leurs skis, jusque devant la porte. Il n'y a que deux classes, celle des grands et celle des petits. Pour commencer, on m'a mis dans la petite mais la maîtresse, M^{me} Baud, m'a dit que si je travaille bien, je passerai peut-être dans celle de M. Baud qui est son mari. Tu vois, Laurette, si tu venais à Marbroz, nous serions ensemble, dans la même classe, peut-être au même pupitre.

« Mes nouveaux camarades sont gentils. Les premiers jours, ils se sont un peu moqués de moi, en m'appelant Visage-Pâle... parce que je n'avais pas le teint bronzé. Alors je suis resté au soleil tout un après-midi, pour devenir comme eux. Le lendemain ma figure me brûlait comme si j'étais tombé dans le feu et ma peau s'en allait par petits morceaux. J'avais très mal, mais je n'ai pas pleuré.

« Je me plais à Marbroz ; je m'y plairais encore bien plus, Laurette, si tu étais là. Je pense souvent à toi. J'ai posé le joli album que tu m'as donné sur une étagère, près de mon lit ;

le soir, avant de m'endormir, je regarde les photos. Je vais compter les semaines avant les grandes vacances. En attendant, je te promets de t'écrire souvent. Caresse Fan-Fan pour moi. Je t'embrasse bien fort.

MARCO. »

« J'ai oublié de te dire que Martin et Martine, eux aussi, ont fait bon voyage. Ils ont même chanté, dans le train, parce qu'il y faisait très chaud et qu'ils se trouvaient bien. Dans la journée, j'accroche leur cage en plein soleil mais, le soir, il ne faut pas oublier de la rentrer, à cause du froid. Toutes les nuits, il gèle très fort. »

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Câlîne* : la tante Marguerite caresse souvent Philou. On pourrait dire aussi qu'elle le cajole.
(2) *Pyramide* : construction qui a la forme d'un carré ou d'un rectangle à la base, et se termine en pointe.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Qu'est-ce qu'un enfant gâté ? Que faut-il faire pour ne pas « gâter » un enfant ?
Pourquoi la boutique de tante Marguerite est-elle en désordre ?
Pourquoi Marco avait-il le teint plus clair que les enfants de Marbroz ?



54. A CAUSE D'UN PETIT MENSONGE

En arrivant à l'école de Marbroz, Marco n'avait pu *dissimuler* (1) son teint pâlot de petit *citadin* (2)... mais il avait caché autre chose.

Tous les enfants de Marbroz, même les plus petits, savaient se tenir sur des skis. Glisser sur ces longues planches étroites et recourbées, leur paraissait aussi naturel que de marcher ou de courir. Dès le premier jour, les camarades de Marco lui avaient demandé s'il savait « chausser » des skis, comme on dit dans les pays de neige.

— Bien sûr, avait répondu Marco, pour ne pas paraître anormal ; d'abord je ne suis pas parisien ; je suis savoyard, comme vous.

Quelle réponse imprudente ! Il ne se doutait pas des conséquences de ce petit mensonge.

Un mardi, en effet, M. Baud, le maître de la grande classe annonça qu'il organisait, le lendemain mercredi, un petit concours de skis. Tout le monde, même les petits, pouvait y participer. Cette sortie aurait lieu dans le champ des Plagnettes, au-dessus de Marbroz.

— Tu viendras aussi, Marco, fit le grand Payot, le meilleur skieur de toute l'école, que ses camarades admiraient parce qu'il avait gagné une vraie course, le mois précédent. Marco rougit.

— C'est que... que je n'ai pas de skis.

— Ça ne fait rien, on t'en prêtera ; on s'amusera bien ; on verra comment tu te tiens sur tes planches.

Marco était pris à son propre piège. Il promit de se rendre, le lendemain, au champ des Plagnettes... tout en souhaitant, très fort, qu'il fasse mauvais temps et que la sortie n'ait pas lieu.

Hélas, le lendemain, après deux jours de temps gris, un soleil magnifique illuminait la neige. Que faire? Monter au champ des Plagnettes, avouer qu'il avait menti? Non, ce n'était pas possible. Il resta donc à la maison, prêt à se cacher si un camarade venait, par hasard, le chercher.

Mais le lendemain matin, au moment de partir pour l'école, il se retrouva dans l'embarras. Comment expliquer son absence? Les autres ne se douteraient-ils pas de quelque chose? L'idée lui vint de paraître enrhumé... et pour bien le montrer, il se passa autour du cou, son gros cache-nez de laine bleue.

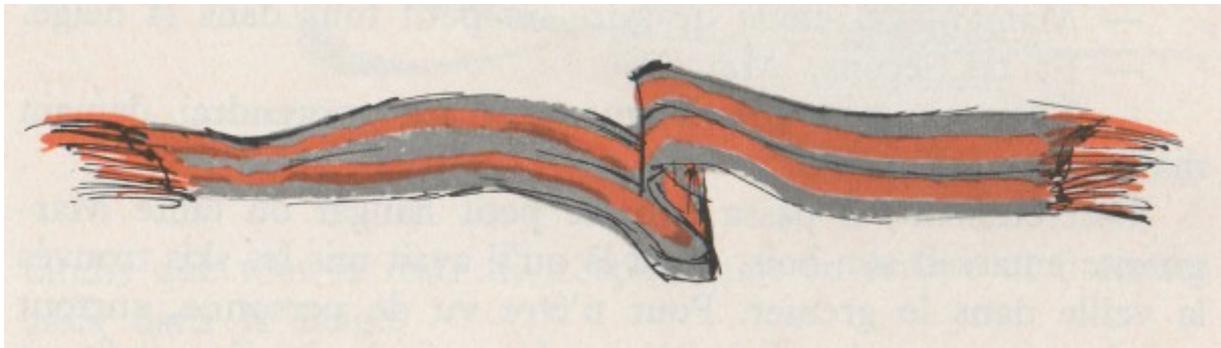
Cela parut un peu étrange à maman. D'ordinaire, Marco ne prenait pas tant de précautions pour sa santé. Cependant, elle ne posa aucune question et Marco partit, soulagé de n'avoir pas d'explications à donner.

Il arriva donc à l'école, *emmitouflé* (3) jusqu'aux yeux. Il raconta à ses camarades qu'il avait pris froid et n'avait pu venir au champ des Plagnettes. Personne ne devina sa petite ruse. Il en fut quitte pour se promener, toute la journée, avec son gros cache-nez qui l'étouffait.

Ce cache-nez l'avait sauvé, mais certainement, avant la

fonte des neiges, le maître organiserait encore quelques sorties. La ruse ne réussirait pas deux fois.

Alors, Marco prit une grande résolution. En cachette, il apprendrait à faire du ski. Le soir même, il monta dans le grenier de tante Marguerite, un immense grenier où elle n'allait plus jamais, plein de toiles d'araignées et de souris. Il y découvrit deux vieilles paires de skis, pleines de poussières, mais en bon état. L'une d'elles était à peu près à sa taille. Il décida de faire ses premiers essais le lendemain, après la classe. Que diable! ce ne devait pas être si difficile!...



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Dissimuler* : cacher, mentir pour cacher la vérité.

(2) *Citadin* : celui qui habite une cité, c'est-à-dire une ville. Le contraire est campagnard.

(3) *Emmitouflé* : bien enveloppé dans des vêtements, pour avoir chaud.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pâlot signifie : un peu pâle. Que veulent dire ces mots : vieillot, maigriot, petiot ?

A cause d'un premier mensonge, Marco a dû en faire un autre ; lequel ?

Pourquoi Marco n'osait-il pas avouer qu'il ne savait pas faire du ski ?

55. LES JAMBES EN L'AIR

Le lendemain, samedi, après la classe du soir, Marco rentra chez lui sans s'attarder dans le village en compagnie de ses nouveaux camarades. Il goûta rapidement et dit :

— Maman, j'ai envie de faire un petit tour dans la neige.

— Et tes leçons, Marco?

— Elles ne sont pas longues ; je les apprendrai demain matin, dans mon lit.

Discrètement, il passa dans le petit hangar où tante Marguerite entassait son bois. C'est là qu'il avait mis les skis trouvés la veille dans le grenier. Pour n'être vu de personne, surtout pas de ses camarades, il sortit par la porte de derrière et fit un grand détour, loin du télésiège où il y avait toujours du monde, surtout le samedi soir. Skis et bâtons sur l'épaule, il s'éloigna rapidement, grimpa jusqu'à la lisière d'une forêt de sapins. Là, personne ne le verrait ; du moins, si on l'apercevait, de loin on ne pourrait pas le reconnaître.

Il trouva bien la pente du champ un peu raide pour un premier essai. Bah! on ne se fait jamais très mal en tombant dans la neige, surtout qu'en cet endroit la couche était épaisse. Il entreprit donc de chausser ses skis. Ce n'était pas facile. Il s'embrouilla deux ou trois fois dans les courroies. Enfin, tant bien que mal, il *assura ses patins* (I). Il était prêt.

Hélas! à peine redressé, il sentit ses jambes partir en avant



tandis que tout le reste du corps restait en arrière et il tomba assis dans la neige.

« Ce n'est rien, se dit Marco, la pente est un peu trop forte ; allons plus loin. »

Il voulut gagner l'autre bout du champ en conservant les skis aux pieds. Il avait eu tant de peine à les attacher! Pauvre Marco! tantôt ces diables de longues planches se croisaient, tantôt elles s'écartaient, tantôt c'étaient les bâtons qui se mettaient dans ses jambes. En moins de cent mètres il tomba plus de dix fois.

Enfin, il trouva un endroit *propice* (2) où la pente était plus douce. Il se mit avec précaution en position de descente, bien appuyé sur ses bâtons, le corps penché en avant, comme il l'avait vu faire aux vrais skieurs. Ainsi, il ne risquerait plus de tomber sur le derrière.

Il parcourut ainsi trois mètres, peut-être quatre, mais pas davantage. En l'espace d'une seconde il se retrouva les jambes en l'air, les skis en croix, se demandant bien ce qui lui était arrivé. Courageusement, il recommença... et chaque fois, il alla mordre la neige. Il en pleurait de rage mais ne voulait pas s'avouer vaincu.

Enfin, au bout d'une demi-heure, suant, soufflant, couvert de neige, il crut avoir trouvé le secret du ski. Emporté par la vitesse, il allait enfin pouvoir atteindre le bas du champ. Il s'apprêtait déjà à pousser un cri de victoire quand, brutalement, il perdit l'équilibre. Pendant quelques instants, un des skis battit l'air, désespérément... et ce fut la chute, une chute terrible. Marco roula deux ou trois fois sur lui-même dans une gerbe d'éclaboussures de neige, puis se retrouva à plat ventre, les skis continuant seuls de dévaler la pente.

Etourdi par la chute, il ne sut plus où il était ; mais tout à coup, il entendit un grand rire, près de lui. Il releva la tête. Malheur! c'était Payot, le grand Payot, le champion de ski de l'école...

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Il assura ses patins* : assurer c'est rendre sûr. Il fixa solidement ses patins.

(2) *Endroit propice* : un endroit qui convient bien à ce que l'on veut faire. Un temps propice pour la promenade est un beau temps.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi Marco est-il sorti discrètement de chez lui ?

Qu'est-ce que la lisière de la forêt ?

Pourquoi Marco est-il ennuyé d'avoir été vu, surtout par Payot ?



56. LE GRAND PAYOT

Oui, c'était lui, le grand Payot, celui devant qui Marco s'était vanté de savoir faire du ski! Marco avait été bien *mal inspiré* (i) en venant faire ses essais dans ce champ qu'il croyait loin de tout. Payot habitait tout près de là, dans une ferme cachée par les arbres. Après s'être attardé dans le village, il revenait tranquillement chez lui, à skis, avec un gros pain en couronne qu'il portait à son cou, comme une bouée.

— Ohé! Marco! que fais-tu les pattes en l'air?... Tu cherches quelque chose?

S'il avait pu, Marco se serait enfoui à dix pieds sous la neige. Ainsi Payot l'avait vu tomber, Payot savait qu'il avait menti. Payot allait raconter cela lundi, à l'école. C'était épouvantable.

Essayant de se ressaisir, Marco se força à rire, disant qu'il avait heurté une bosse ; mais Payot, certainement, l'observait depuis un moment. Alors, courageusement (car il fallait vraiment beaucoup de courage) il avoua la vérité :

— Tu sais, l'autre jour, je t'ai menti. Je n'ai jamais fait de ski. C'est pour cela que je ne suis pas allé, jeudi, au champ des Plagnettes.

Au grand étonnement de Marco, son camarade qui n'était peut-être pas beaucoup plus vieux que lui mais le dépassait de toute la tête, n'eut pas l'air de se moquer de lui.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt? fit-il simplement. Sur quoi, il descendit jusqu'au bas de la pente ramasser

les skis égarés pour les rapporter au naufragé toujours assis dans la neige, et qui se frottait les côtes.

— C'est sur des planches comme celles-là que tu voulais faire ton apprentissage ? fit Payot en riant... tu ne vois pas qu'elles sont tordues comme des *douves* (2) de tonneau et que le système de fixation date au moins de Vercingétorix ! Et puis elles sont trop grandes pour toi. Où as-tu déniché ça?

— Dans le grenier de ma tante.

— Tiens! si tu veux essayer, prends les miennes. Marco se demanda si son camarade ne plaisantait pas. Non,

le grand Payot était sérieux. Il posa son pain en couronne sur la neige, et défit prestement ses propres skis.

— Attends, je vais te montrer comment on les attache... Je parie que tu as tout de suite voulu essayer de descendre la pente.

— Oui, fit Marco, *Voir penaud* (3), je croyais que c'était facile.

— Si tu veux, je vais te montrer. Il faut d'abord apprendre à marcher. Et quand tu sauras marcher, je t'apprendrai à faire le chasse-neige, en mettant les skis en pointe.

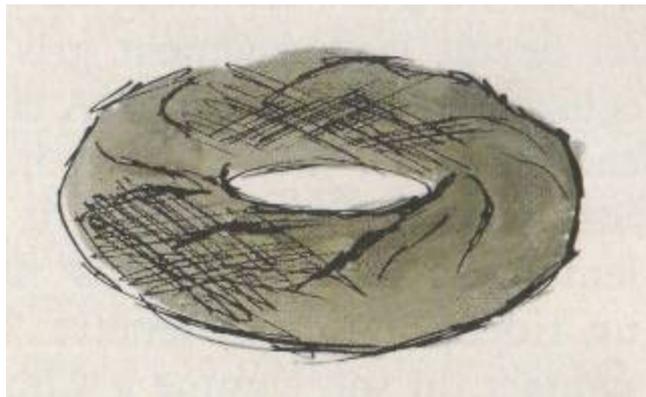
Marco s'exécuta. Pendant une demi-heure, le grand Payot s'évertua à lui apprendre les premiers *rudiments* (4) de cet art merveilleux qu'est le ski. Au bout de cette demi-heure, Marco

était encore tombé une bonne dizaine de fois, mais il avait appris à tomber et Payot affirma qu'il tombait bien, ce qui était déjà un résultat.

— Ça suffit pour aujourd'hui, déclara alors Payot en reprenant ses skis et en repassant la couronne de pain à son cou. Si tu veux, tu reviendras demain, et je t'apporterai mes anciens skis.

Marco était ravi. Cependant, au moment où Payot allait le quitter, il pensa que son camarade ne manquerait pas de raconter la scène, lundi, à l'école. Une inquiétude passa sur son visage. Le grand Payot dut la deviner, car, avant de s'éloigner, il posa un doigt sur ses lèvres.

— Ne crains rien, Marco. Motus et bouche cousue!... Marco lui aurait sauté au cou. En découvrant les joies du ski, Marco avait aussi découvert celui qui allait devenir, à Marbroz, son meilleur camarade...



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Marco avait été mal inspiré* : Marco avait eu une mauvaise idée.

(2) *Douves de tonneau* : planches courbes qui, assemblées, constituent un tonneau.

(3) *L'air penaud* : l'air ennuyé de quelqu'un qui vient de se faire prendre en faute.

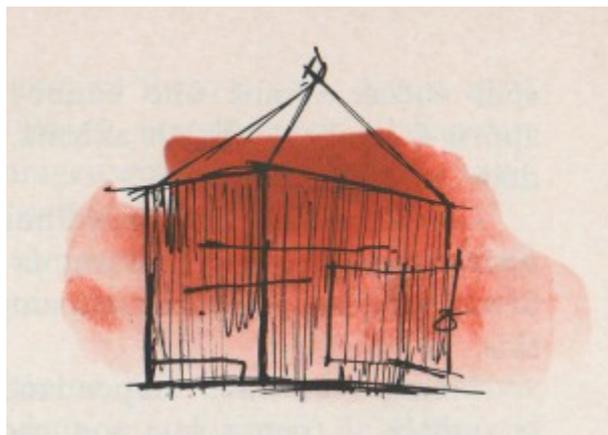
(4) *Rudiments* : les premières règles, les exercices les plus simples pour apprendre à skier.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi Marco est-il comparé à un naufragé ?

Marco s'exécuta : quel verbe pourrait-on employer à la place de : s'exécuta ?

Que signifie l'expression : motus et bouche cousue ?



57. SUR LE BALCON

Ce mois de mars, à Marbroz, avait été un véritable *enchantement* (1). Depuis son arrivée, Marco n'avait connu que des journées ensoleillées. Malgré le froid, il s'était presque cru en été. Sur la terrasse de l'hôtel, il avait parfois vu des gens, prenant leur bain de soleil, comme sur la plage de Bretteville.

Hélas! la montagne n'est pas toujours aussi *clément* (2). Les premiers jours d'avril, brusquement, le temps changea. On vit d'abord de gros nuages s'effilocheer au sommet des montagnes, puis le ciel devint uniformément gris et si bas que le clocher doré de l'église semblait le toucher. A la maison, à l'école, les lampes restaient allumées, même en pleine journée.

Et puis, un matin en s'éveillant, Marco vit tomber la neige. Elle descendait lentement du ciel à gros flocons serrés qui tissaient comme un rideau devant la fenêtre. Et ces flocons ne fondaient pas au contact du sol, comme à Clichy. Dans la nuit, il en était bien tombé vingt centimètres. A midi, elle arrivait au genou. Sur le coup, Marco avait dansé de joie ; peu à peu, il éprouva une inquiétude. Si la neige tombait ainsi pendant des jours et des nuits, sans s'arrêter?... si elle ensevelissait le village? Tante Marguerite n'avait-elle pas parlé de certain hiver où on était resté quinze jours sans pain, où on avait creusé des tunnels, dans la glace, pour aller d'une maison à l'autre?...

Non, Marbroz ne fut pas enseveli dans un *linceul* (3) blanc. Le lendemain les flocons ouatés ne voltigeaient plus devant les

fenêtres et les gros chasse-neige jaunes avaient déjà déblayé les rues. Cependant, le mauvais temps n'était pas fini. A la neige succéda bientôt le vent et une pluie glacée qui tomba pendant plusieurs jours.

— C'est la mauvaise saison qui commence, annonça tante Marguerite. La fonte des neiges ne tardera pas. La montagne ne redeviendra belle qu'avec les premières fleurs sur les prairies.

Marco ne sortait plus, après la classe, faire du ski avec son ami Payot. Il s'installait dans un coin de la boutique, lisait et pensait à Laurette. Dans la griserie des premières semaines à Marbroz, il croyait avoir un peu oublié sa petite camarade et se le reprochait. Que faisait-elle? Que devenait Fan-Fan? Il évoquait les douces heures passées dans le bel appartement du boulevard.

Alors, Chonchon redevenait son confident ; il s'intéressait davantage aussi à ses oiseaux. A présent, c'était toujours lui qui s'en occupait. Par ce temps gris et froid, il n'osait plus les exposer, dans la journée, sur le balcon de bois. Les jolis petits serins jaunes, privés de lumière, semblaient s'ennuyer, eux aussi.

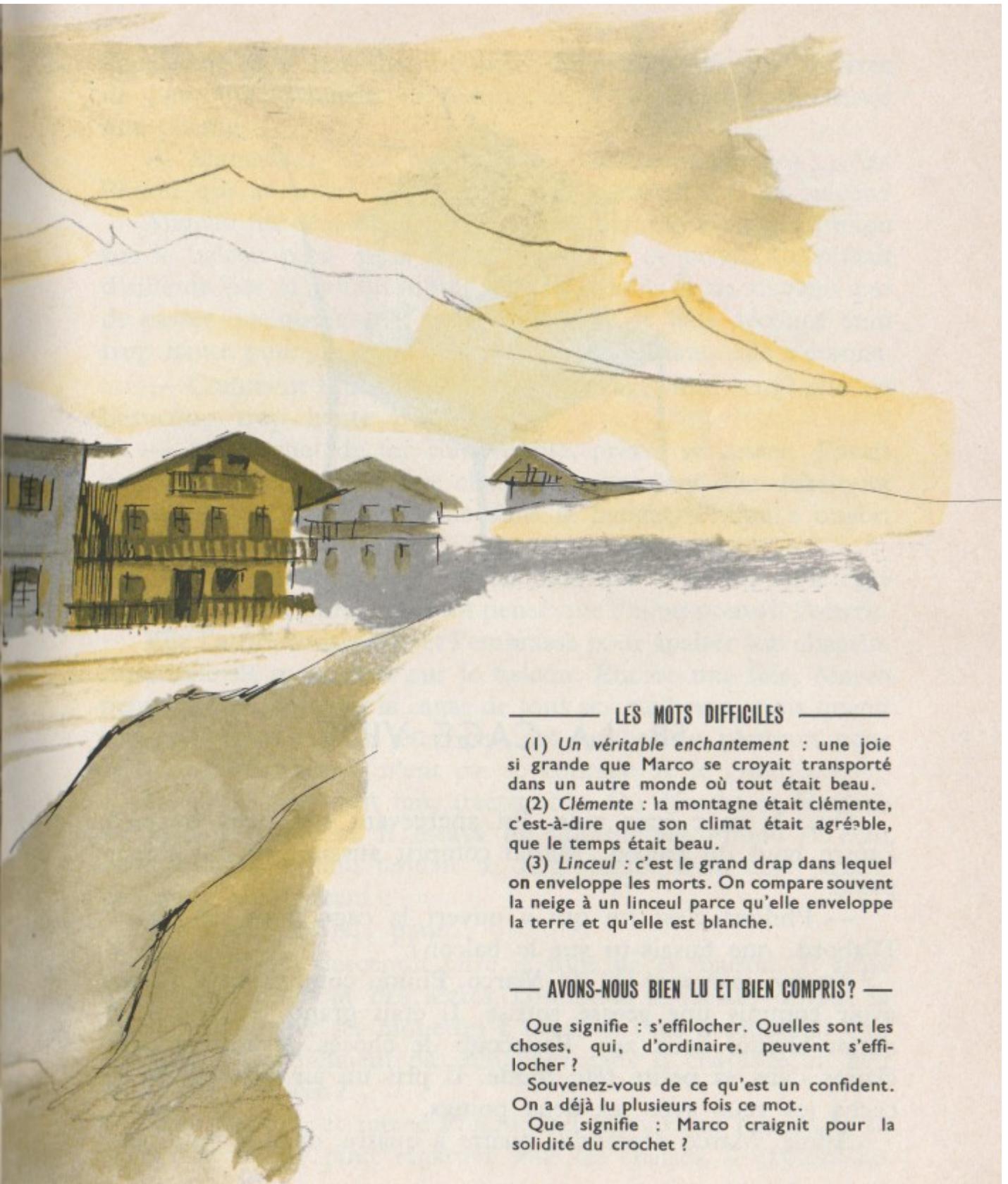
Or, un jour, un terrible malheur faillit leur arriver. C'était pendant les vacances de Pâques. Cet après-midi-là, après une longue absence, le soleil venait de réapparaître. Il inondait le balcon d'une lumière vive et chaude.

— Mes mouettes! pensa Marco.

Il décrocha la cage et la porta sur le balcon, mais il s'aperçut que le crochet de fer auquel il la suspendait habituellement était rouillé. Il craignit pour sa solidité. Alors, il apporta une chaise sur le balcon, y déposa la cage, en attendant, puis descendit dans le hangar à la recherche d'un bout de fil de fer pour fabriquer un nouveau crochet. Il n'en trouva pas tout de suite. La confection du crochet, à l'aide de tenailles, demanda encore un certain moment. Quand il remonta sur le balcon, il s'arrêta net, saisi de stupeur.

— Mes mouettes!... La cage était vide.





— LES MOTS DIFFICILES —

(1) *Un véritable enchantement* : une joie si grande que Marco se croyait transporté dans un autre monde où tout était beau.

(2) *Clément* : la montagne était clément, c'est-à-dire que son climat était agréable, que le temps était beau.

(3) *Linceul* : c'est le grand drap dans lequel on enveloppe les morts. On compare souvent la neige à un linceul parce qu'elle enveloppe la terre et qu'elle est blanche.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Que signifie : s'effiloche. Quelles sont les choses, qui, d'ordinaire, peuvent s'effiloche ?

Souvenez-vous de ce qu'est un confident. On a déjà lu plusieurs fois ce mot.

Que signifie : Marco craignit pour la solidité du crochet ?



58. LA CAGE VIDE

Oui, la cage était vide. En apercevant son petit frère, à l'autre bout du balcon, Marco comprit aussitôt ce qui s'était passé.

— Philou! c'est toi qui a ouvert la cage, n'est-ce pas?... D'abord, que faisais-tu sur le balcon?

Au *ton courroucé* (i) de Marco, Philou comprit qu'il devait avoir commis une grosse sottise. Il était grand, à présent, il aurait bientôt deux ans. Beaucoup de choses devenaient plus claires dans sa petite tête ronde. Il prit un air penaud, et se cacha les yeux avec ses deux poings.

Affolé, Marco descendit, quatre à quatre, dans la boutique.

Papa était parti chercher un colis de marchandises à l'arrivée de l'autobus. Maman le remplaçait. Elle achevait de servir une cliente.

— Maman !... mes mouettes !... elles sont parties ; c'est Philou qui a ouvert la cage. Pourquoi était-il sur le balcon ?

Maman fut désolée. C'était elle, en effet, qui avait mis Philou sur le balcon pour qu'il profite du rayon de soleil. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois. Là, au moins il ne risquait pas de casser quelque chose, et la balustrade de bois découpé était trop haute pour qu'il puisse tomber. Cependant, elle s'étonna.

— Comment Philou a-t-il atteint la cage, tout seul ? elle est beaucoup trop haute pour lui.

— Le crochet de fer était rouillé, prêt à se casser. J'avais posé mes mouettes sur une chaise, en attendant d'en fabriquer un autre. Pendant que j'étais dans le hangar, Philou a ouvert leur porte.

— Mon pauvre Marco, tu sais bien que si j'avais vu la cage sur une chaise, j'aurais aussitôt pensé que Philou pouvait l'ouvrir.

Elle l'attira contre elle et l'embrassa pour apaiser son chagrin. Ensemble ils montèrent sur le balcon. Encore une fois, Marco pensa que Philou était la cause de tous ses malheurs, mais quand son petit frère vint se jeter dans ses jambes en pleurant pour se faire pardonner, il n'eut pas le courage de le gronder.

Hélas! le mal était fait, irréparable. Où Martin et Martine s'étaient-ils envolés? Il essaya de questionner Philou. C'était bien difficile. Philou tendait le doigt tantôt d'un côté, tantôt de l'autre en répétant :

— Pâtis!... pâtis... pâtis...

Alors Marco descendit faire le tour de la maison. Il siffla doucement, du bout des lèvres, comme il le faisait, devant la cage, pour inviter ses mouettes à chanter. Puis il remonta. Qui sait si elles ne s'étaient pas réfugiées dans la chambre au lieu de s'enfuir au loin?

Avec maman, et même Philou, qui n'avait pas besoin de se baisser beaucoup pour regarder sous les chaises, il explora les

deux chambres, se haussant même jusqu'à la *corniche* (2) de l'armoire. Non, Marco le savait ; les oiseaux sont comme les insectes ; c'est la lumière du dehors qui les attire. Ils n'étaient pas dans la maison.

Cependant, comment croire ses oiseaux perdus pour toujours? Il espérait qu'ils reviendraient. Il suspendit la cage au nouveau crochet en laissant la porte grande ouverte, emplit la mangeoire de grain, mit de l'eau fraîche dans le minuscule bassin où ils se désaltéraient. Peut-être la faim les ferait-il revenir?

Caché dans un coin de la chambre, pour ne pas les effrayer, il attendit. Mais le temps passait. A nouveau, le soleil avait disparu et, en même temps, l'air redevenait vif. Dans quelques heures la nuit serait là ; la froide nuit de la montagne qui transforme la moindre goutte d'eau en perle de glace. Habités à la chaleur, comment ces petits *oiseaux exotiques* (3) résisteraient-ils ?

Alors, encore une fois, Marco descendit dans la rue à leur recherche.

LES MOTS DIFFICILES

(1) Ton courroucé : ton plein de courroux, c'est-à-dire de grande colère,

(2) Corniche : rebord supérieur d'un meublé. En montagne, une route en corniche est une route taillée dans le roc et qui domine la vallée.

(3) Oiseaux exotiques : oiseaux qui ne vivent pas habituellement dans nos pays, qui viennent de loin.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi Marco n'ose-t-il pas trop gronder Philou ? N'y a-t-il pas deux raisons à cela ?

Que signifie : se désaltéraient. Par quel autre verbe pourrait-on le remplacer ?

Qu'est-ce qu'un mal irréparable ? Donnez deux exemples de mal irréparable.



59. PERDU DANS LA FORÊT

Marco recommence donc de tourner autour de la maison, sifflant doucement, appelant :

— Martin?... Martine?... revenez ! revenez !...

— Qui appelles-tu donc ainsi ? demanda un vieux savoyard qui cassait du bois devant sa porte.

— Mes serins ; ils se sont envolés. C'est mon petit frère qui a ouvert la porte de leur cage.

Le bonhomme hoche la tête.

— Mon pauvre petit, tu n'as guère de chance de les retrouver... surtout avec ces bestioles *qui « tourniquent »* (I) en ce moment dans le ciel.

Marco lève les yeux. Il aperçoit deux gros oiseaux noirs qui planent au-dessus du clocher.

— Qu'est-ce que c'est? des corbeaux?

— Non., pas des corbeaux, des *choucas* (2) à l'affût des poussins ou des petits oiseaux qui ne savent pas se cacher à temps.

Marco est désespéré. Ses petites mouettes sans défense vont-elles mourir sous les griffes de ces vilaines bêtes?

— Martin?... Martine?... venez vite!...

Aucune trace de ses protégés, près de la maison. Alors, il s'en va plus loin, dans le village. Le nez en l'air, il regarde vers le rebord des toits, sur les cheminées, les fils électriques. Parfois, il sursaute, croyant les avoir aperçus. Ce ne sont que de vulgaires moineaux !

Sans crainte qu'on se moque de lui, il interroge les gens qu'il rencontre. Personne n'a aperçu ses mouettes. Cependant, vers le bout du village, un gamin de cinq ou six ans déclare :

— Des oiseaux jaunes?... si, je crois en avoir vu un, tout à l'heure.

— Où?

— Il s'était posé là, sur le bord de cette fenêtre, et puis, pfit!... il s'est envolé.

— De quel côté?

— Vers la forêt.

— Etait-il vraiment jaune, très jaune?

— Je crois...

Le gamin ne paraît pas très sûr de lui, mais il n'en faut pas davantage à Marco pour reprendre espoir. Sans s'apercevoir que le soir commence à descendre, il s'engage dans les champs de neige, vers la forêt.

— Martin!... Martine!...

Il hésite à s'enfoncer sous le couvert des sapins. Pourtant la forêt n'est-elle pas le refuge des oiseaux? Martin et Martine ont pu en suivre d'autres qui rentraient se coucher, à l'abri des feuillages.

Alors, il s'avance, sous les arbres ; il fait presque nuit, mais la neige est moins épaisse. Il marche longtemps, au hasard,

jusqu'à ce que la vraie nuit l'entoure complètement. Il s'aperçoit alors qu'il doit être très tard. Heureusement, pour retrouver son chemin il n'a qu'à suivre la pente de la forêt. Hélas Marco connaît mal les pièges de la montagne. Il se trouve soudain devant un précipice qui barre son chemin. Il fait demi-tour, cherche une autre voie. Il doit ainsi remonter et redescendre plusieurs fois. Il ne sait plus où il est. La fatigue alourdit ses jambes. Il a peur. Il pense à papa et à maman.

Exténué, il se laisse tomber sur une vieille *souche* (3) et ses larmes coulent. Peu à peu, le froid l'envahit, remonte de ses jambes jusqu'à son ventre, jusqu'à sa poitrine. Il voudrait se lever, tenter encore une fois de retrouver son chemin ; il n'a plus le courage de faire un mouvement. Sa tête se penche lentement sur son épaule ; il s'est endormi.



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Tourniquet* : volent en faisant des cercles dans le ciel, mais pas des cercles réguliers, sinon on aurait simplement dit qu'ils tournaient.

(2) *Choucas* : sortes de corneilles qui vivent particulièrement dans les montagnes et se nourrissent de petits oiseaux.

(3) *Souche* : partie de l'arbre qui reste dans le sol quand on a coupé le tronc.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi en parlant des serins de Marco dit-on : « ses protégés ».

L'enfant qui renseigne Marco n'est pas très sûr de lui. A quel mot le voit-on ?

Pourquoi, malgré la nuit, Marco est-il entré dans la forêt ?

60. LES OISEAUX RETROUVÉS

Quand il s'éveilla, Marco ouvrit de grands yeux étonnés. Il était dans sa chambre, dans son lit, avec une bouillotte d'eau chaude à ses pieds et un énorme édredon sur ses couvertures. Maman était assise à son chevet. Que faisait-elle là?

— Oh! mon petit Marco, comment te sens-tu?

Il regarda sa mère ; elle avait les larmes aux yeux, sa voix était toute tremblante.

— Qu'est-il arrivé, maman? Je suis malade?

— Non, pas malade... mais tu nous a fait très peur. Tu ne te souviens de rien?

Marco secoua la tête. Puis, tout à coup, il passa une main sur son front.

— Oh! mes mouettes! je me souviens ; j'étais parti à leur recherche. Où sont-elles ?

Il fit un geste pour rejeter ses couvertures. Maman le retint.

— Pourquoi me défends-tu de me lever?

— Ecoute, mon petit Marco, je vais t'expliquer. Hier soir, tu es sorti dans le village à la recherche de tes oiseaux. A la nuit tombante, tu n'étais pas encore rentré. Je me suis inquiétée, papa aussi. Il a couru partout dans Marbroz, tu n'y étais pas. Alors, il a alerté les voisins. Bientôt tout le village a su que tu avais disparu. Un enfant a affirmé t'avoir vu partir vers la forêt. Papa est allé de ce côté, avec quelques hommes munis de *torches* (i), dans la nuit. C'est papa, lui-même, qui t'a retrouvé endormi sur une souche. Tu étais glacé. On t'a apporté ici, toujours endormi ; tu ne t'es aperçu de rien. Oh! mon petit Marco, si tu savais comme tu nous as fait peur! Comment te sens-tu ?

— J'ai chaud, je suis bien... Est-ce qu'on a retrouvé mes mouettes ?

Maman secoua la tête.

— Hélas! Marco, comment veux-tu qu'on retrouve deux petits oiseaux envolés on ne sait où?

— A-t-on regardé dans la cage?

— Elles n'y sont pas revenues.

Marco eut les larmes aux yeux. Il voulut encore se lever. Maman l'obligea à rester au chaud.

— Oublie ton chagrin, mon petit Marco. Tante Marguerite a déjà dit qu'elle t'achèterait deux autres serins, quand les marchands forains viendront, pour la fête du village.

— Je n'en veux pas ; je veux mes mouettes.

Toute la matinée, il demeura dans son lit. Il pensait à Laurette. Ses oiseaux étaient un souvenir d'elle. Oserait-il lui écrire qu'il les avait perdus?



La tête penchée sur l'oreiller, il regardait tristement vers la fenêtre comme si les petits oiseaux jaunes allaient apparaître dans le ciel. Soudain, dans le silence de la chambre, il crut entendre un léger bruit, au-dessus de lui. Cela semblait venir du grenier. Il tendit l'oreille. Le petit bruit se répéta, plusieurs fois.

— Maman! viens vite! Maman accourut.

— J'ai entendu quelque chose, là-haut, dans le grenier. Monte voir.

Pour lui faire plaisir, maman obéit. Mais aussitôt, Marco se leva, en pyjama et la rejoignit. Il poussa un cri de joie.

— Oh! mes mouettes!...

Les deux petits oiseaux étaient là, en effet, perchés sur le rebord d'un vieux meuble, comme s'ils l'attendaient. La veille, après s'être échappés de leur cage, ils avaient dû vouloir y revenir ; Philou les avait sans doute *effarouchés* (2). Ils étaient entrés dans le grenier par la petite lucarne ronde.

Marco s'avança doucement. Martin et Martine ne cherchèrent pas à s'enfuir. Au contraire, ils se laissèrent prendre, l'un après l'autre, sur le bout du doigt et remettre dans leur cage qui, pour eux, n'était pas une prison, mais leur maison.

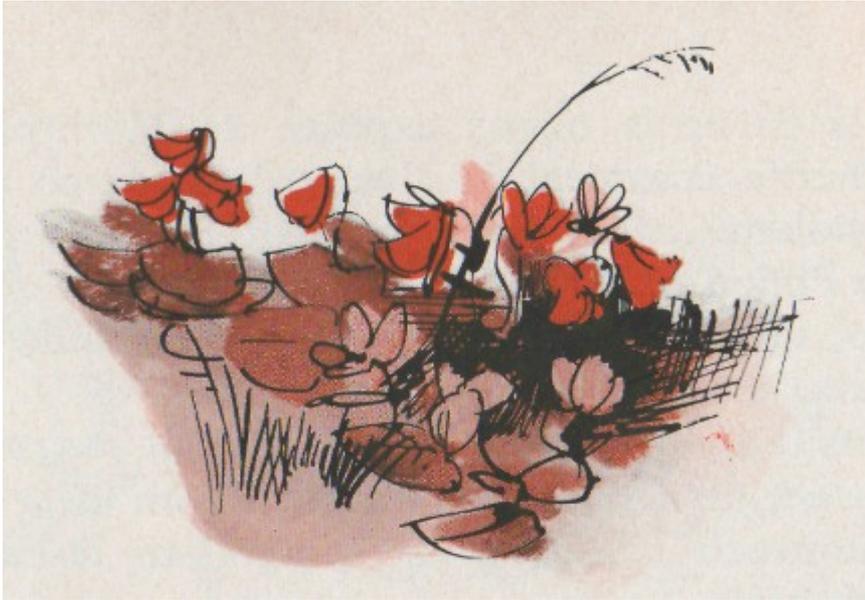
— Mes mouettes!... j'ai retrouvé mes mouettes, clamait Marco, fou de joie.

LES MOTS DIFFICILES

- (1) Torches : sortes de flambeaux faits avec de la résine.
(2) *Effarouchés* : Philou avait effarouché les oiseaux, les avait rendus farouches, peureux.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS?

- Pourquoi maman ne veut-elle pas que Marco se lève ?
Pourquoi Marco refuse-t-il, d'avance, les serins que lui offre tante Marguerite ?
Quelle différence existe-t-il entre courir et accourir ?



61. MARBROZ CHANGE DE VISAGE

Les derniers jours d'avril passaient. L'aventure de Marco, dans la forêt, était oubliée. Ce jeudi-là, le temps était beau, un vrai jour de printemps lumineux et chaud.

— Si nous allions faire une petite promenade, tous les trois avec Philou ? proposa maman.

La saison du ski étant terminée, Marco ne sortait plus faire des courses dans la neige avec le grand Payot son ami. Il accepta. D'ailleurs, Marco aimait bien sortir avec son petit frère. A présent, Philou était capable de faire un bon bout de chemin à pied, sans demander qu'on le porte. Par exemple, il ne fallait pas être pressé. A tout instant, il vous lâchait la main pour aller ramasser un caillou ou tirer la queue d'un chat.

Ils laissèrent papa planter des clous, dans la boutique, pour placer de nouvelles étagères et traversèrent le village. En quelques semaines, Marbroz avait beaucoup changé. Plus de neige sur les toits, plus de glace aux fontaines, plus de traîneaux dans les rues. Marco trouvait le village devenu un peu triste ; il regrettait la neige dont il n'avait pas assez profité, surtout depuis qu'il savait glisser sur des skis ; mais bientôt Marbroz prendrait sa parure d'été, ses champs *s'émailleraient* (i) de fleurs et il s'en réjouissait à l'avance.

— Si nous allions sur la route des Adrets ? dit maman.

C'était la partie la mieux exposée de Marbroz. A certains endroits, l'herbe commençait à reverdir. Marco découvrit les premières violettes, dont il fit un petit bouquet pour maman. Tandis que Philou s'amusait au bord de la route où les voitures étaient rares, maman s'assit au *revers* (2) ensoleillé d'un talus et Marco l'imita.

De cet endroit, la vue sur le village était magnifique.

— Regarde, dit Marco, les ouvriers sont déjà revenus travailler au nouveau télésiège, les aperçois-tu là-bas?

— Je les vois.

— Et on travaille aussi sur le chantier du nouvel hôtel. On dit qu'il ouvrira peut-être en juillet et qu'il aura trente chambres. C'est grand, un hôtel de trente chambres, n'est-ce pas?

— Certainement.

Marco s'aperçut que maman répondait distraitement. Il se tourna vers elle, elle regardait vers la droite un beau chalet de bois récemment construit. Il lui prit la main.

— Dis, maman! pourquoi es-tu triste?

Maman tressaillit légèrement, comme si elle sortait d'une rêverie.

— Oh! je ne suis pas triste, mon petit Marco.

— Tu n'es pas contente, comme nous, d'être à Marbroz?

— Très contente, au contraire, Marco. Ton papa s'y plaît beaucoup ; le climat de la montagne vous réussit à merveille, à Philou et à toi, seulement...

Elle n'acheva pas sa phrase et tourna à nouveau les yeux vers le joli chalet neuf, de l'autre côté de la route.

— Seulement quoi?... insista Marco. Maman sourit doucement.

— Ce sont des choses que tu ne peux pas encore comprendre, à ton âge, mon petit Marco. Vois-tu, à Clichy notre appartement avait des inconvénients ; il était haut perché, sous les toits, mais il était pratique, net, confortable. La maison de tante Marguerite est vieille, *délabrée* (3). Elle manque de lumière. Il faut sans cesse faire la chasse aux araignées et aux souris.



- Alors, pourquoi n'aurions-nous pas un chalet? Tiens! un chalet comme celui-ci, devant nous ?

— Nous ne sommes pas assez riches, Marco ; le petit commerce de tante Marguerite ne nous le permettra jamais. La boutique est trop mal placée, dans le village. Les gens sont davantage attirés par l'autre épicerie et sa large devanture. Non, Marco, avoir un chalet à nous est un beau rêve qui ne se réalisera sans doute jamais.

Marco soupira. Il comprenait maman beaucoup mieux qu'elle le supposait. Tant de fois, lui aussi, avait rêvé d'un beau chalet de bois, avec de grands balcons fleuris. Il se pencha vers maman et l'embrassa.

— Oh! maman je voudrais avoir de l'argent, beaucoup d'argent, je te le donnerais tout de suite et nous en ferions construire un comme celui-ci.



LES MOTS DIFFICILES

(1) *S'émailleraient* : Les fleurs orneraient les prés comme elles ornent souvent les plats en émail.

(2) Revers ; le revers est le côté opposé à celui qu'on voit habituellement.

(3) *Délabrée* : la maison de tante Marguerite était vieille. Elle n'était pas solide. Bientôt elle tomberait **en ruines**.

-AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? -

Voyez-vous une différence entre un rêve et une rêverie ?

Pourquoi maman regardait-elle avec tant d'insistance le chalet, au bord de la route ?

62. LE GRAND PROJET DE PAPA

Pour une autre raison, papa rêvait, lui aussi, de s'installer ailleurs. Il pensait à son nouveau métier de commerçant. En arrivant à Marbroz, il avait bouleversé la boutique de tante Marguerite pour la rendre plus pratique. Il avait changé de place le comptoir, supprimé des casiers qui ne servaient à rien, jeté toutes sortes de produits défraîchis qui ne pourraient jamais se vendre. Ensuite, il avait disposé des étagères, faciles à atteindre, puis repeint la vitrine, à l'extérieur. Hélas! c'est tout ce qu'il pouvait faire. Le petit magasin resterait toujours étroit, sombre et mal placé.

Comment accroître la clientèle? Comment gagner plus d'argent? Faire des économies pour s'installer ailleurs, plus tard? Marco, à qui rien n'échappait, voyait bien que son père redevenait soucieux, comme à Clichy mais ne se doutait pas de ce qui le préoccupait. Il ne devait pas tarder à l'apprendre. Un midi, à table, papa déclara :

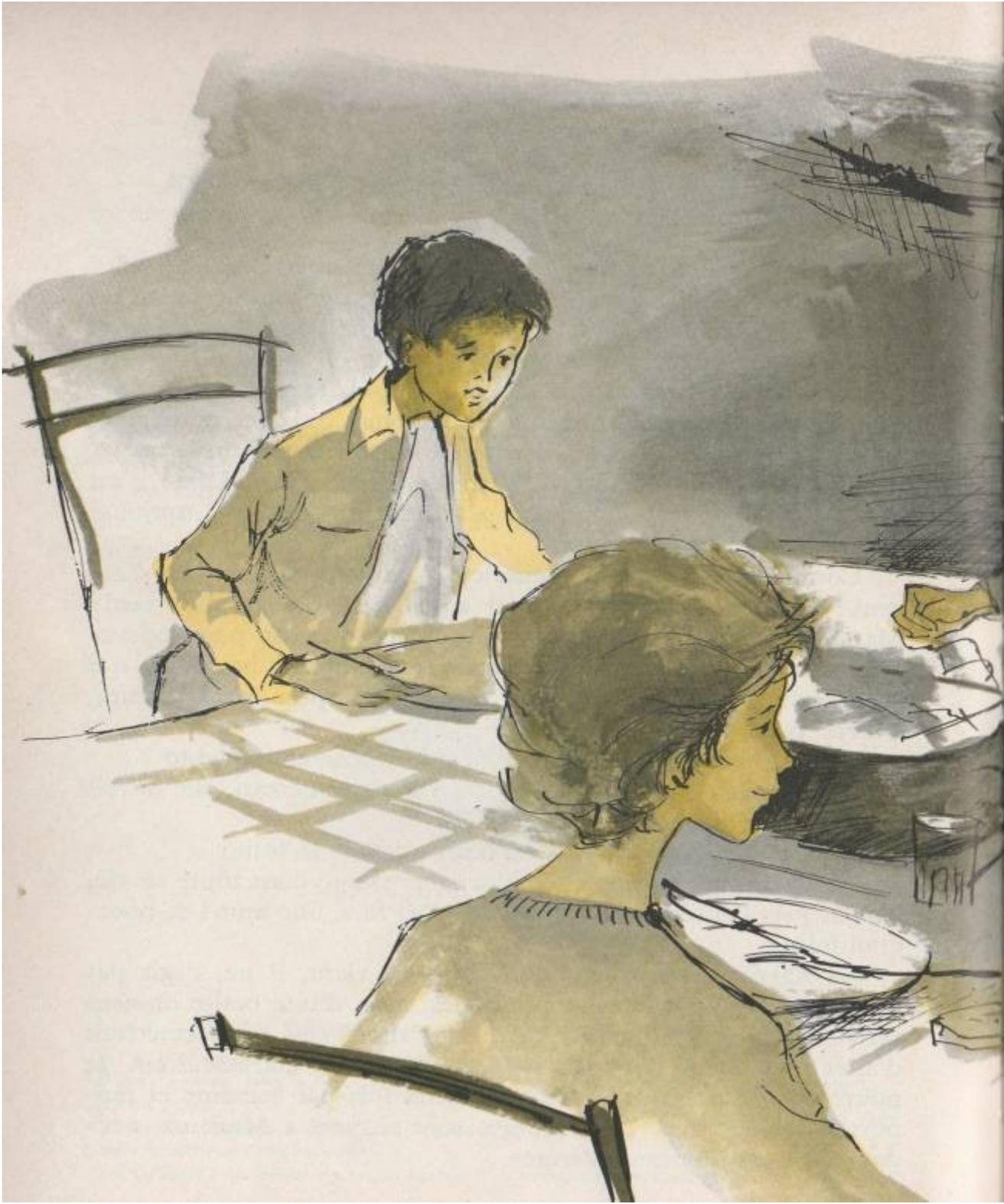
— J'ai bien réfléchi. Je suis décidé à acheter une auto.

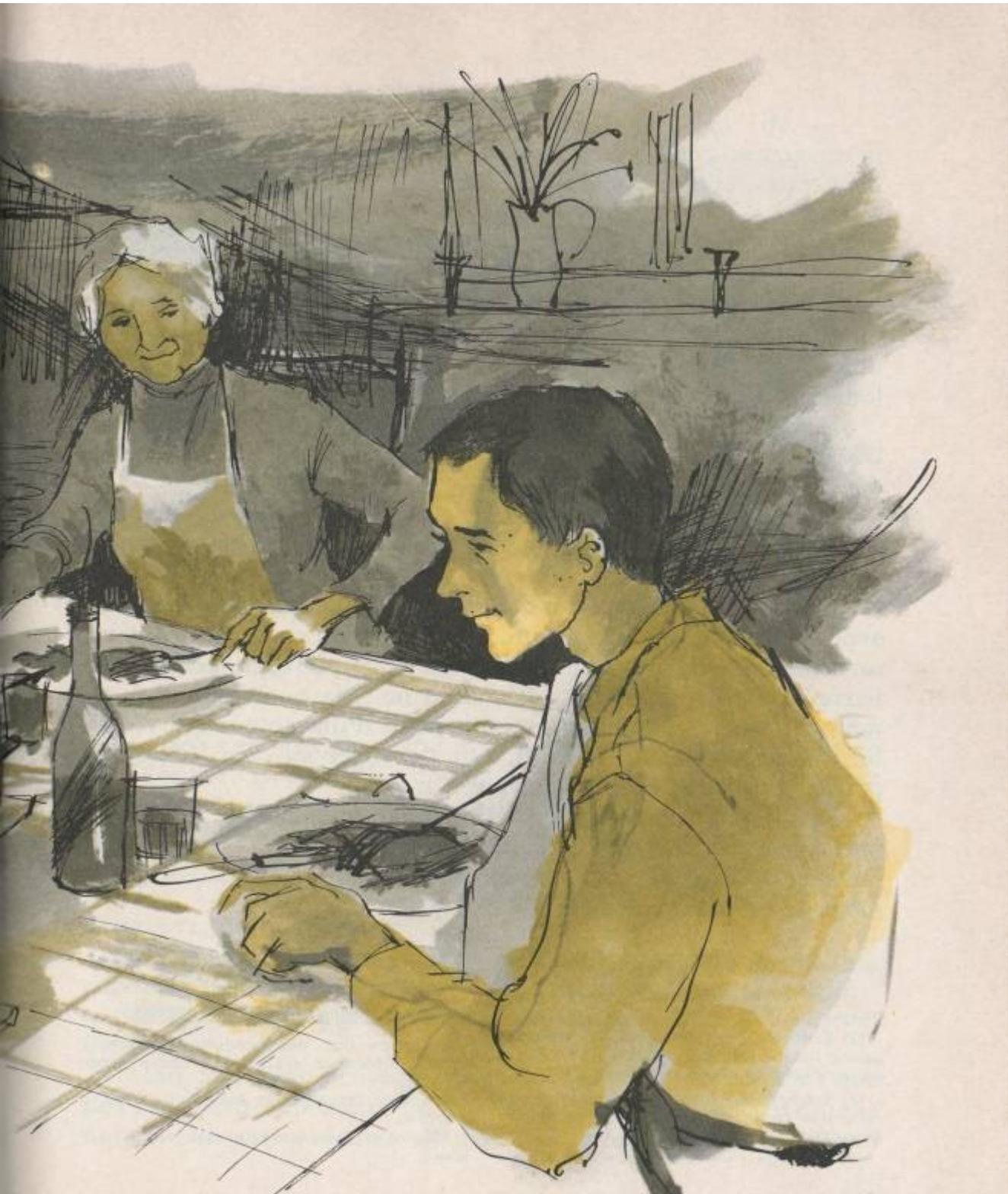
Il n'en avait sûrement pas encore parlé à maman, elle ouvrit des yeux étonnés, presque effrayés.

— Une auto! s'écria-t-elle, mais c'est de la folie!

— Une auto, reprit tante Marguerite, qui, dans toute sa vie, n'avait pris l'autobus que deux ou trois fois, une auto ! et pourquoi faire ?

— Rassurez-vous, expliqua papa en riant, il ne s'agit pas d'une voiture pour aller se promener, mais d'une petite *camionnette d'occasion* (i). J'ai tout calculé. D'abord cela me permettrait d'aller moi-même dans la vallée, chercher les marchandises. Je pourrais, par exemple, descendre deux fois par semaine et rapporter des légumes. Les légumes sont si rares à Marbroz, pendant les trois quarts de l'année.





— Ah! ça, c'est bien vrai, approuva tante Marguerite, il m'est arrivé, certain hiver, toute épicière que j'étais, de n'avoir même pas une malheureuse queue de poireau pour faire ma soupe.

— Ensuite, continua papa, je ferais des tournées dans les fermes des hameaux, des livraisons à domicile, dans les chalets des *estivants* (2). Les gens des villes, les parisiens surtout aiment bien qu'on leur apporte leurs achats chez eux. J'en suis sûr, nous verrions vite augmenter notre clientèle. Et qui sait si, un jour, cela ne nous permettrait pas...

Il n'ajouta rien, mais maman avait compris. L'idée paraissait bonne, en effet. Cependant, maman s'effraya en pensant qu'on devrait *écorner* (3) les économies. Papa la rassura.

Une vieille voiture d'occasion ne nous ruinera pas. Et puis, si l'essai n'est pas concluant, rien ne nous empêchera de la revendre, à l'automne.

Marco, lui, était au comble de la joie. Pensez donc! on allait avoir une auto, une vraie auto, avec de vraies roues qui roulent, un vrai moteur qui ronfle et un klaxon qui rugit comme un fauve. Tout l'après-midi, à l'école, il ne rêva que d'autos. A un moment même, il s'oublia, imita le bruit d'un moteur qui vrombit ; la maîtresse, M^{me} Baud, dut l'envoyer au coin. C'était la première fois que cela lui arrivait. Tant pis.

Sa joie se transforma en délire quand, quelques jours plus tard, papa proposa de l'emmenner avec lui à Annecy chercher la fameuse voiture. Il crut que papa l'invitait à la conquête du plus *fabuleux* (4) des trésors.

LES MOTS DIFFICILES

(1) *Camionnette d'occasion* : qui n'est pas neuve.

(2) *Estivants* : les touristes qui viennent passer l'été à Marbroz. (Ceux qui viennent passer l'hiver sont les hivernants.)

(3) *Ecorner les économies* : enlever un coin, une corne, c'est-à-dire une partie des économies.

(4) *Fabuleux* : un trésor fabuleux est un trésor merveilleux, extraordinaire comme ceux dont on parle dans les fables.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Qu'est-ce que des produits défraîchis ?
Quelle différence avec des produits gâtés ou abîmés ?

Pourquoi les légumes étaient-ils rares à Marbroz ?

Papa ne termine pas sa phrase. Qu'allait-il dire ?



63. UN RETOUR TRIOMPHAL

Marco s'est levé de grand matin ; maman n'a pas eu la peine de l'éveiller. Il était déjà debout quand elle est entrée dans sa chambre. Avec papa, il a pris l'autobus pour Cluses, au fond de la belle vallée de l'*Arve* (1). Quelle curieuse impression en arrivant dans la plaine ! En bas, c'est déjà l'été. Tous les arbres sont feuillus. Les gens ont quitté leurs manteaux. On respire un air tiède, presque *suffocant* (2).

A Cluses, on change de car, pour emprunter celui qui doit conduire nos voyageurs dans la capitale de la Haute-Savoie.

— Tu verras, Marco, comme notre lac d'Annecy est beau, dit papa.

Mais Marco ne pense pas au lac. Après tout, un lac n'est que de l'eau, beaucoup d'eau. Ce qui l'intéresse, c'est l'auto. Toute la nuit, il s'est cru au volant d'un de ces *bolides fracassants* (3) qui

disparaissent dans la poussière avant qu'on ait le temps de les voir passer.

A peine descendu du car, il tire papa par la main.

— Vite, papa, dépêchons-nous!

C'est au garage des *Deux-Savoies* (4) qu'on doit se rendre. En effet, ce garage est tenu par le frère d'un habitant de Marbroz que papa connaît bien. A la devanture qui donne sur la rue, sont exposées des voitures flambant neuves, aux chromes étincelants ; les autres, les voitures d'occasion, sont alignées au fond d'un grand hangar vitré. Il y en a de tous les modèles, de toutes les tailles. Conseillé par le garagiste, papa s'arrête devant une petite fourgonnette qui lui convient tout à fait. Son prix aussi est convenable. L'affaire est vite conclue.

Sur le coup, Marco est déçu. Il n'a peut-être pas tout à fait tort. La carrosserie n'est plus en très bon état ; les pare-chocs sont un peu mangés par la rouille ; la voiture a sans doute été repeinte ; à certains endroits apparaissent les traces d'une couleur différente.

— Dommage, soupire Marco, elle n'est pas très belle. Mais un moment plus tard, quand, quittant le garage, il se

voit assis sur la banquette à côté de son père, alors tout change comme par enchantement. Cette voiture n'est peut-être pas très moderne, mais elle est à papa, donc, à lui aussi, Marco. Ce n'est plus du tout la même chose, oh! non, pas du tout.

Jamais, Marco n'a été aussi fier. Il voudrait que papa appuie sans cesse sur le bouton du klaxon, pour que toute la ville d'Annecy les regarde passer.

Et, ma foi, papa est presque aussi heureux que lui. Enfin, il tient à nouveau un volant. Ses deux doigts raides ne le gênent pas. Il se croit sur le siège de son autobus.

Ah! qu'il fait bon rouler dans la belle vallée de l'Arve, aux côtés de papa. Marco aimerait bien être à sa place. Comme on aborde un long bout de route toute droite, il se penche vers son père.

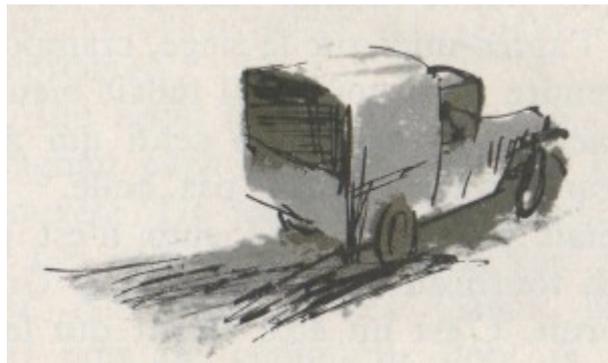
— Papa! si tu voulais me laisser tenir le volant?... Oh! pas longtemps, juste une minute, pour essayer.

Un autre jour, papa aurait sans doute répondu à son fils qu'il apprendrait à conduire quand il aurait de la moustache, mais, aujourd'hui papa est trop heureux. Alors, il ralentit, arrête la voiture au bord de la route.

— Tiens ! viens t'asseoir sur mes genoux.

Marco rougit de plaisir et se glisse sur les genoux de son père qui fait repartir la voiture lentement. Droit comme un cerge, cramponné de toutes ses forces au volant, le regard fixé sur la route, Marco croit revivre son rêve de cette nuit. Il ne voit même pas la main de papa qui guide la sienne pour éviter les écarts de la voiture. Son visage est illuminé de bonheur.

— Demain, se dit-il, j'écrirai à Laurette que nous avons une auto nous aussi, et que je sais la conduire!



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Arve* : torrent qui prend sa source dans le massif du mont Blanc et se jette dans le Rhône près de Genève.

(2) *Air suffocant* : l'air de la vallée est plus chaud, pénible à respirer pour quelqu'un qui descend de la montagne.

(3) *Bolides fracassants* : puissantes voitures de courses capables de tout écraser, de tout fracasser.

(4) *Deux-Savoies* : la Savoie est une province formée de deux départements : celui de la Savoie et celui de la Haute-Savoie.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi papa est-il allé de préférence au garage des Deux-Savoies.

Qu'est-ce qu'une voiture moderne ?

Que signifie : le prix de la voiture est convenable ?

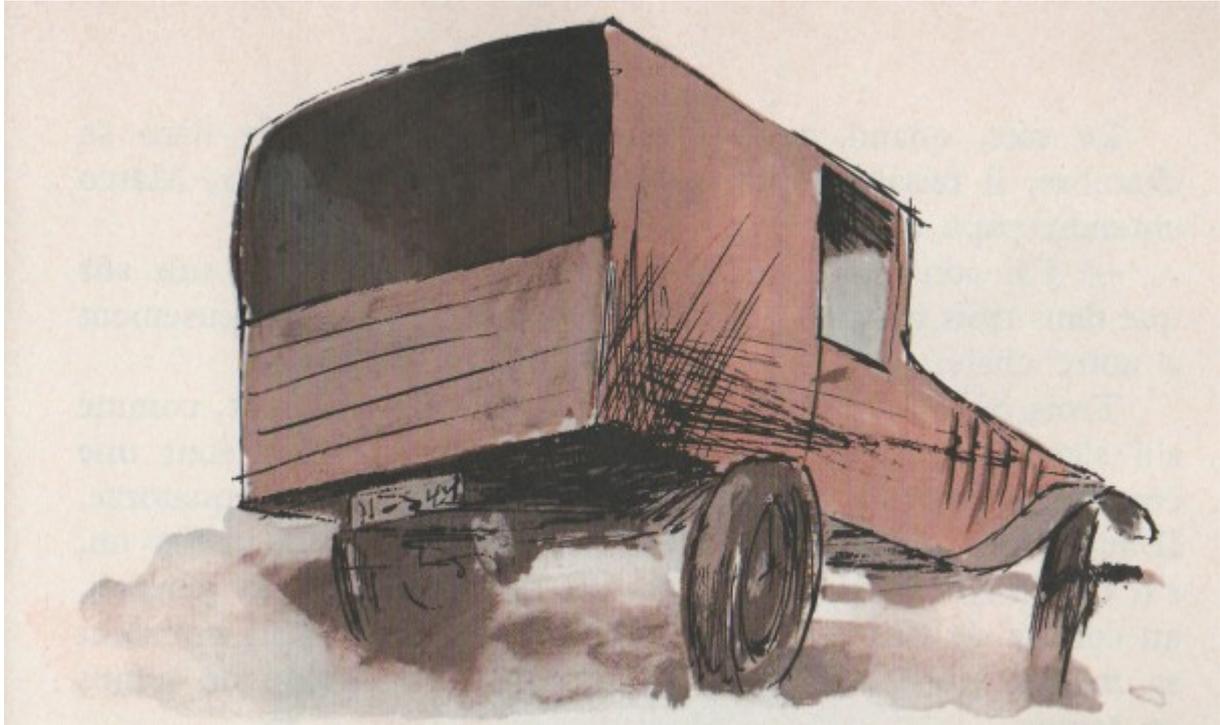
Marco sait-il conduire la voiture ?

64. ROSALIE

En arrivant à Marbroz, Marco n'avait pas voulu que papa rentre tout de suite l'auto sous le hangar où elle aurait désormais sa place, à côté du tas de bois. Il avait fallu la laisser devant la porte, pour que tout le monde l'admire. Marco avait même passé le reste de l'après-midi sur le siège, cramponné au volant, refusant de descendre pour goûter. Il fallait bien que ses petits camarades le voient... et malheur à celui qui aurait osé prétendre que sa camionnette n'était pas belle.

Mais, ce n'était pas tout. Une auto n'est pas une chose morte comme un fourneau ou une brouette. Une auto bouge, ronfle, fait du bruit. C'est un être vivant qui fait partie de la famille. Il fallait lui trouver un nom. Marco avait longuement réfléchi à ce grave problème. Comment l'appeler? Une idée lui était venue. Il avait pris le calendrier des postes, fermé les yeux et planté une épingle au hasard, sur le rectangle de carton. Quand il avait rouvert les yeux, la pointe de l'épingle indiquait : THOMAS. Ce n'était pas un nom pour une auto. Le mot auto est du féminin ; il fallait un nom féminin. Il avait recommencé l'opération. Cette fois, l'épingle était tombée sur ROSALIE. La camionnette s'appellerait donc Rosalie. D'ailleurs, maman trouvait que ce nom un peu vieillot lui allait bien.

Ainsi, depuis près de trois semaines qu'elle faisait partie



de la famille, papa emmenait chaque jour Rosalie visiter les fermes du voisinage. Haute sur roues, elle n'avait pas peur des mauvais chemins et des *ornières* (i). Quant à son moteur, il était à toute épreuve.

Le jeudi, le soir après la classe, chaque fois qu'il le pouvait, Marco accompagnait papa dans ses tournées. C'était un plaisir sans cesse renouvelé. De jour en jour, la campagne se *métamorphosait* (2). Les prés devenaient d'un vert si éclatant qu'on en était ébloui. Aux balcons des fermes reparaissaient les *traditionnels* (3) pots de géraniums dont le rouge lumineux *contrastait* (4) avec la verdure de la campagne. Comment croire que, trois mois plus tôt, ces riants paysages n'étaient qu'une immense étendue de neige?

En rentrant, Marco aidait papa à soulager Rosalie des caisses de marchandises qui faisaient plier ses genoux... c'est-à-dire ses ressorts. Puis, papa faisait la toilette de Rosalie afin qu'elle fût propre pour repartir le lendemain.

Papa était satisfait de ses -tournées. Dans les fermes on l'accueillait bien. Il n'était pas fier et, surtout, il connaissait le patois savoyard ; on ne le considérait pas comme un étranger au pays.

Le soir, quand tante Marguerite était remontée dans sa chambre-, il faisait ses comptes avec maman. Un jour, Marco entendit papa qui disait :

— J'ai confiance, les affaires marchent mieux. Je suis sûr que dans trois ou quatre ans nous pourrons penser sérieusement à notre chalet.

Trois ou quatre ans!... Papa avait dit cela gaiement, comme s'il s'agissait de quelques semaines. Pour Marco, c'était une éternité. Dans trois ou quatre ans, il en aurait presque quatorze. Il aurait peut-être quitté l'école pour apprendre un métier ou, s'il continuait de bien travailler en classe, il serait en pension, au collège de Cluses. Ainsi ce chalet ne serait jamais vraiment sa maison puisqu'il ne reviendrait à Marbroz que de temps en temps.

... Eh! bien non, ce chalet dont tout le monde rêvait, on n'aurait pas à l'attendre longtemps. En effet, une bonne nouvelle allait arriver, une nouvelle inespérée qui, du jour au lendemain, allait transformer le beau rêve en réalité.

LES MOTS DIFFICILES

(1) Ornières : sortes de sillons creusés dans la boue des chemins par les roues des charrettes ou des tracteurs.

(2) Se *métamorphosait* : se transformait rapidement, et d'une telle façon qu'on ne la reconnaissait plus.

(3) *Traditionnels* : qui marquent une tradition, une coutume, une habitude. En effet, sur presque tous les balcons des chalets savoyards, on peut voir des géraniums.

(4) Contrastait : le rouge est le contraire du vert, la couleur opposée.

— AVONS-NOUS BIEN LO ET BIEN COMPRIS? —

Que signifie : le moteur de Rosalie était à toute épreuve ?

Qu'est-ce qu'une nouvelle inespérée ?

Relevez tous les détails qui nous montrent qu'on considère vraiment Rosalie comme une personne.



65. LA MYSTÉRIEUSE ENVELOPPE

Le courrier arrivait chaque jour, de Cluses, par l'autobus à la fin de la matinée et le facteur ne passait jamais de bonne heure. Il commençait sa distribution par le village. Bien souvent, on était à table quand il entrait dans la boutique. C'était un très brave homme. Pour qu'on ne le confonde pas avec un client et qu'on ne se dérange pas, en entendant tinter la clochette de la porte, il frappait deux petits coups sur le coin du comptoir ; puis, d'une voix joyeuse, il lançait :

— Boum! v'là le facteur!...

Alors, il entrait jusque dans la cuisine en souhaitant à tout

le monde un bon appétit. Il ne venait d'ailleurs pas tous les jours, car on ne recevait guère de courrier. Ce jour là, il apportait une *enveloppe à en-tête* (1).

— Probablement une *facture de fournisseur* (2), dit maman.

— Non, dit papa, cette lettre vient de Paris.

— Alors, une lettre de Laurette? s'écria aussitôt Marco.

— Certainement pas.

Papa retourna deux ou trois fois l'enveloppe, comme s'il avait le pressentiment de quelque chose d'important. Enfin, il se décida. Marco le regarda pour deviner si c'était une bonne ou une mauvaise nouvelle. Les sourcils de papa se froncèrent. Ses doigts tremblaient légèrement.

— Oh! s'écria maman, qu'est-ce que c'est?

Papa était trop ému. Il ne répondit pas et lui tendit la lettre. Un peu inquiet, Marco regarda maman. Elle pâlit légèrement, devint ensuite toute rouge ; ses doigts tremblèrent, comme ceux de papa. Puis, tout à coup, elle eut une exclamation de joie.

— Ah! par exemple. C'est trop beau, je n'ose croire encore que c'est vrai. Quelle bonne nouvelle!

C'était le chalet qui arrivait, dans cette simple enveloppe! Comment? un chalet dans une lettre?... Eh! bien, voici :

Depuis l'automne dernier, papa n'avait plus su grand-chose des suites de l'*enquête* (3), à propos de son accident. Cette lettre annonçait que le chauffeur du camion qui l'avait heurté avait été reconnu responsable. Papa allait recevoir ce qu'on appelle des dommages-intérêts, c'est-à-dire de l'argent pour réparer le tort qui lui avait été fait. Bien sûr, papa y comptait un peu puisque, à cause de cet accident, il avait perdu son emploi ; mais il ne s'attendait pas à une si forte somme. Cet argent qui tombait presque du ciel, on saurait tout de suite à quoi l'employer. Il servirait à faire construire le fameux chalet.

En apprenant cette bonne nouvelle, Marco sauta de joie puis, subitement son visage devint triste.

— Oh! mon petit Marco, s'inquiéta maman, qu'as-tu?... Tu n'as donc pas compris?

— Si, maman... mais le chauffeur du camion?

— Eh! bien?

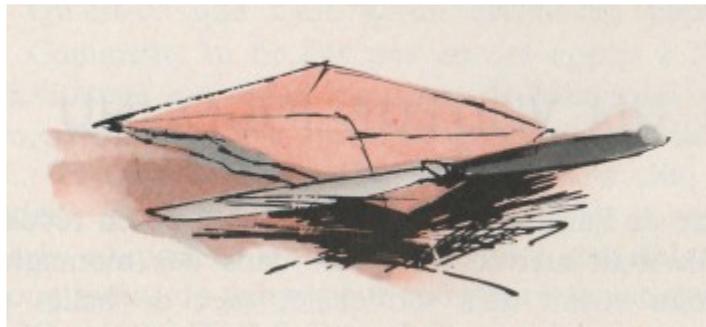
— Il ne l'avait pas fait exprès. Il était certainement très ennuyé d'avoir blessé papa. S'il nous donne cet argent, il n'aura plus rien, et il sera encore plus malheureux.

Maman regarda Marco ; elle ne put retenir une larme. Elle le serra contre elle, caressa sa joue.

— C'est vrai, mon petit Marco, le chauffeur du camion a été assez puni : je me souviens de son air accablé quand il est venu prendre des nouvelles de papa, à l'hôpital, mais rassure-toi ; c'est une compagnie d'assurance qui versera cet argent. Le chauffeur ne sera pas ruiné, à cause d'une simple maladresse qui aurait pu arriver à tout le monde.

— Ah ! bien, soupira Marco, rassuré.

Et le sourire revint aussitôt sur ses lèvres.



LES MOTS DIFFICILES

(1) Enveloppe à en-tête : c'est une enveloppe qui porte une inscription imprimée.

(2) *Facture de fournisseur* : la note que doit papa pour des marchandises qu'on lui a livrées.

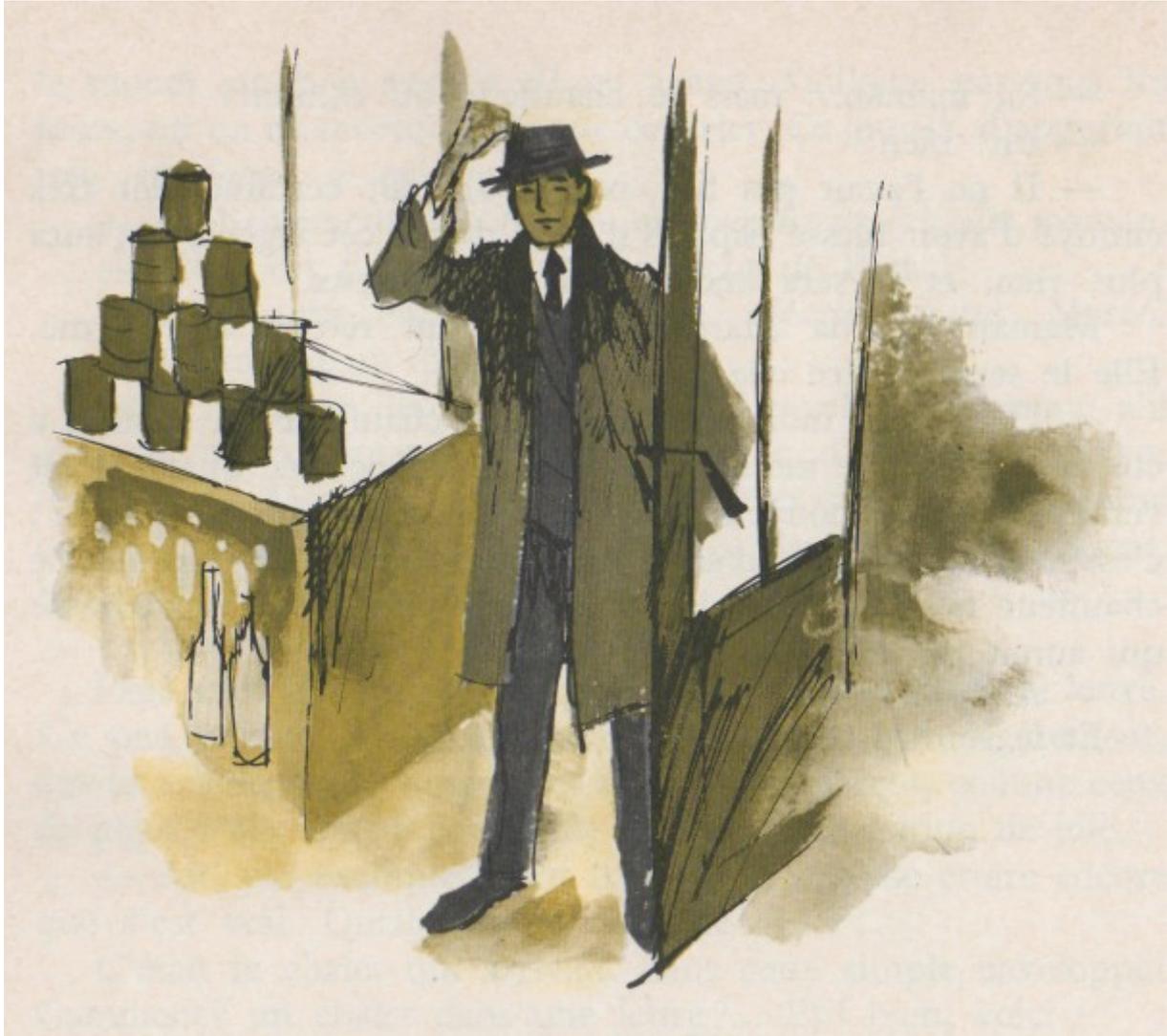
(3) Enquête : les renseignements recueillis par les gendarmes ou les agents sur les lieux de l'accident.

— AVONS-NOUS BIEN LO ET BIEN COMPRIS? —

Que signifie : « C'était le chalet qui arrivait dans une simple enveloppe. »

Qu'est-ce que de l'argent qui tombe du ciel ?

Pourquoi maman a-t-elle les larmes aux yeux en voyant Marco se faire du souci pour le chauffeur ?



66. UN VISITEUR INCONNU

Cette lettre de Paris avait mis toute la maison en révolution. Depuis qu'elle était arrivée on vivait dans des montagnes de projets. Maman voyait déjà son chalet avec de belles pièces claires, faciles à entretenir et à chauffer. Papa organisait d'avance son magasin qu'il voulait avec une très large devanture. Tante Marguerite se réjouissait aussi en pensant qu'elle pourrait s'installer chez elle au rez-de-chaussée, puisque on supprimerait la boutique. Ses jambes rhumatisantes n'auraient plus à monter et descendre l'escalier. Elle louerait les chambres du premier étage à des skieurs ou des estivants. Elle se ferait ainsi un petit *revenu supplémentaire* (i).

Marco, lui, pensait qu'il aurait à nouveau une chambre à lui, tout seul, mais plus belle que celle de Clichy. Sa fenêtre ouvrirait du côté de la forêt.

Tout cela paraissait très simple. Marco s'était imaginé que, dès la semaine prochaine, les ouvriers se mettraient à l'ouvrage et que le chalet sortirait de terre comme un champignon. Il fut bien surpris quand papa dit que, de toute façon, le chalet ne pourrait être construit avant l'année prochaine.

— L'année prochaine seulement ! s'écria-t-il... Pourquoi si tard ?

— C'est que, mon petit Marco, on ne construit pas un chalet comme on achète une auto. Il faudra d'abord trouver un terrain.

— Ce ne sont pourtant pas les champs qui manquent, à Marbroz.

— Bien sûr, Marco, mais on ne peut pas installer un magasin en pleine campagne. Il faut trouver un emplacement dans le village même ou *aux abords* (2)... Ensuite, nous devons nous entendre avec un architecte.

— Qu'est-ce que c'est qu'un architecte, papa ?

— Comment, tu ne l'as pas encore appris à l'école ? C'est un dessinateur qui trace les plans de toutes les parties de la maison, depuis la cave jusqu'au grenier. Cela demandera du temps... et nous sommes déjà en mai. Dans cinq mois l'hiver reviendra ; la neige arrêtera les travaux, s'ils sont commencés.

Marco soupira. Il n'avait pas pensé à tout cela. Il avait mis beaucoup moins de temps pour construire son chalet en planches sur le Carré de Clichy. Pour lui, attendre un an ou attendre quatre ans, de toute façon, c'était beaucoup trop.

La première des choses était donc de trouver un terrain. Papa s'en occupait déjà. Il avait mis au courant plusieurs propriétaires du village. Hélas, ce qu'on lui proposait ne pouvait convenir, à cause de l'éloignement. Tout ce qu'on lui offrait, dans le village, était l'emplacement d'une grange en ruines, à peine mieux placée que la maison de tante Marguerite.

Or, un soir que Marco gardait la boutique, après la classe, un étrange monsieur se présenta. Il était bien vêtu et portait une serviette de cuir noir; sous le bras. Marco comprit que ce n'était pas un client ordinaire.

— Je désirerais parler à M. Avonnaz, dit le visiteur.

— C'est mon papa, répondit Marco ; il n'est pas là... Il fait sa tournée dans les fermes, avec Rosalie... mais il ne tardera pas à rentrer.

— Et ta maman?

— Elle est en haut ; elle s'occupe de mon petit frère Philou.

— Pourrais-je la voir?

Marco se précipita dans l'escalier.

— Maman, viens vite... C'est un monsieur qui voudrait te parler... pas un client, un monsieur... Je ne sais pas ce qu'il veut.

Maman accourut. Presque en même temps, papa apparut au seuil de la boutique. Le monsieur à la serviette noire s'inclina pour saluer et dit, à mi-voix, quelque chose que Marco ne comprit pas. Alors papa et maman firent entrer ce visiteur inconnu dans la cuisine et la porte se referma derrière eux.

Qui était ce mystérieux personnage?... Pourquoi restait-il si longtemps à discuter avec papa et maman qu'il ne connaissait pas? Marco trouvait cette visite bien étrange.

LES MOTS DIFFICILES

(1) Revenu *supplémentaire* : un peu d'argent en plus de ce qu'elle avait pour vivre.

(2) Aux *abords* : tout près du village, au bord du village.

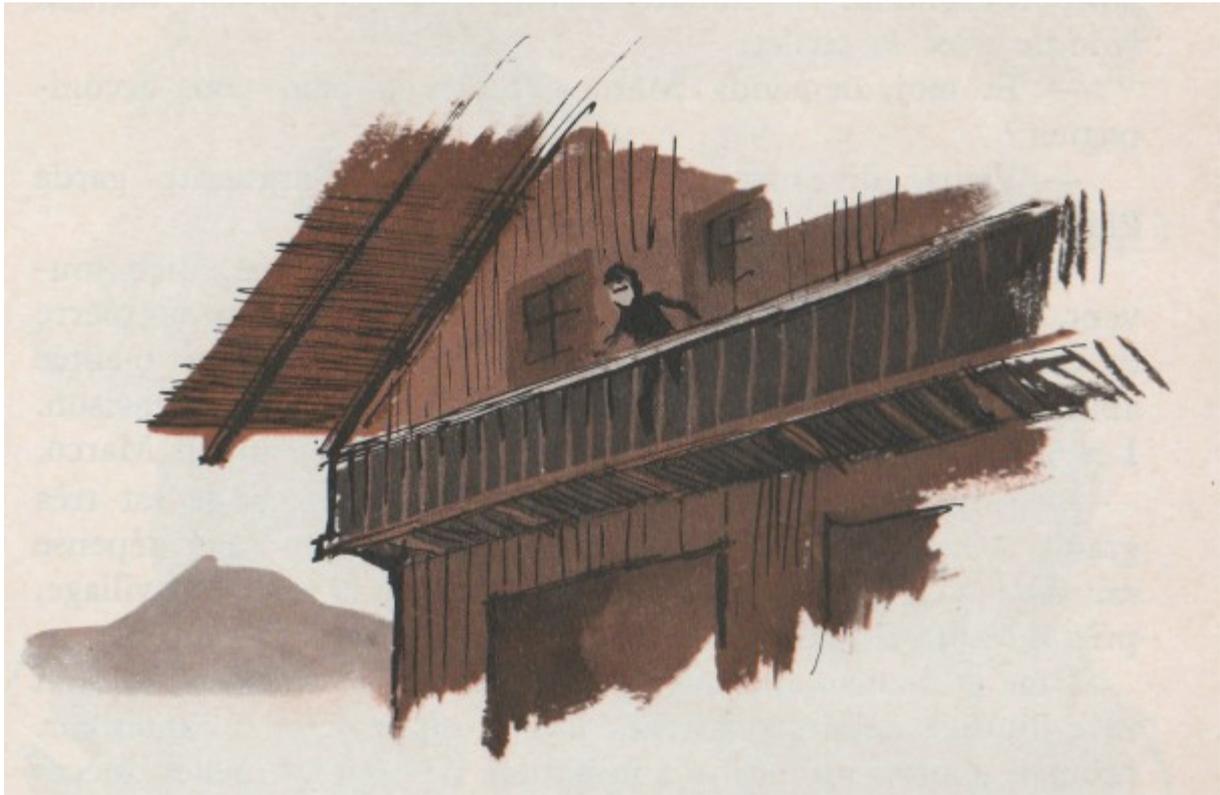
Pourquoi dit-on des montagnes de projets ?

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS?

—
Que signifie cette phrase : Marco croyait que le chalet sortirait de terre comme un champignon ? Pourquoi compare-t-on le chalet à un champignon ?

Pourquoi papa dit-il qu'on ne peut pas installer une boutique en pleins champs ?

Qu'est-ce que cette serviette que porte le visiteur ? Quel est l'autre sens du mot serviette ?



67. CHALET A VENDRE

Ce mystérieux monsieur était *le notaire* (i) du village voisin. Il avait appris par un habitant de Marbroz l'intention de papa de construire un chalet. Il venait lui en proposer un.

C'était un chalet tout neuf. A peine terminé, il n'était pas encore habité. Un ancien habitant de Marbroz, qui vivait à Paris, l'avait fait bâtir pour venir se retirer prochainement dans son village natal. Ce Parisien venait de mourir, subitement. Sa femme n'était pas du pays ; elle ne désirait pas y vivre seule. Elle avait chargé le notaire de lui trouver un *acquéreur* (2) pour le chalet.

Après une longue conversation secrète dans la cuisine de tante Marguerite, le notaire conduisit donc papa et maman voir de près le chalet.

— Et moi, demanda Marco, j'aimerais bien vous accompagner?

— Viens, dit maman, puisque tante Marguerite garde Philou.

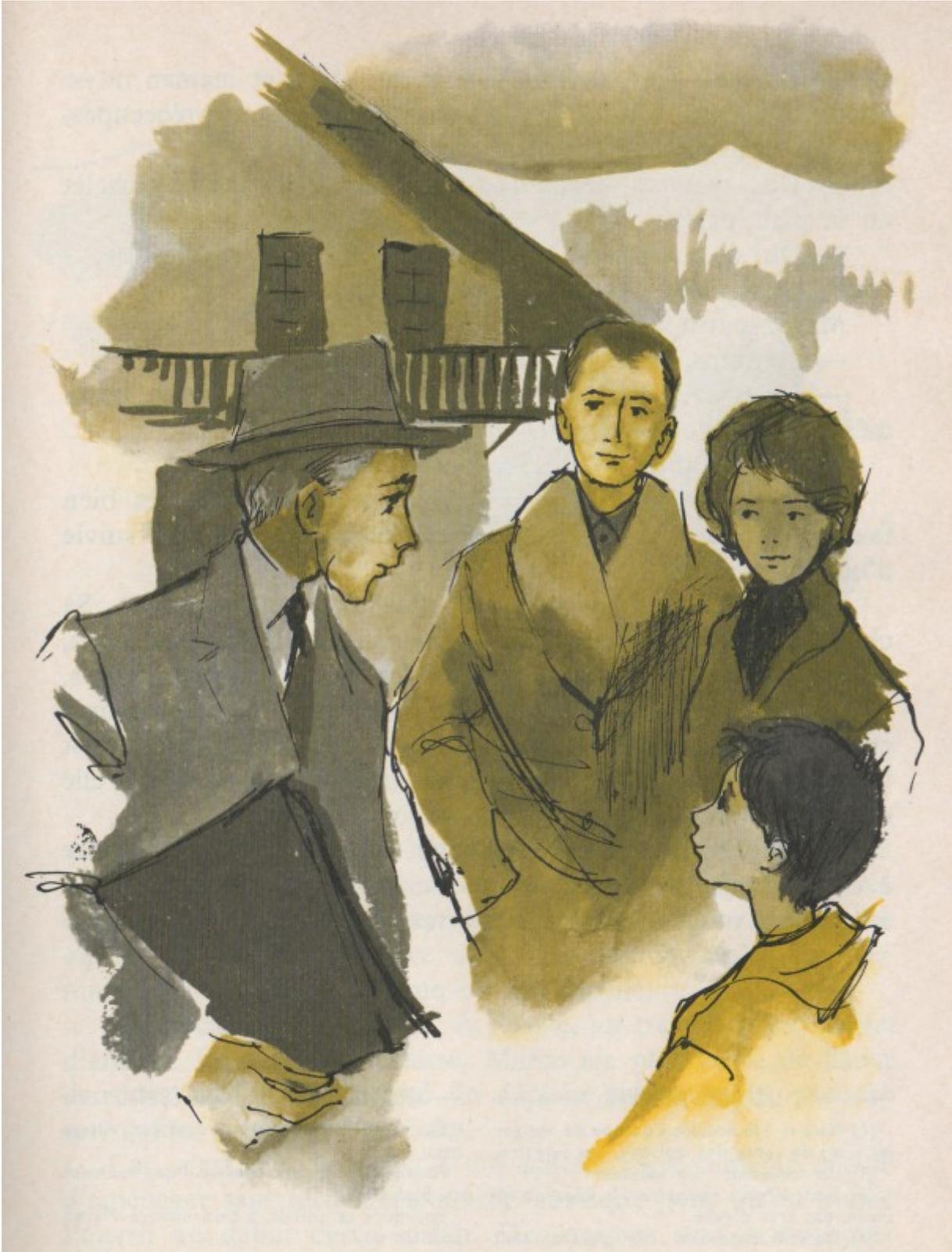
C'était un des plus coquets chalets de Marbroz. Bien souvent, maman l'avait contemplé avec envie. Le bas était en pierre de taille, le haut en bois verni. Un grand toit d'ardoise bleutée abritait un large balcon qui faisait le tour complet de la maison. Les volets étaient d'un rouge lumineux comme l'aimait Marco.

— Voyez, expliquait le notaire à papa, le garage est très grand, il serait facile à transformer en magasin sans dépense *excessive* (3)... La situation est idéale, juste à la sortie du village, près du nouvel hôtel et des chalets qui se construisent.

Papa et maman approuvaient. C'était en effet l'emplacement rêvé. Puis le notaire sortit une clef et on pénétra à l'intérieur. Maman poussa un cri d'admiration devant les belles pièces claires d'où se dégageait une bonne odeur de peinture fraîche et de bois verni. La cuisine, surtout, la séduisit avec son grand évier blanc, ses *placards encastrés* (2) dans le mur. Marco, lui, avait déjà découvert le balcon et en faisait le tour en courant. C'était merveilleux. L'hiver, il pourrait y galoper à son aise, protégé de la neige et de la pluie, tout en étant dehors.

Sa joie se transforma en délire quand, la visite du premier étage terminée, le notaire fit monter les visiteurs jusqu'aux deux petites chambres mansardées, aménagées sous le toit. Elles lui rappelèrent la villa de Laurette à Bretteville. Quelle chance, leurs fenêtres donnaient sur la grande forêt de sapins qui couvrait le pied de la montagne. Sans hésiter, il déclara qu'une de ces chambrettes serait la sienne et qu'on réserverait l'autre à Laurette quand elle viendrait à Marbroz.

Car, pour Marco, cela ne faisait plus de doute ; le chalet était déjà acheté. Aussi, quand on rentra à la maison, fut-il



encore une fois très surpris de voir que papa et maman ne se réjouissaient pas comme lui. Ils paraissaient même préoccupés, presque ennuyés.

— Dis, maman, demanda-t-il, est-ce parce que ce chalet ne te plaît pas?

— Oh! si, mon petit Marco, au contraire, il me plaît beaucoup... seulement... il coûte cher, très cher.

Marco parut très étonné.

— Pourtant, la lettre de l'autre jour...

— Hélas! l'argent que papa va recevoir ne suffira pas... même en y ajoutant toutes nos économies.

— Ah! soupira Marco, décontenancé.

Il pensa que, décidément, le monde n'était pas très bien fait. Pourquoi une bonne nouvelle était-elle toujours suivie d'une mauvaise?

Ce soir-là, on l'envoya au lit plus tôt que d'ordinaire. Sa chambre se trouvait au-dessus de la cuisine. Il entendit papa, maman et tante Marguerite discuter longtemps, très longtemps. Que pouvaient-ils dire ? Quand ils montèrent se coucher, maman entrebâilla la porte de la chambre pour voir si Philou dormait bien. Elle constata que Marco était encore éveillé. Alors, elle se pencha vers lui et murmura à son oreille :

— Dors bien, mon petit Marco et fais de beaux rêves. Grâce à tante Marguerite qui a promis de nous aider, le beau chalet aux volets rouges sera bientôt à nous...

LES MOTS DIFFICILES

- (1) *Notaire* : le notaire s'occupe de rédiger les actes de vente des maisons, des terrains.
- (2) Un *acquéreur* : un acheteur.
- (3) Sans *dépense excessive* : la dépense ne serait pas très élevée.
- (4) *Placards encastrés* : les placards sont aménagés dans les murs ; ils ne les dépassent pas.

BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

- Que signifie : se retirer dans son village natal ?
Pourquoi le notaire pense-t-il que le chalet est bien situé ?
Pourquoi ce soir-là, a-t-on envoyé Marco plus tôt au lit ?
Comment, finalement, pourra-t-on acheter le chalet?



68. LAURETTE N'ÉCRIT PLUS

L'été est arrivé sur la montagne, semant dans les prés des *myriades* (1) de fleurs. Les troupeaux ont quitté leurs sombres étables. On entend, au loin, tinter leurs « *clarines* » (2) sur les *alpages* (3). Marbroz achève sa toilette pour accueillir les premiers « vacanciers », comme on les appelle.

Les vacances approchent. A l'école, on travaille avec moins d'ardeur. En sortant de classe, Marco n'a plus envie de flâner dans les rues. Il est pressé de déposer son cartable, prendre son goûter et courir au chalet.

Car, c'est fait, le chalet a été acheté. Papa a même décidé d'aménager sans tarder la nouvelle boutique pour qu'on puisse l'ouvrir au début de la saison. Des maçons sont venus, puis les menuisiers. Le magasin est presque terminé. Dans quelques

jours, avec l'aide précieuse de Rosalie, on pourra déménager les marchandises. L'autre déménagement, le vrai, aura lieu un peu plus tard ; il est moins urgent.

Naturellement, pour diminuer les frais, il a donné un coup de main aux ouvriers. Aujourd'hui, il attend Marco pour l'aider à tapisser les deux petites chambres mansardées.

C'est pourquoi, ce soir, Marco n'a même pas pris le temps de passer à la maison. Il arrive directement, en courant, tout joyeux. Pensez donc ! Il s'agit de sa chambre, de son domaine.

Papa est déjà là. Il a posé une grande planche sur des tréteaux. Les rouleaux de papier sont prêts. Pas besoin d'échelle ; le plafond n'est pas haut ; une chaise suffira. D'ailleurs la place n'est pas très grande.

Marco n'est pas tout à fait un *novice* (4) dans l'art de poser les papiers peints ! Il a déjà vu papa refaire l'appartement de Clichy. Mais aujourd'hui il ne sera pas un simple spectateur. Rien de plus amusant que de barbouiller de longs rouleaux de papier avec un énorme pinceau ruisselant de colle.

C'est lui qui a choisi le papier peint : bleu pour sa chambre et jaune d'or pour l'autre, puisque cette chambre sera celle de Laurette, quand elle viendra à Marbroz, l'an prochain, et que Laurette adore le jaune.

Il veut que le travail soit très bien fait... surtout celui de la chambre jaune. Aussi écoute-t-il avec attention les conseils de papa. Chaque fois qu'une goutte de colle tombe sur la table, il l'essuie consciencieusement.

Cependant, au bout d'un moment, son entrain diminue. Marco n'est pas tout à fait aussi heureux qu'il l'espérait. Il pense à sa petite camarade. Elle ne viendra à Marbroz que l'an prochain. C'est très loin, l'an prochain. Bien sûr, il la reverra dans quelques semaines, puisqu'il est invité à Bretteville ; mais lui, Marco, connaît déjà Bretteville. Laurette, elle, n'est jamais venue à Marbroz. Il aurait tant de joie à l'accueillir dans « son » beau chalet tout neuf... Et puis, autre chose le tracasse. Jusqu'à présent, Laurette lui écrivait toutes les quinzaines. Il recevait

la lettre régulièrement, le jeudi, car elle écrivait le mercredi, à l'heure où, naguère, ils étaient réunis.

Or, jeudi dernier, il n'a rien reçu... et le jeudi précédent non plus. Que se passe-t-il à Clichy?... Est-elle en train de l'oublier?... ou bien ses parents ne tiennent-ils plus à emmener

Marco à Bretteville? Oui, c'est cela et Laurette n'ose pas le lui dire.

Toutes ces pensées trottent très vite dans la tête de Marco. Il continue de travailler sans conviction. Soudain la voix de papa interrompt ses réflexions.

— Eh! bien, Marco, où as-tu donc la tête?... voilà que tu barbouilles la table au lieu de promener ton pinceau sur le papier.

Marco sursaute, rougit et s'empresse de ramasser un chiffon pour effacer les traces de colle sur la planche.



LES MOTS DIFFICILES

(1) Des *myriades de fleurs* : des milliers et des milliers de fleurs.

(2) *Clarines* : grosses cloches qu'on suspend au cou des vaches quand elles sont sur la montagne et qui ont un son clair.

(3) *Alpages* : grandes prairies des Alpes, sur les hauteurs, où les vaches passent tout l'été sans redescendre dans la vallée.

(4) Un *novice* : un débutant dans le métier, un apprenti.

- AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi, lorsque papa tapisse la chambre, Marco n'est-il plus un simple spectateur ?

Pourquoi Marco aime-t-il particulièrement sa future chambre ?

Qu'est-ce que travailler sans conviction ?



69. BOUM! V'LA LE FACTEUR!..

Le silence de Laurette se prolongeait. Deux lettres de Marco restaient sans réponse. Il n'osait envoyer la troisième. Chaque matin, en rentrant de l'école, il guettait l'arrivée du facteur. Si on était déjà à table, il sursautait chaque fois que tintait la clochette de la boutique. Presque toujours ce n'était qu'une cliente qui avait oublié d'acheter une boîte de sardines ou un pot de moutarde.

Maman essayait de le rassurer. Une fois, à Clichy, Marco s'était déjà désespéré, quand Laurette était partie à un enterrement avec sa mère. Mais Marco avait peine à croire que ce long silence ne cachait pas quelque chose de grave.

Enfin, un mardi, on venait de se mettre à table, quand le

facteur entra en lançant son sonore : Boum! v'là le facteur!... Il arriva dans la cuisine en brandissant une lettre.

— Des nouvelles pour toi, monsieur Marco!...

C'était, enfin, une lettre de Laurette; pourquoi n'arrivait-elle pas un jeudi comme d'ordinaire? Il examina l'enveloppe avant de l'ouvrir. L'écriture était moins régulière que d'habitude. Laurette n'avait pas pris soin, comme les autres fois, de tracer des traits au crayon pour que l'adresse fût bien d'aplomb. Il eut envie de fourrer l'enveloppe dans sa poche, pour la lire tout à l'heure quand il serait seul. Mais, maman dit :

— Eh! bien, Marco, tu l'attendais avec tant d'impatience, cette lettre, qu'attends-tu pour l'ouvrir ?

Il déchira l'enveloppe, déplia la feuille de papier et vit tout de suite que la lettre n'était pas longue. Il commença de lire, tout bas ; son visage se *contracta* (i). Ses yeux devinrent brillants comme s'il allait pleurer.

— Mon Dieu! s'écria maman, qu'est-il donc arrivé à ta petite camarade ?

Marco lui tendit la lettre et maman lut, tout haut :

Clichy, 22 juin.

Mon cher Marco,

« Je viens d'être malade, très malade. J'ai eu une *angine* (2) très compliquée qui a beaucoup inquiété papa. Il n'a pas osé me soigner lui-même, de crainte de se tromper ; il a fait venir un de ses amis, médecin comme lui. A présent, je vais mieux, je n'ai plus de fièvre. Je commence à me lever, mais il ne serait pas du tout prudent, cette année, de m'emmener au bord de la mer. Je vais partir, pour deux mois, chez des cousins, dans le Poitou. J'ai beaucoup de chagrin, tu sais. Je t'attendais avec tant d'impatience. Ne sois pas trop triste, Marco, ce n'est pas ma faute. Je t'enverrai bientôt une nouvelle lettre. Je t'embrasse très fort.

« LAURETT

E. »

Maman releva les yeux et regarda Marco. La tête penchée sur son assiette il ne disait rien, prêt à pleurer. Elle lui caressa la joue.

— Ne pleure pas, mon petit Marco. L'essentiel est que Laurette soit hors de danger. Pour le reste, tout n'est pas perdu. L'air de notre Savoie vaut bien celui du Poitou...

— Parfaitement, approuva papa. Si les parents de Laurette n'ont pas osé nous écrire, c'est parce qu'ils ne pensaient pas que nous nous installerions si tôt dans notre chalet où nous aurions de la place pour elle.

— Oh! vous croyez qu'elle pourrait venir? demanda Marco en tremblant.

— Nous ne tarderons pas à le savoir. Dès aujourd'hui, Marco, tu vas écrire à Laurette pour l'inviter. A ta lettre, nous joindrons la nôtre, pour dire à ses parents que c'est avec la plus grande joie que nous attendons ta petite camarade.

Le sourire revint sur les lèvres de Marco. Il embrassa papa et maman pour les remercier. Le repas à peine achevé, il jeta sa serviette sur la table.

— Vite, papa, allons finir d'installer la petite chambre jaune.

LES MOTS DIFFICILES

(1) Son visage se contracta : les muscles de son visage se raidirent, comme lorsqu'on est inquiet.

(2) Angine ; maladie qui provoque l'inflammation de la gorge et donne beaucoup de fièvre. Elle a parfois de graves conséquences.

AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Qu'est-ce qu'une écriture bien d'aplomb ?
Pourquoi Marco n'avait-il pas osé envoyer la troisième lettre ?

Pourquoi l'écriture de Laurette était-elle moins régulière que les autres fois ?



70. GRANDS PRÉPARATIFS

Ah! quelle attente! Depuis que maman a écrit aux parents de Laurette, Marco ne vit plus. Il compte les jours. Quand la réponse arrivera-t-elle?... Enfin, un midi, toujours à la même heure, la clochette de la boutique s'agite.

— Boum! v'là le facteur!

Cette fois, la lettre n'est pas adressée à Marco mais à ses parents; l'adresse n'a pas été tracée par Laurette. Marco est un peu... et même très inquiet. Si cette lettre annonçait que Laurette ne pourrait pas venir à Marbroz?

— Ouvre-la vite, maman!

Maman décacheté l'enveloppe. Elle lit :

Chers amis.,

« Nous sommes très touchés par votre si aimable invitation pour Laurette. Je vous avoue que nous avons un peu hésité, mon mari et moi, à l'accepter. Ce séjour de notre petite fille à Marbroz va vous occasionner un grand dérangement. Mais au reçu de votre lettre, Laurette a explosé de joie ; elle nous a tant suppliés, que nous lui avons cédé. Nous sommes sûrs que la joie de retrouver son petit ami Marco lui fera autant de bien que l'air pur de vos belles montagnes. Depuis que vous avez quitté Clichy, elle n'a cessé de parler de lui. En retour, l'année prochaine, Marco viendra passer toutes ses vacances à Bretteville. Dès aujourd'hui je commence les préparatifs de départ ; vous imaginez l'empressement de Laurette à m'aider. Je pense qu'elle sera suffisamment rétablie, dans quelques jours, pour entreprendre le voyage. Encore une fois, nous ne savons comment vous remercier et nous vous prions de croire à notre meilleur souvenir.

LA MAMAN DE LAURETTE. »

Marco est fou de joie. C'est donc vrai. Dans quelques jours, Laurette sera là ; elle restera à Marbroz toutes les vacances ! Il se met à courir, à sauter dans la maison, en lançant en l'air le malheureux Chonchon qui semble se demander la raison de ces sauts périlleux.

Il faut que tout soit prêt pour l'arrivée de Laurette. Marco tient à arranger lui-même la petite chambre jaune. Chaque jour il vient y placer, dans un vase, un bouquet de fleurs des champs. Cela fait sourire maman.

— Voyons, Marco, tu pourrais attendre que nous soyons fixés sur la date de son arrivée. Les fleurs des champs se fanent du jour au lendemain.

Marco n'écoute pas. Il lui semble que ces bouquets, sans cesse renouvelés, vont faire arriver Laurette plus vite.

Enfin, quelques jours plus tard, le facteur apporte une

nouvelle lettre. Laurette annonce sa venue pour mardi prochain. Elle arrivera par le même train que Marco, cet hiver. Elle voyagera presque seule. Des amis de ses parents qui vont à Aix-les-Bains s'occuperont d'elle une grande partie du voyage. On n'aura qu'à venir l'attendre à la gare de Cluses.

Plus que trois jours! Il faut que Rosalie fasse toilette pour accueillir *dignement* (1) la petite invitée. Marco décide de faire reluire sa vieille carrosserie. Pour cela il a déniché dans la boutique un produit pour nettoyer les cuivres. D'après ce qui est écrit sur le flacon, ce merveilleux produit donne un éclat incomparable. Marco en verse une bonne dose sur un chiffon et il frotte de toutes ses forces. Hélas! il s'aperçoit, un peu tard, que le merveilleux produit, au lieu de *lustrer* (2) la peinture, l'a *sournoisement* (3) rongée. Par endroits, la tôle, mise à nu, apparaît terne et laide. On dirait que Rosalie a attrapé la gale.

Consterné, Marco jette le traître produit. Puis, il se met à nettoyer les glaces, en soufflant dessus, très fort, pour faire de la buée, comme maman quand elle nettoie les vitres.

— Pourvu qu'il ne pleuve pas avant mardi, se dit-il, sans quoi Rosalie va encore se crotter sur les mauvais chemins et tout sera à recommencer.



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Accueillir dignement* : accueillir convenablement, avec une certaine cérémonie, comme pour honorer Laurette.

(2) *Lustrer* : faire briller, donner de l'éclat, comme les lustres qui donnent une vive lumière.

(3) *Sournoisement* : le produit avait rongé la peinture, sans que Marco s'en aperçoive, comme en cachette.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Pourquoi les parents de Laurette hésitaient-ils à envoyer leur fille à Marbroz ?

Que signifie : quand Laurette serait rétablie. Qu'est-ce que se rétablir ?

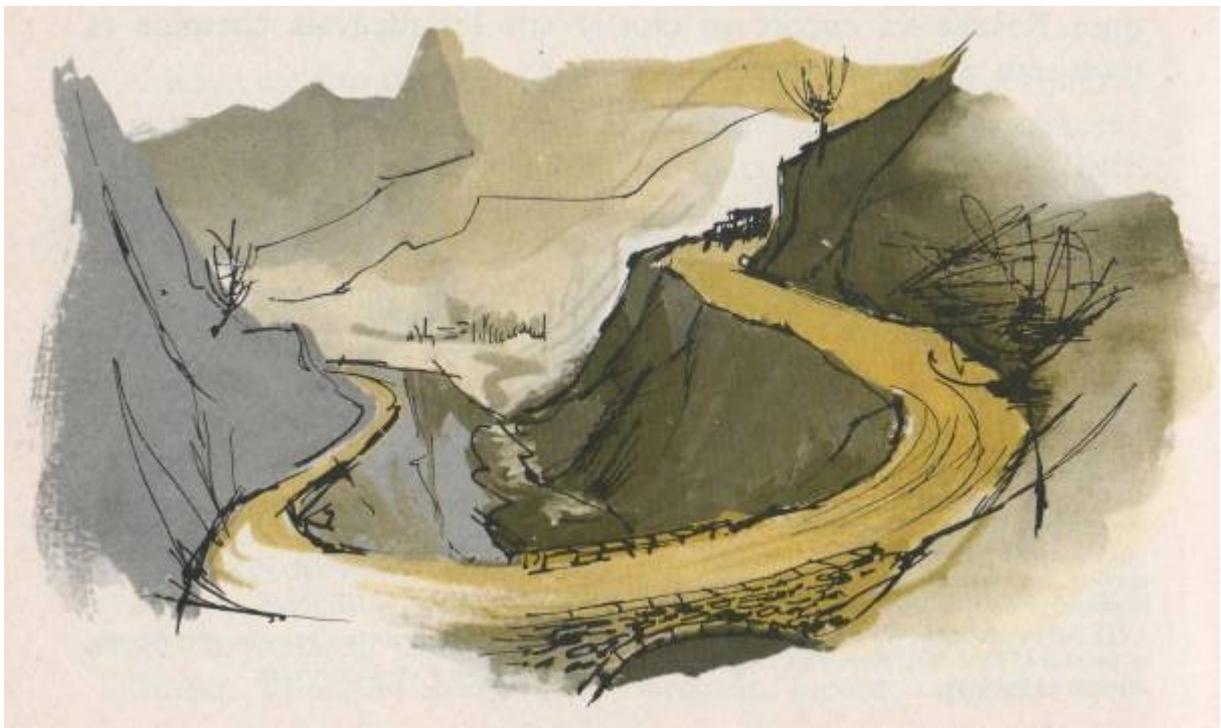
Quel passage montre à nouveau que Rosalie est comparée à un être vivant ?

71. UN CAPRICE DE ROSALIE

Six heures du matin! Marco vient de s'éveiller dans la petite chambre bleue, dans sa chambre à lui. En effet, le déménagement est fait. Depuis trois jours, on habite le beau chalet aux volets rouges. On n'attend plus que Laurette pour *pendre la crémaillère* (2). Elle arrivera tout à l'heure. C'est pourquoi Marco s'est éveillé si tôt.

Il bondit, en pyjama, vers la fenêtre. Quelle chance! le soleil dore déjà les hautes cimes et annonce une journée magnifique. Marbroz a décidé de se mettre en beauté pour accueillir la petite Parisienne, comme il l'a fait pour Marco quelques mois plus tôt.

Marco lui aussi veut être beau. Il met ses habits du dimanche et peigne longuement ses cheveux pour dompter la fameuse mèche rebelle. Il est prêt. Vite, une dernière inspection à la chambre de Laurette. Le bouquet de fleurs des champs, composé la veille, est encore bien frais.



— Ciel! s'écrie maman, en voyant Marco apparaître de si grand matin dans la cuisine, pourquoi es-tu déjà levé?... Craignais-tu que j'oublie de t'éveiller?...

Marco avale son bol de chocolat sans toucher aux tartines beurrées. Il est trop ému pour avoir faim.

— Où est papa?

— Il est descendu sortir Rosalie.

— Elle n'est pas en panne, au moins?

— Pourquoi serait-elle en panne, juste aujourd'hui, alors qu'elle n'a jamais abandonné papa dans ses tournées?

Marco descend rejoindre son père. Rosalie est prête. Il jette un coup d'œil navré sur les taches faites par ce diable de produit à *récurer* (3) les cuivres. Heureusement, elles ne se voient pas trop.

— Papa! tu n'as pas oublié l'essence?

— Rassure-toi, Marco, Rosalie n'est pas à jeun, son estomac est bien garni.

Marco trépigne d'impatience. Enfin, papa s'installe au volant ; il s'assied près de lui. Rosalie démarre, sans trop sursauter, comme cela lui arrive parfois, le matin, quand l'air est frais.

Marco admire le lumineux paysage matinal ; pas pour lui, il y est habitué ; mais il se dit avec une fierté naïve : tout à l'heure, au retour je montrerai à Laurette cette cascade, cette haute montagne au sommet encore blanc de neige, ce vieux pont de bois, sur le torrent.

Dans la descente en lacets, Rosalie roule tranquillement sans faire trop de bruit. On atteint le fond d'une étroite vallée et l'auto attaque la dernière montée, avant la seconde descente qui mène tout droit à Cluses. L'air frais du matin lui est favorable.

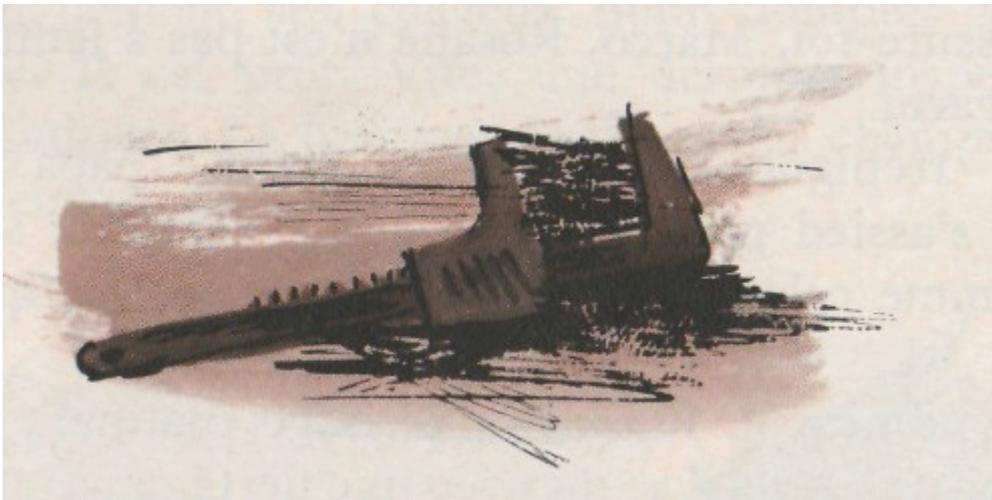
— C'est quand même une bonne voiture, dit Marco. Mais Rosalie a dû entendre ce compliment qui n'en est pas tout à fait un, puisque Marco a dit « quand même ». Une subite envie de faire un caprice la démange. Avant le bout de la montée,

elle se met à tousser, à renâcler, à hoqueter, à pétarader. Puis, elle s'arrête net au bord de la route. Marco regarde son père.

— Que se passe-t-il?

Papa a déjà sauté à terre. Il soulève le capot, jette un coup d'œil au moteur, tripote quelques fils, puis remonte sur le siège, tire sur le démarreur. Rien à faire. Rosalie s'entête à rester sur place. Marco commence à s'inquiéter. Il pense à Laurette. Quel malheur si on arrivait après le passage du train.

— Dis, papa, crois-tu qu'elle va vouloir repartir?...



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Caprice* : c'est le désir soudain de faire quelque chose qui n'est pas raisonnable. Ce mot vient de : chèvre. Les chèvres font en effet souvent des caprices.

(2) *Pendre la crémaillère* : la pendaison de la crémaillère est une petite fête qu'on fait quand on vient habiter une nouvelle maison. La crémaillère est cette pièce de fer dentelée accrochée dans les cheminées et qui servait autrefois à suspendre les marmites.

(3) *Récurer* ; nettoyer un ustensile, en frottant très fort.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS?

—

Que veut dire : l'air du matin est favorable à Rosalie?

Pourquoi en ajoutant « quand même », Marco n'a-t-il pas fait un vrai compliment à Rosalie ?

Quelle différence faites-vous entre ces trois verbes : tousser, renâcler, hoqueter ?



72. LE TRAIN DE PARIS

Eh! bien non, Rosalie ne veut rien entendre. Après tout, elle préfère peut-être la fraîcheur des sapins à l'air tiède de la vallée.

Papa commence à s'énerver. Il enlève sa veste, retrousse ses manches et tripote à nouveau le moteur. Marco est désespéré. A chaque instant, il jette un coup d'œil sur la montre, au poignet de son père.

— Dis, papa, crois-tu qu'elle va repartir ?...

Papa est trop occupé pour répondre. Une grosse clef anglaise à la main, il trafique dans les entrailles de Rosalie, comme un chirurgien.

— Dis, papa! crois-tu qu'elle va repartir?

C'est la dixième fois que Marco répète sa question. Papa est *excédé* (i). Il repousse Marco qui se penche encore sur lui pour voir l'heure et disparaît presque en entier sous le capot. Enfin, papa se redresse, en poussant un soupir. Il vient de

découvrir la panne : un simple petit fil électrique qui s'était détaché. En un instant l'opération est faite, le ventre de Rosalie refermé.

— Vite, en route!...

Rosalie redémarre dans un *vrombissement infernal* (2) pour montrer sa bonne volonté. Hélas! on a perdu plus de trois quarts d'heure. Le train de Paris est déjà passé à Cluses. Marco se représente Laurette, toute seule, en larmes, sur le quai de la gare.

— Plus vite, papa! plus vite!...

Mais papa est prudent. Il ne veut pas risquer un accident. Enfin voici Cluses. Un virage à droite, un virage à gauche et Rosalie s'arrête devant la gare. Papa et Marco se précipitent. Sur le quai, des voyageurs attendent, sans doute un autre train. Marco court d'un bout à l'autre. Laurette n'est pas là. A-t-elle manqué le train?... ou bien, ne voyant personne, est-elle allée plus loin? Papa s'approche d'un employé, il lui demande s'il n'aurait pas aperçu une petite fille de neuf ans qui a dû descendre toute seule du train de Paris.

— Le train de Paris? répond l'employé, mais il n'est pas encore arrivé! Il est annoncé avec une heure de retard. Il ne va pas tarder... Tenez, le voici!

En effet, une longue masse noire apparaît au bout de la voie. Marco soupire de soulagement puis, presque aussitôt, son cœur recommence de battre à grands coups. Le train entre en gare. Marco se dresse sur la pointe des pieds, agite son mouchoir.

— Laurette!... Laurette!...

Il vient de l'apercevoir, à une portière. Le train à peine arrêté, elle saute sur le quai. Marco court à sa rencontre. Les deux amis se jettent dans les bras l'un de l'autre.

— Oh! Marco, comme je suis heureuse!... Dans le train, je ne tenais plus en place, je pensais que tu étais depuis une heure sur le quai, à m'attendre... Comme tu as grandi depuis cet hiver... et comme tu es bronzé!...

Marco, lui, ne trouve rien à dire. Sa joie l'étouffé. Il tient

la main de sa petite camarade et la regarde, les larmes aux yeux. Soudain, un bruit étrange sort d'un petit panier d'osier que Laurette a déposé à ses pieds.

— Miaou!... Miaou!...

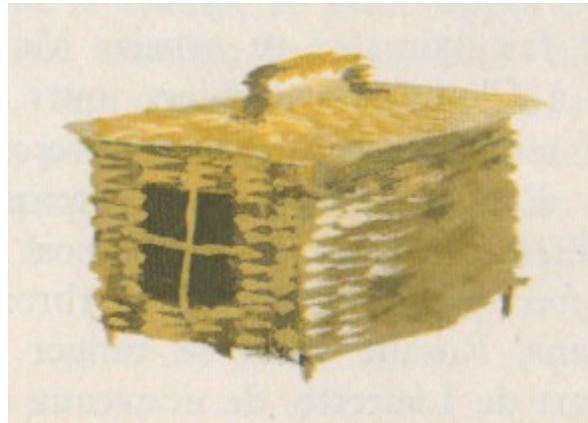
— C'est Fan-Fan! s'écrie Laurette, je crois qu'il t'a reconnu à travers les fentes du panier. Papa et maman, vont s'absenter plusieurs fois, pendant les vacances. Je n'ai pas voulu le laisser à la concierge. Lui aussi se plaira à Marbroz.

Tandis que papa se charge d'aller retirer les bagages, Marco entraîne sa petite camarade vers l'auto. Au moment de sortir de la gare, il se sent un peu gêné. Laurette, elle, possède une belle auto toute neuve ; comment va-t-elle trouver Rosalie ? Il a tort.. En apercevant la voiture, Laurette, s'écrie, toute joyeuse :

— Oh! une camionnette!... C'est merveilleux ; jamais je ne suis montée dans une camionnette.

Alors, rassuré, Marco déclare fièrement :

— Tu sais, elle ne tombe jamais en panne... presque jamais!...



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Excédé* : papa ne peut plus supporter les questions de Marco trop souvent répétées; elles sont en excès.

(2) *Vrombissement infernal* : très grand ronflement, assourdissant.

Qu'est-ce qu'un chirurgien ?

Quelle différence y a-t-il entre une voie et une voix ?

Pourquoi, après avoir dit : « elle ne tombe jamais en panne », Marco ajoute-t-il : « presque jamais » ?

AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

73. LE CHALET DU BONHEUR

Rosalie remonte tranquillement vers Marbroz. Marco et Laurette se serrent l'un contre l'autre pour ne pas gêner papa. Marco tient le panier d'osier sur ses genoux. Il a soulevé le couvercle. Fan-Fan dresse sa petite tête blanche., toute ronde. Il ronronne très fort... pas aussi fort, cependant, que le moteur de Rosalie qui s'essouffle dans la montée.

Laurette oublie ses fatigues d'une nuit dans le train. Ce voyage en camionnette l'amuse follement.

— On y est bien mieux que dans notre voiture, déclare-t-elle On domine la route et on a bien le temps de voir le paysage.

Marco l'approuve mais, au fond de lui, il supplie Rosalie de ne pas faire un nouveau caprice. Non, Rosalie est redevenue raisonnable.

Laurette est ravie de découvrir la montagne. Tout est nouveau pour elle qui ne connaît guère que la Normandie et le Poitou. Elle se penche tantôt à droite, tantôt à gauche, et laisse échapper un cri d'admiration devant une cascade... ou un cri d'effroi quand on longe un précipice. L'air léger la surprend agréablement.

— Ah! qu'il fait bon ; si tu savais, Marco comme nous avons eu chaud à Clichy, les derniers jours de juin.

Soudain, elle tend le doigt en avant, vers une haute montagne qui vient d'apparaître entre les sapins.

— La neige!... de la neige en plein mois de juillet !... Enfin, après *force virages* (i)₅ voici Marbroz, voici le fameux chalet. Docilement, Rosalie vient se ranger devant sa porte. Et c'est, de la part de Laurette, de nouveaux cris d'admiration.

— Qu'il est beau!... encore plus beau que je l'imaginai! Maman, Philou et aussi tante Marguerite attendent sur le seuil. Laurette se précipite pour les embrasser ; Marco, lui, est surtout impatient de montrer sa chambre à sa camarade. Il la précède dans l'escalier de bois.

— Tu sais, Laurette, c'est moi qui ai choisi la couleur

du papier en pensant à toi... et c'est moi qui l'ai tapissée.

— Toi tout seul?

— Tout seul... avec papa.

La vue sur la forêt qu'on découvre de la fenêtre, l'enchanter.

— Est-ce qu'il est permis d'y aller? demande-t-elle naïvement, j'aime tant me promener dans les bois.

— Ce n'est pas comme au Bois de Boulogne, déclare fièrement Marco ; à Marbroz, tout est permis.

— Ah! Marco, quelles belles vacances je vais passer... grâce à toi!

Mais, d'en bas, maman les appelle. La table est prête dans la nouvelle salle à manger. Un splendide bouquet de *rhododendrons* (2) trône au milieu. Chacun prend sa place. Marco s'assied à côté de Laurette, bien entendu. Tout à coup, maman s'écrie :

— Mon Dieu!... et Philou?... Philou a disparu!...

On ne le cherche pas longtemps. Voici notre Philou qui apparaît, venant du balcon. Il brandit la plus belle branche du plus beau géranium de maman, qu'il vient de couper sur le balcon. Joyeux et *innocent* (3), il l'apporte à Laurette pour le lui offrir, comme à Clichy, il avait apporté son biberon à papa. Marco regarde maman, inquiet. Eh ! bien non, maman ne le gronde pas. Au contraire, elle prend Philou dans ses bras et l'embrasse pour le remercier de sa délicate attention. Est-ce qu'on ne pardonne pas tout, le jour où on pend la crémaillère dans le CHALET DU BONHEUR?

LES MOTS DIFFICILES

(1) Après force *virages* : après un très grand nombre de virages.

(2) *Rhododendrons* : plantes aux fleurs mauves ou rosés qui ne poussent qu'en haute montagne.

(3) *Innocent* : Philou avait une bonne intention. Il ne pensait pas avoir mal fait en coupant la plus belle branche de géranium.

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS?

—

Que signifie : de l'auto, on domine la route.

Que veut dire exactement Marco en affirmant que tout est permis à Marbroz ?

Avez-vous remarqué un passage où Marco se vante un peu ?

74... ... DES SEMAINES ONT PASSÉ

... Des semaines ont passé. Combien? Ni Marco ni Laurette ne les ont comptées. Ils avaient bien d'autres choses à faire. Que de promenades dans les forêts de sapins! que d'escalades dans la montagne!

Les jours se sont enfuis si vite, si vite, qu'un matin., Laurette est toute surprise de lire le nom d'un nouveau mois sur le calendrier.

— Septembre!... déjà septembre!... Il me semble que je viens seulement d'arriver à Marbroz.

Pourtant le calendrier ne ment pas. Les vacances sont presque terminées. Bientôt, il faudra regagner Clichy, laisser la belle montagne... et surtout quitter Marco. Le cœur de Laurette se serre. Pourquoi ne resterait-elle pas ici puisque ses parents lui ont trouvé si bonne mine quand ils sont venus passer huit jours à Marbroz, le mois dernier.

Toute triste, elle monte dans sa chambre, se plante devant la fenêtre, comme si elle voulait emplir ses yeux de tout ce qu'elle va bientôt perdre.

— Déjà septembre, murmure-t-elle encore, avec *nostalgie* (i). Elle est là depuis un moment quand elle sursaute au bruit de pas précipités, dans l'escalier.

— Laurette? es-tu là-haut?... je te cherche partout. Elle fourre vivement dans sa poche le mouchoir qu'elle serrait dans sa main, mais Marco voit tout de suite qu'elle a pleuré.

— Laurette! tu as du chagrin?... Je t'ai fait de la peine?

Elle secoue la tête et sourit. Marco prend sa main et l'entraîne hors de la chambre.

— Tu as vu comme le ciel est lumineux ce matin! Viens, nous escaladerons la dent des Brifettes. La vue sur le Mont-Blanc doit être formidable.

Laurette le suit. Elle voudrait être aussi gaie que les autres fois, mais elle revoit le feuillet du calendrier.

— Septembre! déjà septembre!

Marco s'inquiète. Il la questionne, essaie de la rassurer. D'abord les vacances ne sont pas tout à fait finies. L'année prochaine ils se retrouveront à Bretteville et, dans deux ans, Laurette reviendra à Marbroz.

— Deux ans, soupire Laurette, tu ne sais donc pas comme c'est long, deux ans!

Oh! si, Marco le sait. Deux ans, c'est interminable... Seulement, il ne veut pas aggraver le chagrin de sa petite camarade. Pour la détourner de ses pensées il tend le doigt vers le lointain.

— Regarde les montagnes! Jamais nous ne les avons vues aussi claires. On dirait qu'on a versé du sucre sur le Mont-Blanc.

Mais Laurette demeure absente. Ce n'est pas le Mont-Blanc qu'elle découvre dans le lointain mais les rues de Clichy, l'automne gris de la ville, l'hiver sans neige, le printemps sans fleurs. Ah! si, au moins, Marco repartait avec elle!

— Marco, murmure-t-elle, je sens que je vais être très malheureuse, sans toi.

— Moi aussi, Laurette.

Ils restent assis un long moment dans l'herbe, sans dire un mot, avant de redescendre vers Marbroz. Il est déjà tard ; on les attend pour passer à table.

— Vous avez fait une trop longue promenade, dit maman, vous paraissez fatigués.

Non, c'est leur chagrin, à la pensée d'une prochaine séparation, qui leur donne cette petite mine triste.

Mais tout à coup, au milieu du repas, la clochette du magasin retentit.

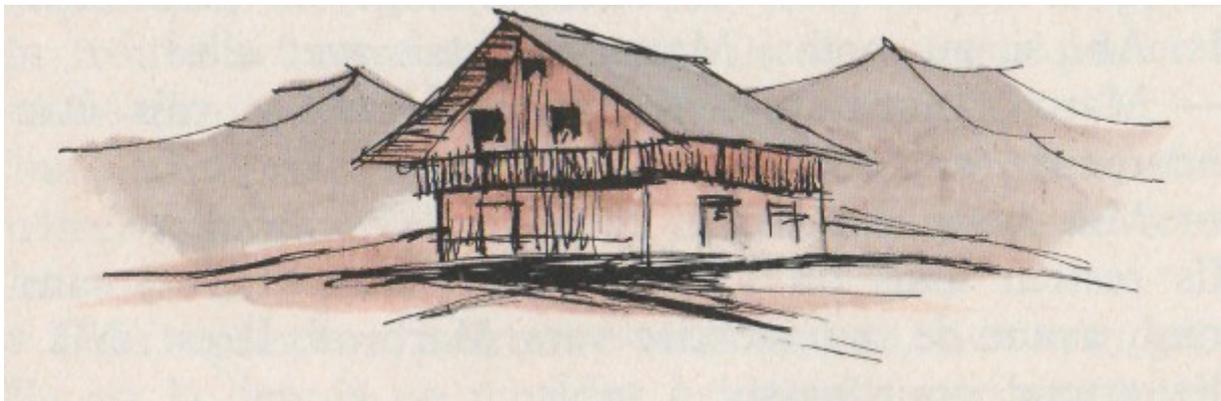
— Boum!... v'là le facteur... Une lettre de Paris... Non., pas pour vous., M'selle Laurette... pour les parents de Marco.

Maman prend l'enveloppe et reconnaît l'écriture de M^{me} Boissier. Un grand silence emplit la salle à manger. Lentement, le visage de maman s'éclaire. Ses lèvres sourient. Elle s'écrie joyeusement :

— Une bonne nouvelle, mes enfants, une merveilleuse nouvelle! Tes parents, ma petite Laurette, acceptent notre proposition. Ils ont été si satisfaits de ta bonne mine quand ils sont venus le mois dernier, qu'ils consentent à te laisser ici tout l'hiver, pour *consolider* (2) ta santé. Tu iras à l'école avec Marco et tu feras connaissance avec la neige... Et ce n'est pas tout. Figurez-vous que le docteur, séduit lui aussi par Marbroz, *envisage* (3) d'y faire construire un chalet pour venir s'y détendre à toutes les vacances...

Quelle merveilleuse nouvelle en effet! Marco et Laurette se regardent, se sourient, tremblants de joie, et se jettent dans les bras l'un de l'autre. Ainsi ils ne se quitteront pas, ils passeront tout l'hiver ensemble, et plus tard ils se retrouveront souvent, très souvent. Ah ! que le beau chalet aux volets rouges porte bien son nom!...

FIN



LES MOTS DIFFICILES

(1) *Nostalgie* : tristesse, mélancolie, à la pensée que bientôt elle ne sera plus à Marbroz qui est un peu devenu son pays.

(2) *Consolider la santé* : rendre la santé plus solide.

(3) *Envisage* : fait le projet de...

— AVONS-NOUS BIEN LU ET BIEN COMPRIS? —

Que signifie : on dirait qu'on a versé du sucre sur le mont Blanc ?

Pourquoi la lettre n'est-elle pas adressée à Laurette ?

TABLE DES LECTURES

1	- Dernier jour de classe	10
2	- Le chagrin de Marco	13
3	- Les pétards	16
4	- Comment distraire Philou	20
5	- Chonchon	24
6	- Le triste sort de Chonchon.	29
7	- Un miracle	32
8	- Le « carré »	35
9	- Les Peaux-Rouges	39
10	- Le Chalet	43
11	- Chonchon visite le chalet.	47
12	- Une petite boule blanche,	50
13	- Le petit chat blanc	54
14	- Fan-Fan	57
15	- La décision de papa	61
16	- Une sorcière	64
17	- Sur un petit carton blanc	67
18	- Le courage de Marco	70
19	- La joie de Laurette.	72
20	- Laurette	77
21	- Maman a-t-elle raison ?	80
22	- La dînette	83
23	- M ^{me} Boissier viendra-t-elle ?	87
24	- Trois coups à la porte	90
25	- La promenade en bateau	95
26	- Une bonne surprise	98
27	- La mer	108
28	- Les cambrioleurs	104
29	- La leçon de natation	107
30	- La cage d'oiseaux	112

31 - La rentrée	115
32 - La porte close	118
33 - Le récit de maman	122
34 - Seul avec Philou	127
35 - Visite à l'hôpital	130
36 - Le retour de papa	134
37 - Le lacet dénoué	138
38 - Nouveau métier	143
39 - Papa ne sera pas seul	146
40 - La porte de Clichy	149
41 - La belle nuit de Noël	152
42 - Un mystère	156
43 - Une grande nouvelle	159
44 - Le calendrier	162
45 - Encore Chonchon	165
46 - Les petits traits sur le mur	168
47 - Adieu Paris	171
48 - Le cadeau de Laurette	174
49 - Incident de voyage	177
50 - La neige	180
51 - Un village tout blanc	183
52 - Une école pas comme les autres	186
53 - La lettre à Laurette	190
54 - A cause d'un petit mensonge	193
55 - Les jambes en l'air	196
56 - Le grand Payot	199
57 - Sur le balcon	202
58 - La cage vide	206
59 - Perdu dans la forêt	209
60 - Les oiseaux retrouvés	212
61 - Marbroz change de visage	215
62 - Le grand projet de papa	219
63 - Un retour triomphal	223

64 - Rosalie	226
65 - La mystérieuse enveloppe	229
66 - Un visiteur inconnu	232
67 - Chalet à vendre	235
68 - Laurette n'écrit plus	239
69 - Boum ! Via le facteur!	242
70 - Grands préparatifs	245
71 - Un caprice de Rosalie	248
72 - Le train de Paris	251
73 - Le chalet du bonheur	254
74 - ...des semaines ont passé	256